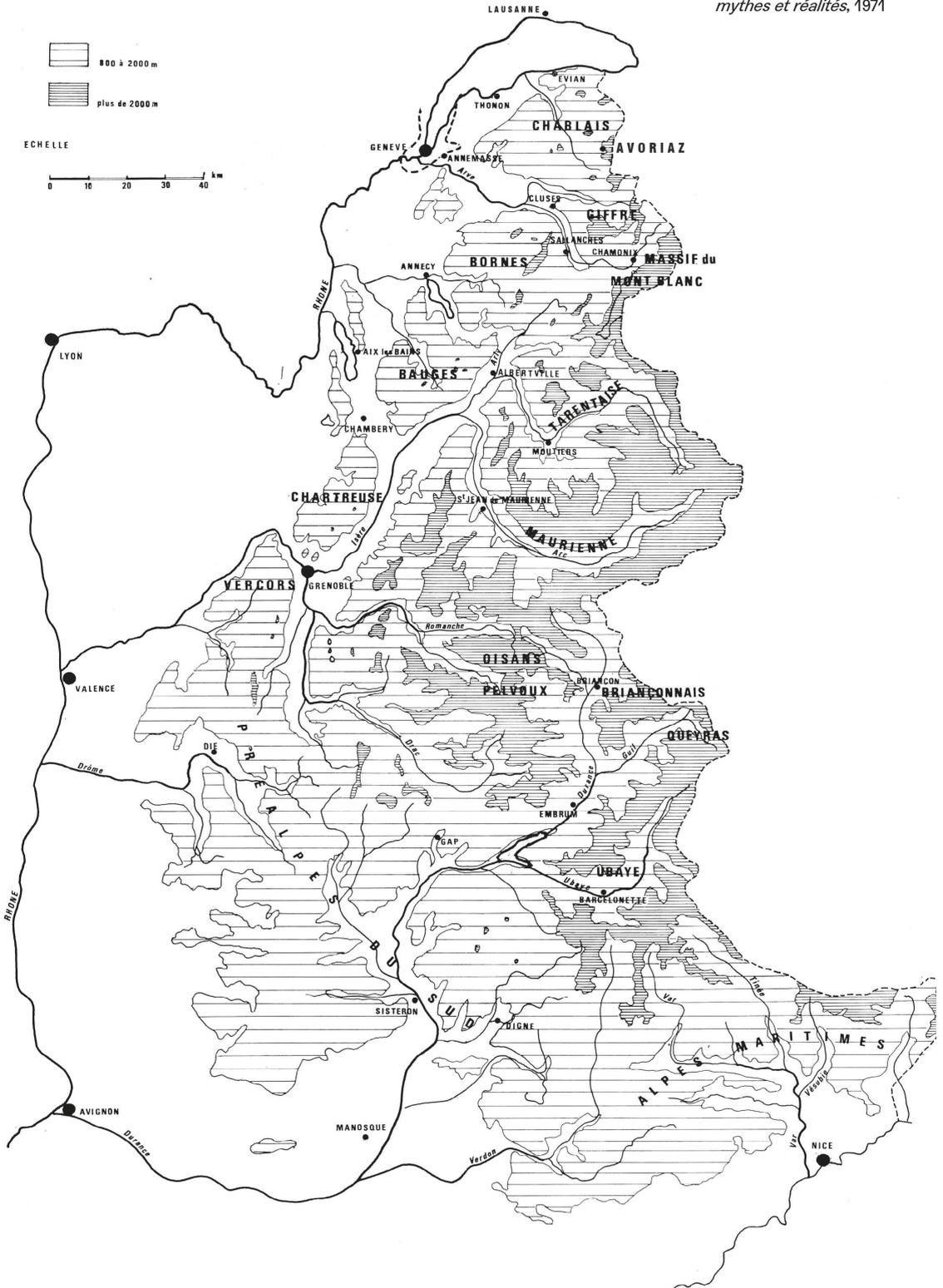


# Les Alpes occupées



Paul Wang

Carte des Alpes françaises  
 d'après Germaine Veyret-  
 Verner, *Aménager les Alpes :*  
*mythes et réalités*, 1971





11.01.2021

sous la direction de  
Yves Pedrazzini

directeur pédagogique  
Jo Taillieu

maître EPFL  
Vinh Linh

# Les Alpes occupées Une archéologie prospective d'Avoriaz

Paul Wang

École  
polytechnique  
fédérale  
de Lausanne

énoncé théorique

# Sommaire

Prologue	De l'affreux au sublime	8
I.	Colonisation Une histoire d'occupations L'État stratège Prolétarianisation des montagnards	12
II.	Une mythologie d'Avoriaz La prophétie Fondements architecturaux Un organisme construit Le règne du flux Une architecture mutante	26
III.	Une orange mécanique Une icône ambiguë La ville générique La ville sous capital Un greffon social L'usine contemporaine	62
IV.	Le radeau de la Méduse Avoriaz périt tous les ans La nature indomptable Mais où sont les neiges d'antan ? Croyances aveugles L'omerta de la décroissance	88
V.	Émancipation L'oubli Décadence Permanence	116
Conclusion	Achèvement d'un cycle	134
Épilogue	Un morceau d'anthologie	138

# Prologue



Caspar David Friedrich, *Le Voyageur contemplant une mer de nuages*, 1818

La montagne est une terre où les rivalités de pouvoirs se cristallisent. Sa formation géologique lui confère une identité de frontière, d'objet de désir et de frustration. Dressée là où les plaques tectoniques se chevauchent, elle ne représente qu'une fraction de la croûte terrestre, mais a historiquement occupé une place maîtresse à la croisée des empires, et à la limite des conquêtes territoriales. Ces régions sont là où se superposent les occupations et les luttes de pouvoir.<sup>1</sup> Dans ce récit, les Alpes s'érigent comme un lieu où converge l'exaltation des phénomènes géologiques et des phénomènes civilisationnels. Leur confrontation se reflète à travers les représentations anciennes qui sont révélatrices de l'évolution des perceptions. Des « monts affreux » aux « monts sublimes », la crainte et l'incompréhension qui entoure les sommets alpins se muent progressivement en respect et en admiration.

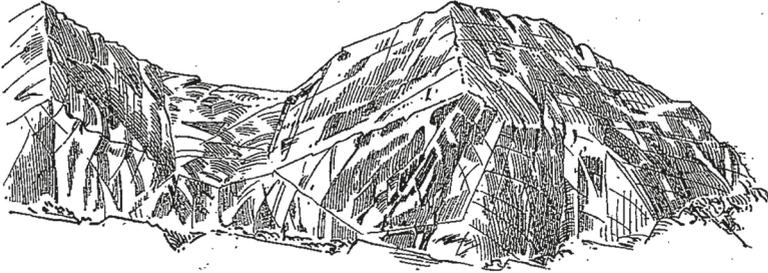
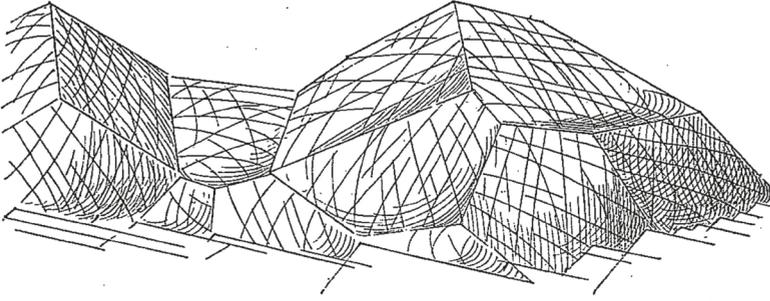
Dès lors, le sublime n'est plus un procédé de l'esprit pour s'élever au-dessus des puissances de la nature. C'est un sentiment créé par la contemplation d'un paysage alpin en tant que spectateur inséré dans ce même paysage. L'ivresse du vertige, de la vitesse et du mouvement est une expérience qui ne peut exister que par la tension extrême engendrée par l'incertitude et le danger.<sup>2</sup>

Si le Mont-Blanc fut gravi pour la première fois en 1786, il a fallu attendre le siècle suivant pour que l'être humain s'attaque à l'ascension d'autres sommets alpins. Ce n'est pas un hasard si l'alpinisme et le ski ont émergé en même temps que la société industrielle. Cette dernière les a rendus accessibles, mais a également impulsé un désir conquérant de plus en plus violent. La montagne exerce une attirance sur les « marginaux », ceux qui cherchent à fuir la société d'en bas. Paradoxalement, elle engendre aussi la convoitise des détenteurs de cette même société industrielle.

1 Yves Lacoste, « Montagnes et Géopolitique. » *Hérodote*, 2002/04 n° 107, p. 3-16.

2 Susanne Stacher, *Sublimes visions : Architectures dans les Alpes*, Bâle, Birkhäuser, 2018, p. 147.

A



B



36 bis. — Modifications apportées à un sommet. (P. 76.)

**De l'observation à la conquête** · Comme pour tout objet de tentation humaine, la fascination se transforme en observation, puis devient une volonté de conquête. C'est un processus de rationalisation qui s'opère alors. On peut s'imprégner de l'étude que Viollet-le-Duc a menée sur les formations géologiques du massif du Mont-Blanc.

*« Analyser curieusement un groupe de montagnes, leur mode de formation et les causes de leur ruine; reconnaître l'ordre qui a présidé à leur soulèvement, les conditions de leur résistance et de leur durée au milieu des agents atmosphériques, noter la chronologie de leur histoire, c'est sur une plus grande échelle, se livrer à un travail méthodique d'analyse analogue à celui auquel s'astreint l'architecte praticien et archéologue qui établit ses déductions d'après l'étude des monuments. »<sup>3</sup>*

Ses travaux s'inscrivent dans une démarche scientifique, à travers laquelle il tente de rationaliser un paysage et d'en reconstituer la forme originelle, mais ce faisant s'éloigne paradoxalement du caractère géologique de celui-ci. C'est par cette abstraction de la réalité du phénomène alpin que l'humain parvint à se soustraire à sa condition de soumission.<sup>4</sup> Rationaliser le territoire montagnard, c'est le considérer comme tout territoire de la civilisation industrielle, c'est-à-dire capable d'appropriation et de production. Alors les portes s'ouvrirent, des vagues d'occupation de l'armée et de l'industrie s'abattirent sur les Alpes, à l'assaut du relief pour en exploiter les éléments et les terres.

Depuis plusieurs siècles, la montagne n'est plus un monde insulaire, et est assujettie aux autorités des régions des plaines environnantes. Dans un contexte où elle se réduit à une partie congrue d'un territoire plus large, sa mutation et celle de ses peuplements s'accélérent. L'histoire de la montagne se raconte par un palimpseste d'occupations. Éphémères et mouvantes, ces occupations se superposent et se chevauchent sur un territoire immuable, régi par le temps géologique, inatteignable par l'humain. Avec le temps, l'amplification des préoccupations stratégiques, puis économiques et touristiques s'accumule aux couches d'occupations précédentes, intensifiant un rapport de force qui traduit le caractère difficilement maîtrisable de ce territoire.

3 Eugène E. Viollet-le-Duc, *Le massif du Mont-Blanc : étude sur sa constitution géodésique et géologique, sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers*, Paris, Librairie Polytechnique, 1876, p. 42.

4 Marion Moutal, Loïs Bouché, *Archétypes alpins, scénarii critiques de l'infrastructure hydraulique*, énoncé théorique, EPFL, 2020, p. 23.

l.

# Colonisation



**Chalets d'alpage sur le  
plateau d'Evoreya, puis  
Avoreaz,  
c. 1960**

# Une histoire d'occupations

Ce n'est pas un hasard si les montagnes ont prédéterminé le tracé des frontières nationales et des barrières culturelles contemporaines. Du fait de la nature insaisissable et incontrôlable qui la caractérise, la montagne a toujours été un lieu où les choses sont restées plus floues, moins définies. Lorsque l'État cherche à s'en emparer et à la dominer, les crises éclatent, le relief exacerbe les conflits humains et la confrontation avec la nature. Paradoxalement, le relief assourdit aussi ces conflits; par sa nature hostile, il inhibe la violence de l'acte humain, réduit la portée du pouvoir, empêche l'accession au territoire. C'est l'endroit où les luttes sont le plus à l'équilibre entre l'autochtone et l'envahisseur, où les défenseurs ont l'avantage de leur position dominante du haut de leurs forteresses rocheuses. Le relief escarpé ralentissant considérablement les déplacements, aussi il rend plus pénible le processus de normalisation et d'homogénéisation du territoire.<sup>1</sup>

C'est dans les Préalpes chablaisiennes que les monastères s'implantèrent pour s'isoler des autres forces et pouvoirs. Les moines cisterciens fondèrent l'Abbaye de Sainte-Marie d'Aulps à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Dans la vallée de Morzine, la famille de Rovéréa, noblesse du Chablais savoyard, fit don de nombreux alpages à l'Abbaye. En 1135, la cession d'un plateau baptisé Evoreya est mentionnée sur des registres anciens. Sous l'emprise des moines se façonna le «visage» du pays, né de la conquête des alpages par l'activité pastorale. Pas un pan de montagne ne restait vierge, la montagne fut cultivée sur l'adret, boisée sur l'ubac. Vivant au cycle de l'herbe, le pastoralisme se développa sur plusieurs niveaux : la maison du village pour l'hiver, le chalet du milieu en fond de vallée pour le printemps, et le chalet d'alpage, construction rudimentaire occupée les deux mois d'été pour la transhumance. L'alpage communal d'Avoréa, reconnu pour ses pâtures, se peupla d'une dizaine de chalets d'alpages. Cette première grande occupation monastique engendra l'essor de l'agropastoralisme jusqu'à son apogée.<sup>2</sup>

1 Yves Lacoste, *op. cit.*, p. 3-16.

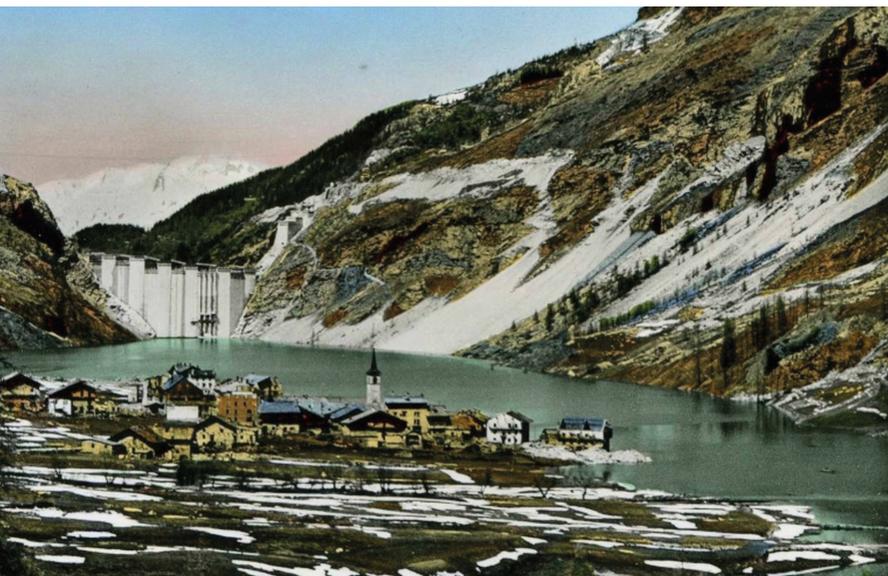
2 Chantal Bourreau, *Avoriaz, architectures d'une station*, Annecy, CAUE 74, 2007, p. 4.

**Grands remplacements** · Enclavée, Morzine devint progressivement une paroisse indépendante, vivant des alpages et du bois, faisant commerce avec les bourgs des vallées voisines. Puis, lorsque l'armée y déploya ses troupes de montagnes pour tenter une occupation, la montagne devint une place forte de la Nation. Des chemins furent tracés à la dynamite, les éboulements furent maîtrisés. La progression des communications engendre l'ouverture des marchés, ouvrant la porte à la fois à l'industrialisation et la concurrence. Le déclin de l'agriculture s'amorce dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en parallèle d'un développement industriel des basses vallées alpines mu par la découverte de la houille blanche. Elle donne naissance à une profusion de techniques et infrastructures rationnelles d'exploitation des ressources, convoitée par la société urbaine croissante. Des ballets mécaniques titanesques remplacent le travail manuel, transformant les montagnards en ouvriers de barrages, et leur font parfois bâtir leur propre cercueil.

C'est également à cette époque que se sont développés l'usage et le perfectionnement du ski comme outil de transport à la fois militaire et civil. Alors émerge la pratique du ski comme sport, en parallèle du développement du tourisme sanitaire de la montagne. Le ski de descente naît avec l'invention de la remontée mécanique pour skieurs. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les remonte-pentes se limitent alors à un versant unique, visible depuis le village. En 1934, à Davos, un téléphérique reliant le village au sommet est construit, desservant l'ensemble des pistes, qui sont ensuite connectées par le chemin de fer en fond de vallée. La même année, Morzine part à la conquête du tourisme hivernal, par la construction du téléphérique du Pleney au départ du village, entraînant le développement des hôtels et commerces, au travers d'initiatives nombreuses et fragmentées. La course à l'équipement témoigne d'un processus de progrès par substitution : le tourisme devient l'activité supérieure par sa rentabilité. Les nouveaux déterminismes productivistes entraînent l'abandon sans lutte d'une économie paysanne obsolète. Les stations de ski seront érigées sur ses ruines.



**Téléphérique du Pleney (1934)**  
**Grand Hôtel, Morzine (1925)**  
c. 1940



**Mise en eau du Barrage du Chevril, engloutissant le village de Tignes**  
Carte postale R. Bardou, *Les derniers jours de Tignes*, 1952

# L'État stratège



**L'ivresse blanche**  
Arnold Fanck, 1931

« Le loisir de vacances se rattache désormais aux grands problèmes économiques et humains que posent les rapports de la ville et de la campagne, de l'aménagement du territoire, la santé publique, la culture populaire. »<sup>3</sup>

Le goût du sport se conjugue au développement du loisir, et place la montagne au centre des préoccupations autour du repos de l'esprit et du ressourcement du corps. Ces idées se retranscrivent lors du Congrès International d'Architecture Moderne de 1937, sur le thème de « Logis et Loisirs ». Les réflexions sur « l'Homme moderne » vont se concentrer sur l'intérêt des zones de loisirs en haute montagne,<sup>4</sup> préfigurant le modèle des grandes stations de sport d'hiver. L'euphorie des sports-hiver transforme la pratique touristique, qui était une occupation de versant, en occupation de crêtes. Désormais, avec l'accélération et le confort des remontées mécaniques, il s'agit d'élargir les horizons. Le ski ne veut plus se contenter des moyennes vallées paysannes, mais regarde avec envie les grandes ascensions des alpinistes, et aspire à dompter les sommets. Cette accélération marque l'avènement d'un nouveau paradigme pour l'équipement touristique de la montagne : on ne cherche plus le contact avec un village existant qui assure l'afflux de skieurs, mais la productivité maximale et la fiabilité du produit ski, en greffant la ville ex nihilo sur les pentes les plus enneigées. Le site de Courchevel est identifié par le Commissariat au tourisme pour créer la super-station à la française. En 1946 débute l'aménagement de cette station, la première à être conçue sur un principe d'unité architecturale et cohérence urbaine. La date marque un tournant : le pouvoir public commence à s'appropriier le territoire, cartographie, identifie, et devient lotisseur. La France doit se hâter de gagner la bataille de la neige à échelle européenne, car elle en possède les meilleurs filons. Le premier mythe émerge alors : « Nous détenons dans les Alpes du Nord les plus grands et les plus beaux domaines de sports d'hiver de toute la planète ». <sup>5</sup> Bâti sur la fiction d'unité nationale, le discours guerrier justifie l'emploi de moyens exceptionnels à un rythme accéléré, et souvent précipité.

3 Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir ?* Paris, Seuil, 1962, p. 62.

4 Maryannick Chalabi *et al.*, *Stations de sports d'hiver en Rhône-Alpes, urbanisme & architecture*, Lyon, Lieux-Dits, 2014, p. 27.

5 Joseph Fontanet, président du conseil général de la Savoie, cité par Danielle Arnaud, *La neige empoisonnée*, Paris, Éditions Alain Moreau, 1975, p. 30.

\* (*anachronisme*) l'État stratège : le management stratégique, voir Pierre Bauby, 1991.

**Le Plan Neige** · Si le ski est encore peu pratiqué au début des années 60, son marché est promis à une croissance exponentielle. Là est le deuxième mythe : le nombre de skieurs est destiné à doubler tous les 6 ans. À cet effet, il est indispensable de faire des nouvelles stations des pièges à devises étrangères, afin de rééquilibrer la balance économique française. « Il faut consacrer les équipements touristiques à une clientèle de revenus élevés, si possible étrangère, car c'est le revenu national qui sera accru et donc la richesse de tous les Français qui pourront alors faire du tourisme dans les pays sous-développés. »<sup>6</sup> Ces mots de Roger Godino, polémiques et pas tout à fait avérés, contredisent la volonté affichée de l'État de démocratiser les vacances à la montagne, mais illustrent la réalité économique sous-jacente qui va dominer les choix politiques.

En 1964 est créée la Commission interministérielle d'aménagement touristique de la montagne (CIAM), à l'acronyme évocateur, dont le rôle sera de planifier la spéculation économique autour du très lucratif tourisme hivernal. Ses objectifs sont intégrés dans les plans quadriennaux du gouvernement français, constituant le « Plan Neige ». L'échelle est donnée par les objectifs fixés par la planification : 55 000 lits au cours du V<sup>e</sup> plan, 150 000 lits au cours du VI<sup>e</sup> plan, puis 360 000 lits à l'horizon 1980.<sup>7</sup> Il s'agit de créer le modèle de la station d'altitude nouvelle, dense et dédiée à la pratique du ski.

*« Cette création ex nihilo impliquait pour des raisons de cohérence et de rentabilité que l'on fasse tout ou presque par nous-mêmes [...] : la construction, l'aménagement, les équipements, l'hébergement, l'hôtellerie, la plupart des restaurants et commerces, la commercialisation des appartements, tout en assurant l'animation, la gestion et l'exploitation de l'ensemble. »<sup>8</sup>*

Derrière le prétexte de préserver le paysage, cette hyperconcentration vise avant tout à répondre aux critères d'équilibres financiers et de fonctionnalité urbaine. À ces fins, l'État contribuera par l'attribution de crédits publics et de prêts à taux réduits, afin de déclencher les investissements. La nouvelle doctrine d'aménagement impose que l'État concède l'exclusivité de l'aménagement à un promoteur, qui assurera l'ensemble de la construction et du fonctionnement de la station. À cet égard, le nom de station « intégrée » désigne avant tout l'accaparement de tous les pouvoirs par un promoteur tout puissant. Avoriaz, dont le potentiel est identifié quelques années avant le Plan Neige, s'inscrit par la suite pleinement dans cette doctrine.

6 Roger Godino, promoteur de la station de ski des Arcs, L'Express, 08.03.1971, cité par Bruno Cognat, *La montagne colonisée*, Paris, Les éditions du Cerf, 1973, p. 59.

7 V<sup>e</sup> plan : 1966-1970, VI<sup>e</sup> plan : 1971-1975, En 2010, seuls 150 000 lits auront été réalisés. Maryannick Chalabi *et al.*, *op. cit.*, p. 42.

8 Roger Godino, *Construire l'imaginaire, ou le management de l'innovation*, Paris, Presse de la Cité, 1980, p. 68.

**Domination et servitude** · Cette stratégie génère un détachement important entre la décision politique et la réalisation sur le terrain. L'impulsion est effectivement étatique, mais la réalisation se fait dans un rapport de force ambigu entre les collectivités et les promoteurs. Ces derniers profitent des rapports distendus entre stratégies nationales et préoccupations locales pour prendre le rôle d'aménageur du territoire de l'État, et par l'absorption des capitaux des investisseurs parviennent à imposer leur système sur le territoire. Le sommet de la pyramide sociale originelle se retrouve tronqué et remplacé par une pyramide bien plus grande, dont seule la base se manifeste à Avoriaz et la pointe est dans les bureaux de technocrates à Paris. Elle se mue en technostructure, selon la définition qu'en donne John Kenneth Galbraith. Le pouvoir de décision n'est alors plus dans les mains du détenteur de capital, mais dans celles du détenteur du savoir et de la compétence.<sup>9</sup> L'attitude de la technostructure s'apparente à du parasitisme, ne se préoccupant que de sa perpétuation, avec comme conséquence un aménagement méprisant toute structure existante. Avec la collaboration des pouvoirs publics, elle s'approprie le territoire de façon opaque.

*«La recherche du pouvoir à tout prix et de sa pérennité explique que la technostructure ne supporte aucune critique. Toute critique à l'égard de la méthode officielle d'équipement touristique est considérée comme une offense. Elle est d'ailleurs difficile. La technostructure contrôle étroitement l'information.»*<sup>10</sup>

9 John K. Galbraith, *The New Industrial State*, Boston, Houghton Mifflin, 1967, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 19.

10 Bruno Cognat, *La montagne colonisée*, Paris, Les éditions du Cerf, 1973, p. 28.

# Colonisation

Ils quittent un à un le pays  
Pour s'en aller gagner leur vie  
Loin de la terre où ils sont nés  
Depuis longtemps ils en rêvaient  
De la ville et de ses secrets  
Du formica et du ciné  
Les vieux ça n'était pas original  
Quand ils s'essuyaient machinal  
D'un revers de manche les lèvres  
Mais ils savaient tous à propos  
Tuer la caille ou le perdreau  
Et manger la tomme de chèvre

Pourtant que la montagne est belle  
Comment peut-on s'imaginer  
En voyant un vol d'hirondelles  
Que l'automne vient d'arriver ?

Avec leurs mains dessus leurs têtes  
Ils avaient monté des murettes  
Jusqu'au sommet de la colline  
Qu'importent les jours les années  
Ils avaient tous l'âme bien née  
Noueuse comme un pied de vigne  
Les vignes elles courent dans la forêt  
Le vin ne sera plus tiré  
C'était une horrible piquette  
Mais il faisait des centenaires  
À ne plus que savoir en faire  
S'il ne vous tournait pas la tête

Pourtant que la montagne est belle  
Comment peut-on s'imaginer  
En voyant un vol d'hirondelles  
Que l'automne vient d'arriver ?

Deux chèvres et puis quelques moutons  
Une année bonne et l'autre non  
Et sans vacances et sans sorties  
Les filles veulent aller au bal  
Il n'y a rien de plus normal  
Que de vouloir vivre sa vie  
Leur vie ils seront flics ou fonctionnaires  
De quoi attendre sans s'en faire  
Que l'heure de la retraite sonne  
Il faut savoir ce que l'on aime  
Et rentrer dans son H.L.M.  
Manger du poulet aux hormones

Pourtant que la montagne est belle  
Comment peut-on s'imaginer  
En voyant un vol d'hirondelles  
Que l'automne vient d'arriver ?

Jean Ferrat, *La Montagne*, 1964

# Prolétarianisation des montagnards

**Exode** · L'échec d'une politique d'aménagement s'appuyant sur les montagnards s'explique en premier lieu par une situation paysanne très affaiblie à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. L'exode vers les villes est massif. La disparité des niveaux de vie se combine au rejet des conditions de vie rurales chez les jeunes montagnards, qui expriment leur « sentiment d'appartenir à un monde périmé ». <sup>11</sup> Jugeant la population autochtone — vieillissante et conservatrice — comme un obstacle à l'aménagement, la technocratie préconise même de précipiter la saignée démographique pour procéder à un équipement rationnel de la montagne, vidée de sa substance et des problèmes fonciers qui y sont liés. <sup>12</sup> Dès lors, leur attitude est limpide, comme l'attestera le directeur de la station de ski nouvelle de Flaine en 1971 : « Les montagnards vivaient au XIX<sup>e</sup> siècle, ils se sont braqués contre nous ». <sup>13</sup>

La casse de l'ordre social montagnard étant enclenchée, les collectivités locales se présentent sous un visage anémié face à la technocratie. Peu d'édiles ont les capacités financières et le soutien populaire nécessaire pour arbitrer de façon autonome leur avenir, et nombre d'entre eux sont flattés du soudain regain d'intérêt pour leur commune, qui leur fait miroiter une nouvelle prospérité. Les aménageurs promettent la revivification des populations montagnardes, et érigent cette promesse en commandement : « Le tourisme est une richesse qui déverse de l'or dans les poches de populations autrefois déshéritées ». <sup>14</sup> Face au déclin agricole, le tourisme semble être un remède au déséquilibre saisonnier en offrant une occupation hivernale essentielle aux paysans. La perspective de se libérer et de maîtriser la condition cyclique de la vie alpine séduit. Pourtant, l'équilibre espéré est rapidement démenti, lorsqu'il devient clair que les considérations financières priment. Le touriste évince le bétail.

11 Pierre Merlin, *L'exode rural*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, cahier n° 59.

12 Germaine Veyret-Verner, « Aménager les Alpes : mythes et réalités. » *Revue de géographie alpine*, tome 59 n° 1, 1971, p. 19.

13 Roger Coste, *L'Express*, 13.12.1971, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 39.

14 Danielle Arnaud, *op. cit.*, p. 33.

\* Formule énoncée par Bruno Cognat, *op. cit.*, p.32

**Monnaie de singe** · La concurrence se met en place, non seulement entre les aménageurs et les montagnards, mais également entre les communes alpines. Selon Jacques Jung, la concentration économique est inéluctable et même souhaitable, car elle permet une meilleure rentabilité. Les territoires qui ne réussissent pas à attirer les investisseurs, ou ceux qui cèdent trop difficilement sont irrémédiablement voués à se désertifier.<sup>15</sup> La fracture du maillage agricole, artisanal et commercial qui en découle entraîne la fin de la solidarité montagnarde. La propriété collective des sols était très développée en montagne. La méthode d'équipement volontariste, impulsée par le Plan Neige, force la dépossession des terres des montagnards. « Enrichissez-vous », disait-on aux paysans pour les pousser à vendre leurs terrains, sous la pression d'une spéculation foncière puissante.<sup>16</sup> À Avoriaz, la propriété communale des alpages simplifie considérablement ce transfert de pouvoir sans négociation. En 1960, 82 hectares d'alpages sont cédés pour le prix de 5 centimes le mètre carré.<sup>17</sup> Démunis de leur seul outil de maîtrise, les paysans perdent le moyen de faire entendre leur voix, et par la même opération deviennent subordonnés à la technostructure.

Le manteau neigeux hivernal du plateau est perçu comme une feuille blanche, sur laquelle les promoteurs voient une tabula rasa économique et sociale donnant libre cours à la surimposition. La fascination pour la table rase trouve à Avoriaz un aboutissement : disposant de l'entière maîtrise des sols, le promoteur procède au redécoupage parcellaire de l'alpage selon une abstraction des courbes de niveau, libérant le passage des futures pistes. La volonté d'appliquer un ordre rationnel à une situation désordonnée transparait, avec en toile de fond l'application d'une doctrine productiviste.

Les conséquences sont incalculables. L'agriculture exerce une forme d'occupation de la montagne bien plus étendue que les aménageurs le soupçonnent. Elle contribue à l'entretien des versants, permet une vigilance face aux dangers, évite la dégradation des sols indispensables pour rendre habitable ce milieu hostile à l'humain. Son déclin signifie une perte de savoir-faire et de contrôle sur le territoire qui met en danger toute autre occupation. La technostructure, pensant débarquer sur un paysage vierge, intervient en réalité dans un paysage entièrement aménagé. Ce sont souvent sur des pentes défrichées et entretenues par les paysans que les stations sont construites. L'acte de remplacement est autodestructeur. L'abandon des territoires entraîne une hausse des risques d'avalanches et de crues, une accélération de l'érosion.<sup>18</sup>



**Découpage parcellaire de l'alpage communal**  
Commune de Morzine, Plan de lotissement d'Avoriaz, 1969

15 Jacques Jung, *L'aménagement de l'espace rural, une illusion économique*, Calmann-Levy, Paris 1971.

16 Danielle Arnaud, *op. cit.*, p. 111.

17 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique (3<sup>e</sup> édition)*, OT Avoriaz, 2017, p. 39.

18 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 35.

La préservation est un leurre, et s'apparente plus souvent à une muséification. Les chalets d'alpages d'Avoriaz seront rapidement rachetés par des entrepreneurs, puis reconstruits pour y ouvrir des restaurants. Le plateau voit passer ses derniers troupeaux en 1970, au milieu de pâturages consommés par les chantiers.

**Colonisation intérieure, origines du terme** · Le système de la station intégrée est un archipel économique qui fonctionne en vase clos et ne contribue pas à une symbiose territoriale. On peut comparer l'occupation économique des Alpes à celle dans les pays du « Tiers-Monde », où deux mondes sont juxtaposés, tout en entretenant un dualisme fonctionnel, social et géographique. Avoriaz est une infrastructure creuse, support d'une production de revenus, dont les capitaux sont extérieurs et la main d'œuvre principalement importée et peu qualifiée. En ce sens, le terme « colonisation » illustre une exploitation des terres, des populations et des ressources, alimentant un appareil de production qui ne profite nullement aux locaux, et dont le produit fini leur est inaccessible.

*« On se demande alors si la montagne a connu un véritable développement économique, ou si ce n'est pas plutôt la société industrielle et urbaine qui, découvrant des utilisations possibles de la montagne, de son eau et de sa pente pour créer de l'énergie, de sa pente, de sa neige et de son soleil pour attirer les touristes, y a plaqué sa conception de la civilisation. »<sup>19</sup>*



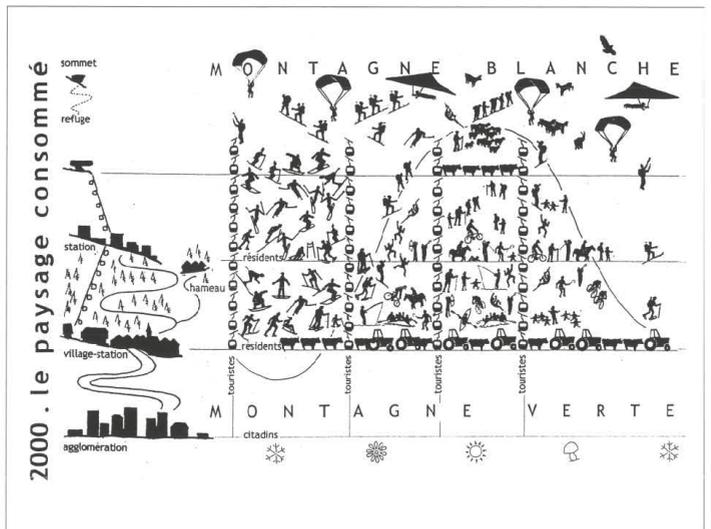
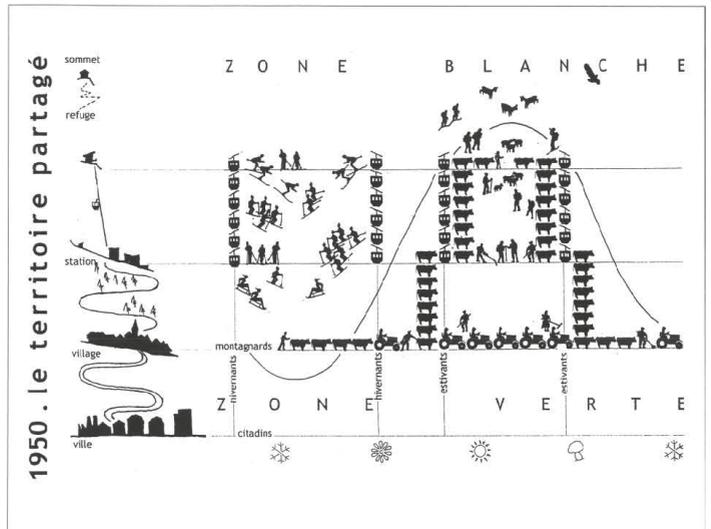
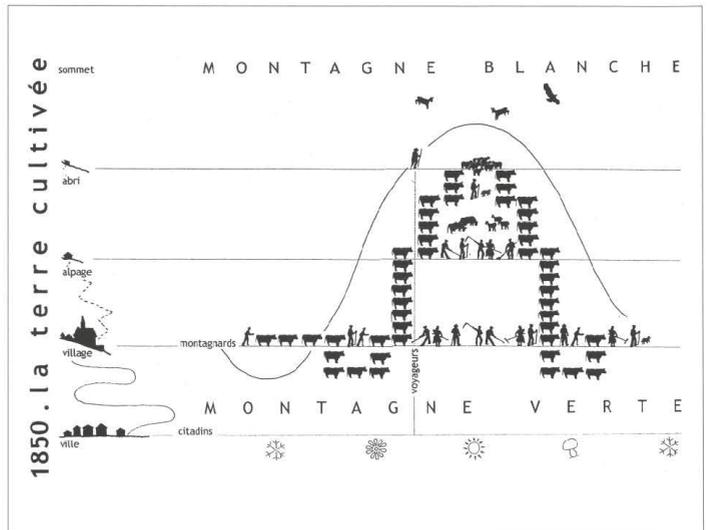
Postérité de la lutte du Larzac dans le mouvement altermondialiste paysan  
Comités Larzac *et al.*, c. 1979

Cette notion de domination coloniale n'est pas nouvelle ; ce terme était déjà brandi dans les débats du début des années 70, dans la bouche des personnalités politiques — presque de façon populiste — comme métaphore du manque de considération dont souffre le monde rural. Des mouvements paysans se mettent parfois en place pour protester contre leur spoliation, comme aux Arcs, soutenus par une classe intellectuelle soucieuse de la protection de la nature. L'émergence de la lutte pour une politique rurale de la montagne doit beaucoup à la lutte du Larzac, mouvement contre l'extension d'un camp militaire sur des terrains agricoles. Ce fut dans un premier temps une révolte paysanne, reprise par les milieux de gauche comme étendard contre la domination militaire de l'État sur le territoire rural. Le retentissement médiatique important dont a bénéficié ce mouvement, à la suite des événements de mai 1968, s'est transposé du plateau occitan à la montagne.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 86.

**Aboutissement partiel** · Ce mouvement aboutira en 1977 au discours de Vallouise, prononcé par Valéry Giscard d'Estaing, qui promulgue la montagne comme un territoire légitime de porter sa propre voix. Présenté comme le basculement d'une vision « prométhéenne » à une vision « icarienne » — c'est-à-dire adaptée et issue du milieu — dans l'aménagement de la montagne, il demeure toutefois ambigu dans les mesures politiques.<sup>20</sup> La Loi Montagne de 1985 en réitère les intentions : perpétuer les traditions paysannes par de nouvelles pratiques touristiques moins intensives. Cela se traduit par une politique de décentralisation afin de favoriser le développement autonome des territoires, et par la même occasion créer un climat de libéralisme local. Les projets d'équipement de nouveaux sites sont suspendus et sont redirigés vers les villages et stations existantes. La priorité est de stabiliser l'activité touristique, mais cela conduit à des résultats extrêmement contrastés selon la situation de chaque territoire. En réalité, là où les stations-villages confortent leur activité par une diversification qui met le ski au second plan, dans les stations ex nihilo, elle se manifeste avant tout par un renforcement de l'offre autour du ski, à travers la construction d'infrastructures complémentaires et l'interconnexion des domaines skiables pour fiabiliser le produit-ski.

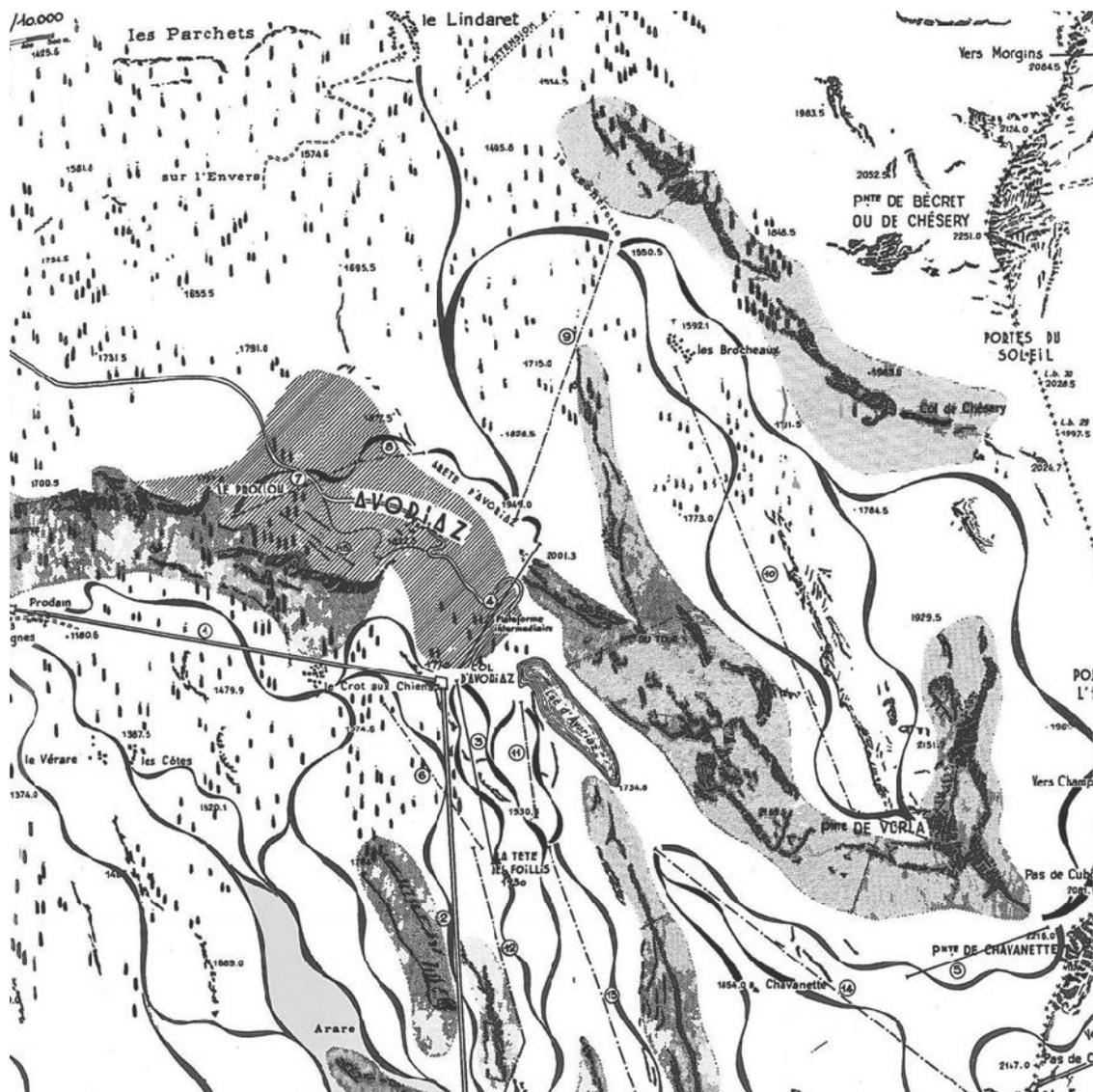
20 Céline Broggio, « La politique de la montagne en France, représentations, discours et montagne. » *Hérodote*, 2002/04 n° 107, p. 148.



II.

# Une mythologie d'Avoriaz

# Une mythologie d'Avoriaz



Projet de domaine skiable  
entre Morzine et Champéry  
Jean Vuarnet, *Le Ski*, 1962



Jean Vuarnet, Gérard Brémont, Jacques Labro  
c. 1968

**Trois mousquetaires** · À l'origine d'Avoriaz, l'histoire parle de la rencontre providentielle entre trois visionnaires. La communication officielle de la station les nomme les « trois mousquetaires », trois jeunes hommes : le champion, le promoteur, et l'architecte.

Jean Vuarnet devient champion olympique de descente en 1960 aux Jeux olympiques de Squaw Valley. À 27 ans, sa carrière sportive est terminée. Son village natal de Morzine, attiré par le prestige de son champion, lui confie le développement touristique de la commune. C'est sur les pentes des Hauts-Forts qu'il trace le projet d'une nouvelle station de ski, rêvant de relier Morzine à Champéry. En 1962, après plusieurs tentatives de partenariat, il s'associe au groupe immobilier Brémont-Lafond, pour la construction d'une station sans voiture.

*« On était à la fois inconscients et courageux. On était même certainement fous. »<sup>1</sup>*

Gérard Brémont est le fils de Robert Brémont, à qui ce dernier confie en 1964 le mandat de construction de la station d'Avoriaz. « La montagne, c'est un truc pour les jeunes. Si ça t'intéresse, je te donne un peu d'argent que tu me rendras plus tard. Comme ça, tu peux créer ton entreprise ». <sup>2</sup> Gérard a 27 ans, et n'hésite pas à balayer les projets proposés jusqu'alors, qu'il juge trop classiques. Il veut une station à l'avant-garde.

*« Il n'est pas nécessaire d'expliquer comment ces propositions provoqueront un tollé! »<sup>3</sup>*

Jacques Labro, 28 ans, est jeune collaborateur au sein de l'équipe d'architectes et urbanistes d'André Bertrand et Jean-Robert Delb. Avant même sa nomination pour Avoriaz, Jacques Labro se place dans une position antagoniste au projet de 1963 de ses patrons, ce qui attire l'at-

1 Jean Vuarnet, cité par Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 83.

2 Robert Brémont, cité par Revil Philippe, Raphaël Helle, *Les pionniers de l'or blanc*, Grenoble, Glénat, 2004, p. 70.

3 Gérard Brémont, cité par Chantal Bourreau, *op. cit.*

tention de Gérard Brémond. Déjà à l'École des Beaux-Arts, il rejette les « laborieuses prétentions académiques », ce lui vaut des critiques de son maître, qui dit à propos de son projet, lauréat du Prix de Rome : « vous m'avez fait un îlot insalubre ». <sup>4</sup>

« *Avoriaz a surtout été une bonne leçon de ténacité et de volonté.* » <sup>5</sup>

C'est en 1964 que se cristallise le trio d'acteurs, dont la longévité attestera du succès de leur entreprise. Avoriaz est la première station créée sur financements entièrement privés. Aujourd'hui, elle est la seule station intégrée française où l'architecte et le promoteur d'origine poursuivent encore l'aménagement de la station.

**La prophétie** · La construction d'Avoriaz l'a placée dans une singularité qui dépasse l'époque, et qui fascine au-delà de la curiosité. En arrivant, on ne peut qu'être saisi par l'effort prométhéen qui a été nécessaire à l'érection de cette entreprise mystique. L'affect est équivoque, il vacille entre soumission à une nature toute puissante, et la pulsion métaphorique de la domination humaine. Avoriaz est née dans une phase triomphante du Plan Neige, au cœur d'un processus colossal de fabrication des villes. À cet égard, il ne faut pas négliger le rôle politique de l'audace architecturale, surtout dans une époque où l'aboutissement politique est celui du bâtisseur. « Le prestige est un but avec lequel les hommes s'identifient facilement ». En 1969, l'*Expansion* observe que les promoteurs se lancent dans la création d'une station souvent « par erreur, par poésie, par gloriole, pour créer de rien une ville à qui l'on donne son empreinte ». <sup>6</sup>

La quête d'une architecture innovante, qui s'imprègne de la culture et de la morphologie des lieux conduit, à la fois du côté des promoteurs et des architectes, à un rejet des doctrines rigides et uniformisatrices du modernisme, telles celles des villes génériques qui se construisent dans les banlieues françaises. Sans prétendre lier Avoriaz à une réflexion postmoderniste, on peut observer la syntonie de son architecture avec les paroles contemporaines de Robert Venturi. Ce dernier défend le rôle de l'architecture de répondre à des besoins de variété et de communication, régit par une logique — somme toute commerciale — d'attirer plus de clients que le voisin. Cet éclectisme se construit par une démarche célébrant le lieu plutôt qu'un fantasme rationaliste : « Je parle d'une architecture complexe et contradictoire basée sur la richesse et l'ambiguïté de l'expérience moderne, y compris cette expérience inhérente à l'art. J'accueille les problèmes et exploite les incertitudes. J'aime les éléments hybrides plutôt que "purs" [...] Je suis pour la vitalité désordonnée sur l'unité évidente ». <sup>7</sup>

4 Jean-François Lyon-Caen, *Jacques Labro, de l'imaginaire au réel*, Annecy, CAUE de Haute-Savoie, 2012 p. 22.

5 Jacques Labro, entretien dans *Seize millions de jeunes*, ORTF, 07.03.1968.

6 *L'Expansion*, mars 1969, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 25.

7 Robert Venturi, *Complexity and contradiction in architecture*, New York, MOMA, 1966.



**Projet Bertrand & Delb**  
André Bertrand, Jean-Robert  
Delb, 1963

Le projet original de Bertrand et Delb, basé sur un zonage fonctionnel, est composé d'un quartier de chalets à l'avant du plateau et d'un second quartier de barres collectives contre la falaise. Le plan directeur propose la construction de 6000 lits, suscitant la réaction du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme qui suggère un projet plus dense, abandonnant le principe onéreux du chalet individuel. Au sein de l'agence, c'est vers Labro que les regards se tournent. Il élabore un contre-projet, revendiquant une architecture intriquée et contextuelle, en opposition avec les « notions de rationalité et de fonctionnalité » qu'il perçoit dans « l'école du Bauhaus, Le Corbusier ou Marcel Breuer ».<sup>8</sup> Labro se tourne vers l'expressionnisme allemand, et revendique une parenté avec les figures de Hans Scharoun, Hugo Häring et Bruno Taut, dont la préoccupation des phénomènes naturels romantiques, tels que les formations rocheuses et les grottes, l'inspire. Avec ses camarades d'études Jean-Jacques Orzoni et Jean-Marc Roques, Jacques Labro fonde l'Atelier d'Architecture d'Avoriaz (AAA) en 1964, entérinant le projet de Labro.<sup>9</sup>

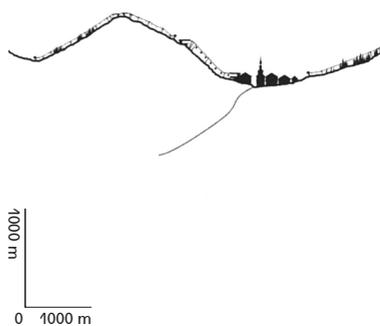
8 Philippe Revil, Raphaël Helle, *op. cit.*

9 L'AAA devient le Collectif Architecture en 1967, *Parcours inventaire*, Région Auvergne-Rhône-Alpes, 2009.

Un mythe · Labro imagine une « ville debout », à l'urbanisme vertical dicté par sa position en balcon entre deux falaises. La ville se définit par ses limites, qui forment un périmètre virtuel le séparant de la nature environnante. L'architecte emploie la figure de la bastide, « une ville fortifiée [...] traversée de failles qui irriguent jusqu'aux limites extrêmes ». <sup>10</sup> La configuration spécifique du site permet de placer le ski au centre de la station, et par ce mouvement, repousse le bâti sur les franges du plateau, lui imposant une densité et une hauteur plus importante pour pouvoir éviter le cœur. La grenouillère traditionnelle, <sup>11</sup> pendant montagnard du littoral dans les stations balnéaires, se retrouve internalisée. Cette exception avoriazienne témoigne d'une logique urbanistique inverse à la station de ski générique : la frange n'est plus l'interface avec le domaine skiable, mais devient une frange bâtie, dense et verticale, qui donne à Avoriaz son aura de forteresse, construite jusqu'aux limites extrêmes du plateau et prolongeant l'escarpement de la falaise. L'image d'une interface brutale entre une ville constituée et la nature à l'état brut, recherchée par Labro, permet de définir des franges qui ne doivent ni s'affaiblir ni se dilater. Les dimensions de la station doivent permettre aux circuits intérieurs d'être parcourus à pied ; « Avoriaz se caractérise par un fort lien entre densité du bâti et mobilité piétonne, l'une garantissant la viabilité de l'autre », <sup>12</sup> ainsi sa croissance doit s'envisager dans la densification et non dans l'expansion.

L'établissement d'une « unité paysagère » se fait par des bornes naturelles — la falaise haute du « Tour » et la falaise basse des « Ardoisières » — et construites — la gare du téléphérique et la route d'accès. Les accidents géologiques du plateau conditionnent la disposition de la station en trois quartiers, « le village incorporé à la butte des Dromonts, le village adossé au piedmont des Crozats, le village dressé sur le plateau de la Falaise », <sup>13</sup> avec au centre une grande étendue libre qui constitue le cœur de la station. Cette composition permet à l'architecte d'empêcher une expansion incontrôlée, qui effacerait ce rapport toujours direct au vide et à la frontière. L'unité paysagère délimite un état critique de l'urbanisme, qui produit chez le résident l'extase d'être dans une forme de confrontation permanente avec la nature, sans être bercé dans le confort ni tomber dans l'anonymat d'une ville sans limites. Avoriaz ne doit pas devenir une agglomération.

Néanmoins, l'allégorie de la forteresse est une chimère. Avoriaz s'évertue à endosser l'identité d'un lieu qui semble chercher l'insularité, mais qui en même temps revendique la filiation et l'ouverture sur son milieu. Nous reviendrons par la suite sur les termes sociaux de cette relation ambivalente au territoire.



**La bastide comme maillon territorial** ↑  
Jean-François Lyon-Caen,  
2014

10 Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 17.

11 La grenouillère est le point de convergence des pistes de ski en bas d'un domaine skiable, souvent devant le front bâti principal d'une station de ski.

12 Fiona Pia, *Urbaniser les Alpes, stratégies de densification*, thèse, EPFL, 2016, p. 93.

13 Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 29.

Champéry

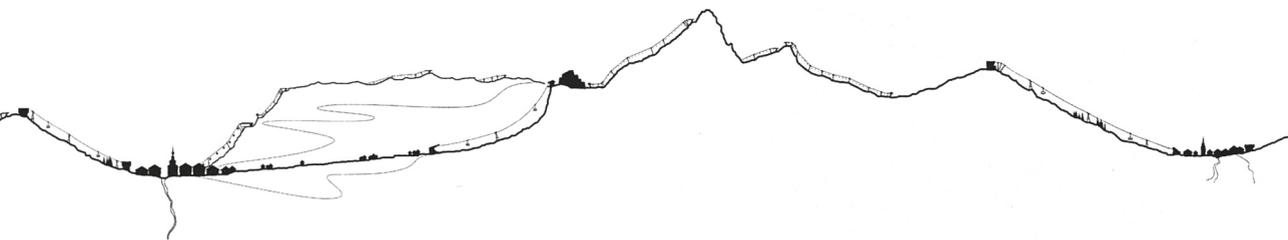
Pas de Chavanette

Les Hauts Forts

Avoriaz

Seraussaix

Morzine



**Les Dromonts incorporés,  
Les Crozats adossés,  
La Falaise dressée**  
Jacques Labro, 2006



# Une mythologie d'Avoriaz



Constitution d'Avoriaz  
Jacques Labro, c. 1980

«Avoriaz est un artefact contextuel qui naît de la symbiose entre un prototype alpin, un modèle théorique fonctionnel, et le contexte naturel.»<sup>14</sup>

**Processus typologique** · Pour aborder l'architecture d'Avoriaz, on s'attardera à observer comment le refus de transposition d'une typologie générique, associé à l'invention et la répétition de stratégies architecturales contextuelles, a contribué à l'émergence d'une typologie indigène. Jacques Labro énonce : « En architecture, tous les objets sont des prototypes ».<sup>15</sup> Il paraît pertinent, dans le formalisme autonome et exalté de Jacques Labro, détaché de toute considération compositionnelle, de se poser la question du processus de fabrication typologique qui se déroule à Avoriaz. « Je n'ai pas de méthode en architecture. Mais il y a une démarche, une manière d'aborder, de perpétuer, d'étudier l'architecture ».<sup>16</sup> En ce sens, Labro argumente que l'invention de la typologie est postérieure à celle de l'architecture ; elle ne se conçoit pas comme une stratégie à priori. Giulio Carlo Argan, dans son essai « On the Typology of Architecture », définit le type comme une racine commune mouvante, un schéma indéfini ouvert à une variation infinie dans la forme, et la typologie comme outil d'aide à la création, instrument de la mémoire et de la signification culturelle.<sup>17</sup> Jacques Lucan, lui, énonce que le type est une structure mutante, amenée à évoluer, source de projet et résistant aux programmes et aux formes.<sup>18</sup>

Avoriaz a cela de distinctif que son architecture ne découle pas d'une formalisation issue du courant moderniste, tels Charlotte Perriand aux Arcs et Marcel Breuer à Flaine. En cela, la parenté entre le type du logement et la forme de l'immeuble ne pourrait être définie

14 Fiona Pia, *op. cit.*, p. 115.

15 Jacques Labro, conférence : *Jacques Labro, de l'imaginaire au réel*, Grenoble, ENSAG, 29.11.2012.

16 *Ibid.*

17 Giulio Carlo Argan, *On the typology of architecture*, essai, 1963, cité par Paul Wang *et al.*, *Le statut du type chez OMA/AMO*, essai, EPFL, 2019.

18 Jacques Lucan, *Précisions sur un état présent de l'architecture*, Laus., PPUR, 2015, p. 51.

comme le résultat d'un processus rationnel. Lorsque la question est posée de savoir si une idée fixe a mu le travail de Labro, il répond : « Non, je travaille de façon instinctive. Je me soumetts à un milieu ». <sup>19</sup> La démarche instinctive découle d'une forme d'impuissance, d'une constatation que se trouve ici une force avec laquelle on ne peut pas négocier. Ce « milieu », que Labro définit comme le contexte naturel conjugué aux forces économiques et politiques, permet à l'architecte d'affirmer que son architecture est profondément contextuelle. Le choix des matériaux et des techniques de construction en découle naturellement, au fur et à mesure de données qui s'imposent à l'architecte.

Pour comprendre comment Avoriaz en est arrivée là, il est primordial de comprendre l'approche du projet en tant que performance de Labro. Son travail par modelage de la terre, malléable et expressionniste, permet selon l'architecte de se libérer d'une rationalité apparentée au modernisme. « La main fait le travail, la tête constate ». <sup>20</sup> Ici est la clé d'une démarche qui ne se prévaut d'aucune objectivité, dont la cristallisation résulte du hasard de la main qui façonne : cela aurait pu être autrement, mais par la conjugaison des facteurs à ce moment, à cet endroit, jaillit cette forme. En ce sens, contrairement au type traditionnel, le type n'est ici plus lié au programme ni à un certain appareil, mais devient un processus expérimental tirant son origine du milieu.

Labro parle longuement du jazz, dont l'improvisation ne doit pas faire oublier que « le hasard ne joue un rôle qu'à travers des structures rythmiques et harmoniques bien établies ». <sup>21</sup> Si l'architecte affirme échapper à la répétition par une approche non compositionnelle, c'est précisément la réitération perpétuelle de cette performance qui permet un tel renouvellement du travail, dont l'aspect formel est toujours nouveau et imprévisible.

**Invention d'une typologie** · Malgré la volonté de ne pas créer de catalogue, la répétition d'une même stratégie à Avoriaz érige un processus de production de types, dont l'application à travers divers milieux assure l'établissement et la pérennité. Il se décline indifféremment, et prend des formes mutantes à travers différents sites et époques. Ce répertoire de stratégies fait émerger un mécanisme d'autoréférencement qui manières le projet, mécanisme qui suscite les contours d'une typologie, mais que Labro s'est toujours refusé de formuler. « On voit les stratégies une fois les avoir faites. Mais, on ne veut surtout pas se répéter ». <sup>22</sup>



**Maquette en argile**  
Jacques Labro, *Hôtel des Dromonts*, 1964

<sup>19</sup> Jacques Labro, conférence : *La neige et l'architecte*, Alberville, 14.11.2017.

<sup>20</sup> Jacques Labro, conférence, 29.11.2012, *op. cit.*

<sup>21</sup> Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 17.

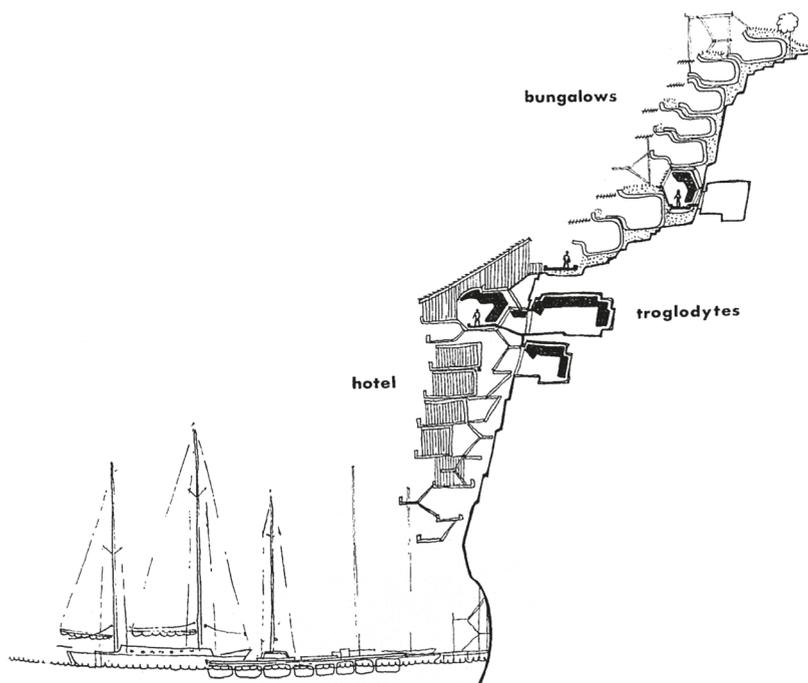
<sup>22</sup> Jacques Labro, conférence, 29.11.2012, *op. cit.*

Si l'on en reprend la définition de Lucan, le type est par nature une structure mouvante résistante aux mutations. Ainsi, c'est l'exportation du modèle avoriazien qui atteste le plus formellement de sa pérennité. On pense souvent la station de ski comme la descendance d'un modèle balnéaire, mais il ne faut pas oublier que le modèle de la station balnéaire s'est profondément muté à la même époque de la construction des stations alpines. La transposition d'un urbanisme de masse, concentré, se reflète dans les projets côtiers pour lesquels Labro est mandaté. Dans le Péloponnèse, un projet d'habitations troglodytes accroché sur le flanc de la falaise, en 1970, démontre une grande malléabilité de l'archétype avoriazien.

À l'aube d'une passation de flambeau de l'Atelier d'Architecture d'Avoriaz — que Labro a présidé tout au long de son existence<sup>23</sup> — à un jeune architecte, Simon Cloutier, ce dernier défend, sans en prononcer le mot, la maturité d'une typologie avoriazienne : « Jacques Labro a inventé une magnifique boîte à outils, un couteau suisse de vocabulaire architectural, qui permet de perpétuer l'exercice de production ». <sup>24</sup> Nous nous attarderons sur ses composantes.

#### Transposition balnéaire

Jacques Labro *et al.*, *Projet d'aménagement de la falaise de Panagoula*, Grèce, 1970



23 Dissout en 1978, l'AAA sera recréé en 2003 par Labro pour assurer la continuité avec les nouveaux projets de la station, *Parcours inventaire*, Région Auvergne-Rhône-Alpes, 2009.

24 Simon Cloutier, cité par Marie-Christine Hugonot, conférence, 14.11.2017, *op. cit.*

# Une mythologie d'Avoriaz



**Avoriaz vue depuis le versant  
des Hauts Forts**

Alastair Philip Wiper, *Avoriaz :  
The Enchanting Village*, 2013

**Termes** · Dans l’imaginaire collectif du skieur alpin, l’audace architecturale d’Avoriaz demeure immuablement liée à ce paysage fait d’étonnantes carapaces de bois dont la volumétrie s’intègre de façon ééléphantique dans le site. D’aucuns la décrivent comme « mimétique », « organique » et « vernaculaire ». <sup>25</sup> Assimilés dans le langage des promoteurs de la station, y compris celui de l’architecte lui-même, on peut toutefois se demander comment une architecture aussi fantastique et énigmatique peut s’accompagner de qualificatifs aussi délicats. Bien sûr, le choix des mots doit être mis en lien avec les considérations marchandes de ceux qui les choisissent. Sans dénigrer l’usage de ces mots, on peut s’interroger sur une certaine idée de mimétisme et de vernaculaire qu’ils illustrent, transcendant largement la comparaison physique avec son site.

Le mimétisme, en premier lieu, est employé par défiance à une approche moderniste de la montagne. Flaine oppose, à la nature, la rationalité de la ville, qui efface la confrontation en dissimulant l’effet de la montagne sur l’architecture. Le toit-terrasse est indifférent à la neige, la façade en béton ne l’accroche pas ; l’architecture rationnelle n’a pas besoin de s’adapter, elle est générique et universellement valable.

Le mimétisme, au sens que lui donne Jacques Labro, n’est pas une reproduction de l’architecture vernaculaire alpine. Comme l’affirme Roger Godino, « Les “mazots” savoyards sont beaux non parce que leurs bâtisseurs les ont voulus beaux, mais parce qu’ils les ont voulus vrais ». <sup>26</sup> Par l’observation des paysages construits du Chablais, Labro revient convaincu que la transposition est possible sans imitation. <sup>27</sup>

Le mimétisme ne se limite pas non plus à l’imitation du paysage dans lequel il s’insère. Il s’agit d’une architecture contextuelle, qui incorpore les phénomènes naturels et géologiques observés, pour en faire une interprétation expressionniste. L’architecture qui résulte de

25 Office de tourisme d’Avoriaz 1800, *Architecture organique*. [www.avoriaz.com/hiver/avoriaz-1800/la-station/architecture-organique/](http://www.avoriaz.com/hiver/avoriaz-1800/la-station/architecture-organique/).

26 Roger Godino, *op. cit.*, p. 52.

27 Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 19.

ce processus ne ressemble à rien de connu, mais révèle les conditions dans lesquelles Avoriaz s'est implantée dans ce paysage : de manière dense, collective, à une altitude où l'humain n'a jamais été sédentaire auparavant. En découle une architecture autonome, sans parenté, qui développe ses propres stratégies. Alors, on peut s'aventurer à déclarer que l'architecture avoriazienne, née du milieu, est par définition un nouveau vernaculaire.<sup>28</sup>

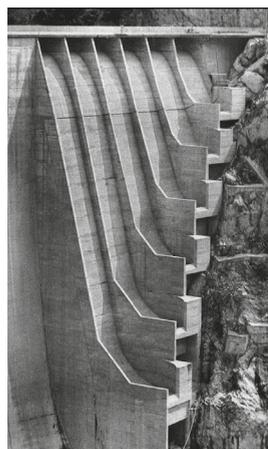
On peut s'imprégner de la démarche de Bruno Taut dans « Architecture alpine », qui consiste à prendre modèle sur les structures irrégulières de la nature pour les prolonger par une abstraction géométrique. L'objet qui en résulte n'est pas une fin en soi, mais fait corps avec le relief pour engendrer un ensemble dont la beauté surpasse tout ce qui a existé auparavant. Selon Taut, les montagnes grotesques réclament à être parachevées, et attendent — par la main de l'architecte — de devenir sublimes.<sup>29</sup>

**Formes** · Si l'on s'en tient au raisonnement de Viollet-le-Duc, le paysage alpin n'est « pas un ordre immuable, mais plutôt un gigantesque processus de ruines »<sup>30</sup> par l'effet du gel, de l'eau, du vent et de l'érosion. À l'inverse, un processus par addition de volumes sur la montagne se placerait dans une toute autre dimension temporelle. Cette démarche d'agrégation peut parvenir, dans une certaine mesure, à restaurer de façon abstraite le paysage alpin et à retranscrire architecturalement ses phénomènes.

L'attitude de Labro est celle d'une architecture qui met en scène les éléments naturels pour exalter le contact entre le phénomène naturel et la construction artificielle. L'objectif est de célébrer la nature, par analogie aux barrages alpins, qui dramatisent l'hypothèse d'un débordement par des évacuateurs de crue, dont la forme — même à sec — suffit à percevoir la puissance de l'eau.<sup>31</sup> À Avoriaz, il y a cette extrême tension entre le malaise que l'humain peut ressentir entre ces immeubles qui reprennent les formes menaçantes du relief, et simultanément la conscience d'être protégé par des mastodontes dont la taille se compare à celle de la nature. Labro parvient à créer la métaphore d'une architecture fractale, par une intrication à la fois à l'échelle territoriale, de l'immeuble et du détail. La lecture du paysage se fait sans saut d'échelle. La falaise est l'arrière-plan de l'immeuble, comme la façade est l'arrière-plan du tavillon.<sup>32</sup> Le niveau de complexité de la lecture s'équivaut à toutes les échelles, jusqu'à la coloration différenciée du bardeau de bois.



**Complétion de la montagne**  
Bruno Taut, Der Kristallberg,  
Alpine Architecture, 1917



**Mise en scène expectative**  
Barrage de Contra, Val  
Verzasca, Tessin, 1965

28 Vernaculaire : (*adj.*) du pays, propre au pays (définition Le Robert)

29 Susanne Stacher, *op. cit.*, p. 68.

30 Marion Moutal, Loïs Bouché, *op. cit.*, p. 24.

31 *Ibid.*, p. 52.

32 Le tavillon (*Suisse romande*), ou tavaillon (*Savoie*), est une tuile de bois servant de revêtement sur les toitures et façades, répandue dans l'architecture traditionnelle des Alpes, du Jura et des Pyrénées.

**Reproduction** · Dans ce paysage construit, tout se ressemble mais rien n'est pareil. L'environnement ne se répète jamais, l'architecture non plus. La forme des immeubles fait écho à la silhouette des crêtes, sans jamais y correspondre parfaitement. L'architecture ne cherche pas à épouser la montagne, elle établit de nouvelles lignes de crêtes dans le paysage. Cet apparent chaos, Labro l'accepte; s'il a acquis une expression libre et affranchie de l'angle droit, ce n'est pas pour reformuler artificiellement des lois géométriques de la nature.

La façade toiture est le vocabulaire premier d'une architecture conçue autour de la neige. C'est la déclinaison d'une 5<sup>e</sup> façade, dont les lignes brisées plongent vers le sol et recouvrent l'ensemble de l'immeuble d'un drap de bois. Dans ce dispositif, la neige est unificatrice. Elle est dissimulatrice, parfois aussi, pour camoufler un peu la forte densité des immeubles.<sup>33</sup> Tout comme la neige arrondit les reliefs accidentés des montagnes, elle adoucit les géométries complexes de l'architecture. Labro décrit une architecture qu'il dit vivante et mouvante : « Le sapin est un arbre persistant, rien ne change. Heureusement, la vêtue de la neige le couvre en hiver ».<sup>34</sup>



**Mise en scène expectative**  
Résidence Thuya : toiture en cascade, Avoriaz, 1969

L'invention réside dans le fait que la façade toiture n'est pas l'enveloppe constructive de l'immeuble. L'architecte assume que la structure en béton de l'immeuble est parfois décollée de sa peau, créant une façade libre. La paroi interne en béton bénéficie d'éléments déportés en double peau qui la protège des éléments naturels. La toiture est un porte-neige détaché de la structure, qui permet sa libre mise en scène, et dans le même geste permet de dégager un espace ventilé qui empêche la fonte, le gel et les infiltrations d'eau. Elle s'apparente aux caillebotis des coursives extérieurs et des balcons en structure indépendante, dont la position déportée complète cette double peau qui s'expose à l'ardeur des conditions alpines.<sup>35</sup>

**Temporalité** · Cette exposition aux éléments naturels, Labro l'emploie à dessein pour théâtraliser le passage du temps sur la façade. Si cette dernière se soustrait à une rationalité constructive, c'est pour assumer une expression formelle organique. À cet effet l'usage d'une « peau de bois » est adopté, dans une volonté de revendiquer une architecture

33 Fiona Pia, *op. cit.*, p. 94.

34 Jacques Labro, conférence, 29.11.2012, *op. cit.*

35 Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 33.





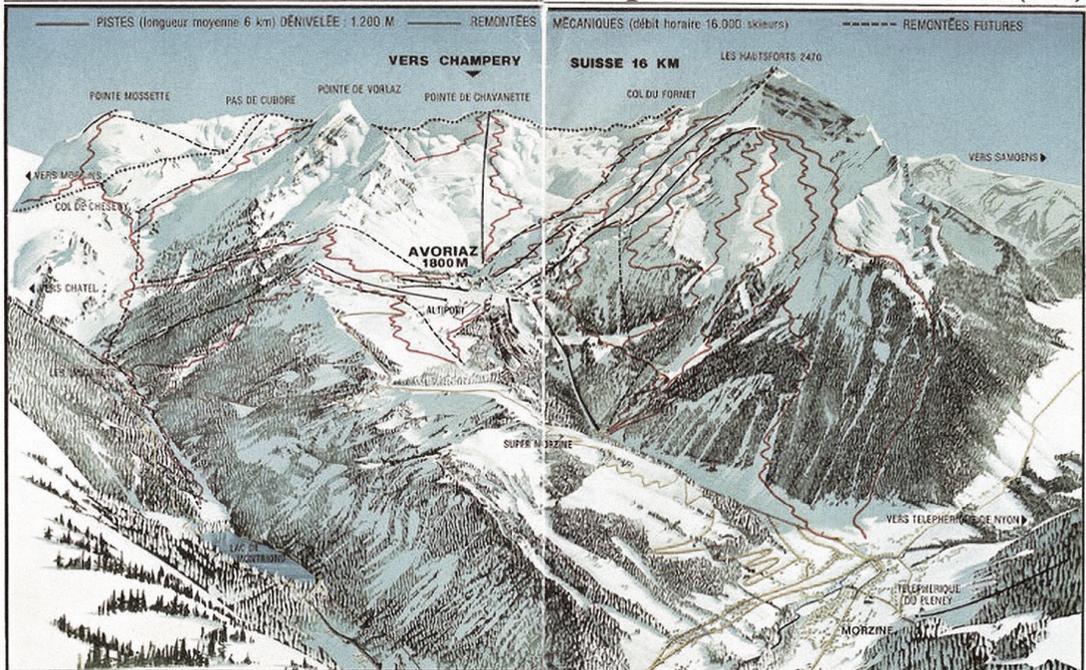
**Ornement et structure**  
Éric Dessert, Façade nord du  
Saskia, 2011

# Une mythologie d'Avoriaz



## Avoriaz atteint le 100 km (de pistes)...

## et passe la frontière Suisse (à skis)





**Maquette du projet de la Haute Route des Familles**  
Exposition nationale suisse,  
Lausanne, 1964

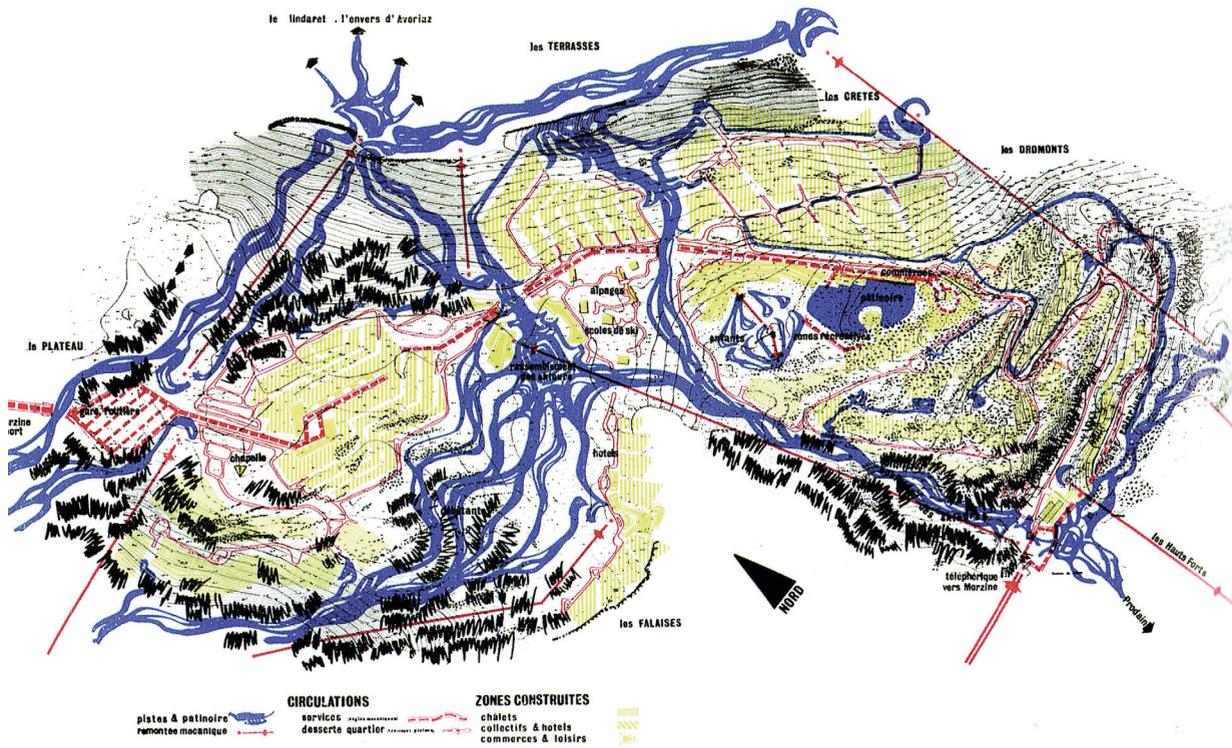
**L'apogée de l'infrastructure** · Le statut de la voie à Avoriaz est le résultat d'une conception focalisée sur l'infrastructure au-delà de l'architecture. La station fait partie d'un ensemble à plus grande échelle, dont l'ordre des tracés viaires se soustrait au langage traditionnel de l'urbanisme. L'époque est celle du domaine skiable avant tout, l'emplacement de la station en est la conséquence. La folie des grandeurs s'exprime à travers un domaine skiable qui s'étend perpétuellement. Lors de l'exposition nationale de 1964 à Lausanne est présentée la maquette du projet de la Haute Route des Familles, premier nom des Portes du Soleil. La liaison franco-suisse sera ouverte en 1969, donnant corps au rêve du grand réseau skiable international.

Le plan des pistes est le pendant montagnard du plan de transport urbain, un outil universel d'abstraction de la réalité logistique. Il choisit de représenter dans son panorama uniquement le relief naturel et architectural, en reléguant les éléments d'infrastructure sur un calque superposé, symbolisé en une composition de lignes et points. Par cette dissonance, le panorama alpin intègre à la fois l'efficacité d'un plan conçu pour le débit, et l'imaginaire d'une nature sur laquelle l'humain n'applique qu'une présence en filigrane. En vérité, chaque courbe sur le plan est une tranchée dans la montagne. Cette couche civilisationnelle rend visible la condition de la montagne colonisée par l'exploitation.<sup>39</sup>

**Un urbanisme du flux** · Désormais, il ne s'agit plus de célébrer l'effort physique mais de rechercher l'efficacité absolue qui permet se rendre d'un point A à un point B, sur une montagne maillée entre stations et sommets. On y trace des pistes larges comme des autoroutes. Toutefois, ces pistes conservent une logique qui échappe à l'efficacité rationnelle, manifestant un idéal d'évasion et de sensation. S'émancipant des principes de la rue urbaine, la voie skiable emprunte le langage courbe des jardins pittoresques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dits « à l'anglaise ».

← **Efficacité de l'infrastructure, imaginaire de la nature**  
Alexis Reynaud, *Skiers*,  
Avoriaz, 2013  
Plan des pistes dépliant  
Avoriaz, 1969

39 Paul Schöntaler, Paul Wang, *Moving mountains: The development of alpine urbanism testified by the ski panorama*, essai, EPFL, 2020.



«La ligne de vue est toujours tangentielle à la courbe de l’allée; par conséquent, le tableau change constamment d’aspect durant la promenade». <sup>40</sup> La parenté de cette idée est elle-même liée aux sentiers montagnards, sinueux par nature. En parcourant Avoriaz, le regard n’est pas fixé sur un point de fuite à la recherche de vitesse, mais devient contemplatif, guidé par le mouvement panoramique de la courbe.

L’esquisse du plan directeur de 1965 par Jacques Labro met en avant les tracés à l’intérieur de la station, dont on comprend la filiation avec le tracé des pistes sur le plan du domaine skiable. Le principe de «l’adaptation absolue et totale du fonctionnement de la station au ski» <sup>41</sup> préside à l’implantation du bâti. Symbole de l’importance première des flux, cette esquisse ne représente pas les formes en plan des immeubles projetés, mais seulement des zones à construire aux contours imprécis, dont le rôle est de donner corps aux rues et de démontrer que ces dernières irriguent les futures constructions. Cette représentation indistincte laisse des options, permet des ouvertures dans l’interprétation des masses bâties, tout en figeant le tracé et l’ampleur des voies et des percées visuelles.

**Esquisse de plan directeur**  
Atelier d’Architecture  
d’Avoriaz, 1965



**Un urbanisme en négatif**  
Parc des Buttes-Chaumont,  
Paris, XIX<sup>e</sup> siècle

40 Adolphe Alphand, *Les promenades de Paris*, Paris, Rothschild, 1867-1873, p. 32, cité par Éric Alonzo, *L’Architecture de la voie*, Marseille, Parenthèses, 2018, p. 145.

41 Jean Vuarnet, entretien dans *Rhône-Alpes actualités*, ORTF Lyon, 29.01.1966



**Téléphérique des Prodains**  
c. 1963



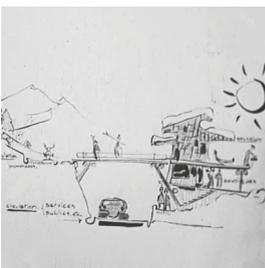
**Cimetière temporaire des vices urbains**  
Éric Dessert, 2009

**Rupture** · La route menant aux chalets d'alpage sur le plateau d'Avoriaz est déblayée pour la première fois en hiver 1962, pour marquer la première saison de ski. Il s'agit moins de marquer l'arrivée de la civilisation automobile sur le plateau que de préparer le chantier titanesque d'une station qui va tenter au contraire de s'en passer. Cette route permet, dès 1963, la construction du téléphérique entre la vallée et le plateau, symbole de l'insularité proclamée.

La route prend le rôle de chaîne d'assemblage du chantier d'Avoriaz, et en hiver, donne accès à un gigantesque parking en surface à l'entrée de la station. C'est le lieu de toutes les ruptures de charges, l'endroit où le visiteur se débarrasse de tout ce qui le lie à la civilisation urbaine avant de pénétrer à pied ou en traîneau dans la station. L'opposition à la doctrine moderne de la ville nouvelle construite autour de l'automobile est exaltée par cette pièce urbaine. S'affranchir d'un système imposé de l'extérieur, c'est s'extraire du régime temporel et l'obsolescence éventuelle de ses infrastructures; Avoriaz, dans son identité d'avant-garde, se doit d'inventer son propre système, dont l'existence dépend entièrement du manteau neigeux spécifique aux Alpes.

**Éloignement** · En se libérant de l'automobile, la rue prend un tout autre statut dans l'urbanisme de la station. Le paysage dépeint « l'image idéale d'un sol qui serait intouché par l'homme, où l'architecture semble jaillir naturellement ». <sup>42</sup> La neige drapait l'ensemble du sol du même statut d'espace public, la rue s'efface et prend l'allure d'une surface continue limitée uniquement par la topographie naturelle et construite. Pourtant, les contacts entre les flux sont maintenus au strict minimum. La voie avoriazienne est en réalité une mutation d'un urbanisme sur dalle, une incarnation de l'idée moderne de séparation fonctionnelle des flux. <sup>43</sup> L'espace public ne favorise plus la congestion, au contraire, elle doit tout faire pour l'éviter.

L'impossible conciliation des vitesses ressurgit malgré la relégation de la voiture hors de l'urbanisme. Le skieur de descente, dépourvu de son identité d'automobiliste, en a repris le statut dans la station. Avoriaz s'approprie la doctrine de la ville nouvelle, fondée sur un principe de rue corridor que Le Corbusier présente dans l'édition de 1957 de la Charte d'Athènes : « Donner à chacune des voies de circulation une destination précise [...], donner ensuite à ces voies, selon le rôle auquel elles seront vouées, des dimensions et des caractères spéciaux; nature du tablier, largeur de la chaussée, lieux et nature des croisements ou des raccords. » <sup>44</sup> Les voies de grande circulation — boulevards de skieurs — sont isolées dans des lits en renforcement dans le sol, de sorte que le piéton ne se retrouve pas sur la trajectoire d'un skieur.

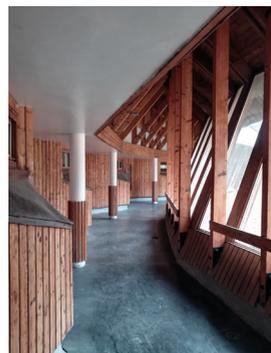


**Hiérarchie des voies**  
Jacques Labro *et al.*, INA, 1966

42 Fiona Pia, *op. cit.*, p. 105.

43 *Ibid.*

44 Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, cité par Éric Alonzo, *op. cit.*, p. 422.



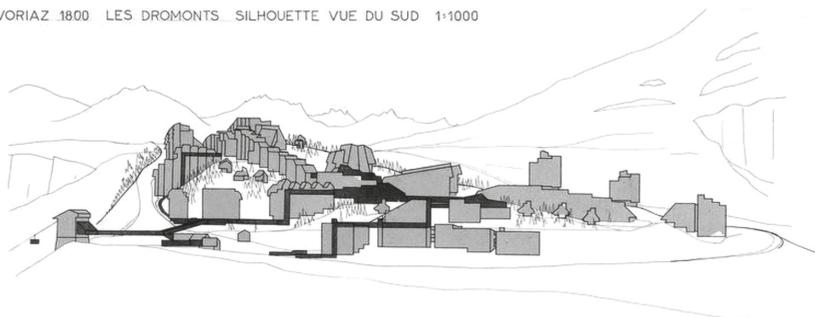
**Voie publique incorporée**  
 Résidence des Hauts Forts,  
 janvier 2021

**Variations chronologiques**  
 Avoriaz, janvier 2021  
*Les Hauts Forts (1967)*  
*Le Sassanka (1970)*  
*Le Snow (1973)*  
*Le Multivacances (1975)*

**Abstraction** · Toutefois, le visiteur ne doit pas se sentir limité : tous les itinéraires sont doubles — piéton et skieur — et pour ne pas donner l'impression de ségrégation, ils empruntent des parcours topographiquement distincts. La notion de rue, désormais soustraite de sa condition carrossable, peut se développer de façon autre que linéaire et plane. Ainsi, elle prend la forme d'un dispositif de galeries, ascenseurs publics, coursives, escaliers mécaniques, téléskis et pistes dans un réseau mu par la mécanique et la gravitation. Les remontées mécaniques répondent à l'asymétrie du système viaire pour les skieurs, par une boucle à sens unique dont le retour se fait par les airs. Les pistes au sein de la station empruntent une toponymie urbaine, à l'image du « Boulevard des Skieurs ».

**Parcours piétons incorporés**  
Collectif Architecture, *Les Dromonts*, 1965

AVORIAZ 1800 LES DROMONTS... SILHOUETTE VUE DU SUD 1:1000



De la même façon, la voie piétonne s'incarne sur deux niveaux de référence.<sup>45</sup> Lorsque parallèle aux courbes de niveau, elle se pose sur le sol enneigé. Transversalement, elle se mute en un parcours artificiel qui met en scène le franchissement vertical; la voie se retrouve projetée verticalement au 10<sup>e</sup> étage d'un immeuble, puis rejoint horizontalement la prochaine courbe de niveau. « Labro imagine ces catalyseurs de déplacements piétons lisibles en façade : les bâtiments participent ainsi à la mise en scène des flux publics ».<sup>46</sup>

La voie verticale prend des formes différentes au fil des opérations. L'immeuble des Hauts Forts, première concrétisation de ce schéma de mobilité piétonne en 1968, insère le dispositif dans un volume unitaire, tout en le distinguant par sa position en encorbellement. Par la suite, certaines itérations de ce schéma internalisent la voie dans le corps de l'immeuble, voire amalgament les circulations urbaines avec la desserte des appartements. Ces types mutants sont l'émanation d'un système progressivement débordé par la masse, où la voie devient un tunnel à débit que l'architecture tente de canaliser, dans un agencement intérieur qui se densifie sous l'effet d'une rationalisation économique.

45 Fiona Pia, *op. cit.*, p. 95.

46 *Ibid.*

**Disparition** · La station sans voiture génère des complexités logistiques dont la dissimulation au sein de la chorégraphie réglée d'Avoriaz est délicate. Les livraisons, les transports collectifs, la gestion des déchets — systèmes logistiques qui dépassent largement le cadre de la station — ne font pas exception à la rupture de charge imposée. À l'intérieur de la station, ils doivent se plier au règne de la neige, et adoptent les chenillettes motorisées pour le dernier kilomètre, empruntant les mêmes parcours que les piétons et traîneaux.<sup>47</sup> L'objectif est l'effacement d'une strate logistique disgracieuse, mais le revers en est l'apparition des nuisances sonores et visuelles dans l'espace public. La séparation des flux est temporelle, à l'image des dameuses qui parcourent les pistes une fois les skieurs partis. Pourtant, cette séparation est imparfaite et génère un chevauchement temporel des activités vacancières et logistiques.<sup>48</sup> Ces conflits d'usage dans un espace de circulation indiscriminé marquent une forme de disparition fonctionnelle de la voie. Cet état ouvre l'horizon d'une conception nouvelle de l'espace public, un paysage où la distinction des rues et des places n'existe plus. Ces éléments se confondent en un tapis de neige continu dont les dilatations généreuses donnent lieu à des scènes où une multitude d'animations<sup>49</sup> se produit en simultané, dans une apparente indéfinition.

Cette conception de la voie produit une dépendance à la neige. Depuis 1960, la couverture neigeuse de la station ne cesse de diminuer. L'image du sol intouché s'effondre dès que la neige devient insuffisante. L'espace public s'émiette, et ne permet plus une utilisation indistincte du sol. Par ailleurs, cette tendance met en précarité la seule armature de mobilité de la station ; si le skieur peut devenir piéton, on ne parvient pas à identifier une alternative à la chenillette et au traîneau, à moins d'accepter la transition vers une logistique sur roues. Le déblaiement des voies que cela exigerait serait une mutilation béante au paysage hivernal d'Avoriaz. Ce n'est pas le sport seul qui est en péril, mais la mobilité urbaine hivernale de toute la station.



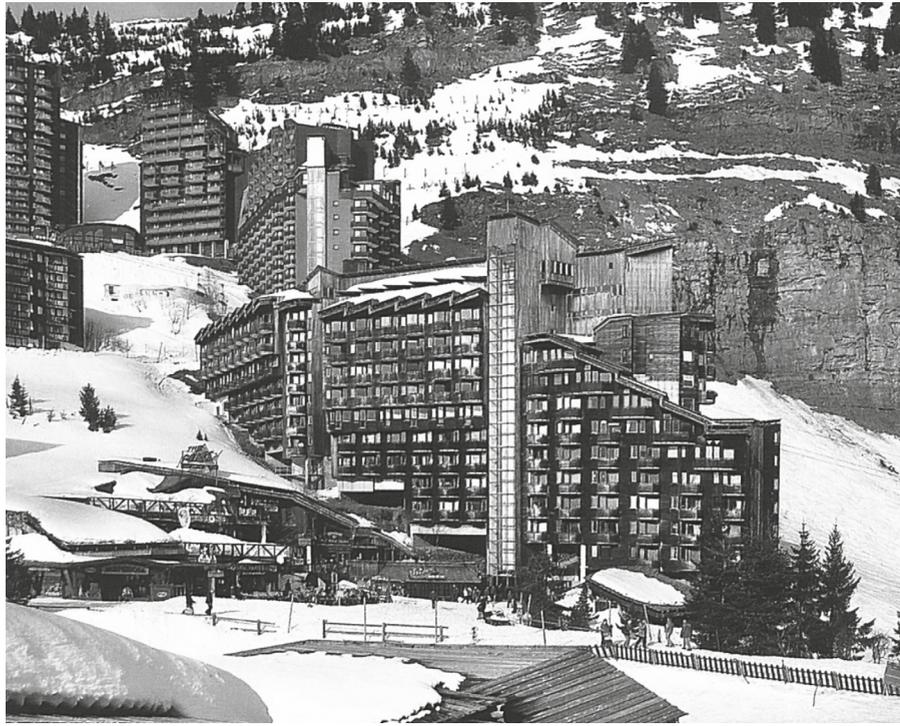
#### Séparation des flux skieurs

Avoriaz, janvier 2021  
 Tunnel sous route d'accès  
 Tunnel sous voie piétonne  
 Traversée par télésiège  
 Survol par télésiège

47 Timoté Mopty, *Cités Alpines, subversion avoriazienne*, énoncé th., EPFL, 2015, p. 62.

48 ALDA Avoriaz, *Étude des flux logistiques des personnes et des marchandises*, 2014, cité par Timoté Mopty, op. cit., p. 61.

49 Les animations, en opposition à « l'animation », désignent les activités orchestrées par les employés de la station pour les vacanciers.



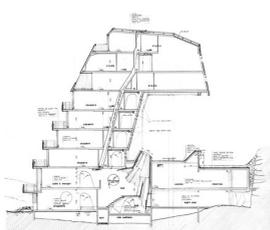
**Projection verticale de la  
voie piétonne**  
Éric Dessert, immeubles le  
Snow et Multivacances, 2009

**Amalgame d'échelles**  
Avoriaz, janvier 2021  
*Banc public*  
*Traineau à cheval ou caddie*  
*Chenillette de livraison*  
*Remorquage de camionnette*

# Une mythologie d'Avoriaz



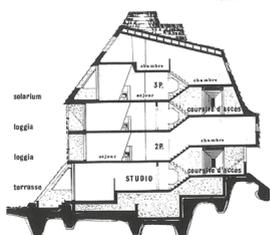
# Une architecture mutante



L'imbrication dans des contextes mouvants, étalés sur un demi-siècle, se miroite dans la construction des immeubles et des quartiers d'Avoriaz. Le phasage des quartiers, leur position dans le relief, simultanément à un contexte économique et une rationalité constructive de plus en plus affirmés, s'expriment de façon incontestable dans l'architecture. Précisément, c'est la réitération de stratégies architecturales stables sur l'ensemble des opérations de la station qui permet de distinguer les mutations liées aux époques.



**Archétypes** · Deux des premières constructions achevées en 1966 et 1967, l'hôtel des Dromonts et la résidence des Mélèzes, cristallisent les fondements architecturaux et font émerger deux types primitifs : « l'immeuble tour en pyramide », et « l'immeuble linéaire allongé dans la pente ». <sup>50</sup> À l'extérieur, une façade toiture en tavillons descend en cascade jusqu'au sol, conférant une allure ambiguë oscillant entre futuriste et familière. À l'intérieur, une exaltation de la pierre et du béton, lisible à travers une succession d'arches découpées dans les voiles porteurs de l'immeuble. Les décrochements de la volumétrie sont exploités pour concevoir des logements en demi-niveaux, permettant une grande diversité d'agencement sous la même toiture. Le logement, en copropriété, prend la forme d'un « appartement-chalet ». <sup>51</sup> Ces deux réalisations pionnières seront les seuls immeubles construits avec une véritable façade en pyramide, aussitôt délaissée au profit de la façade verticale. Pourtant, ils entretiennent à eux seuls un imaginaire qu'on associe à toute la station.



**Hôtel des Dromonts & Résidence les Mélèzes**  
Jacques Labro *et al.*, 1966

← **Résidence les Mélèzes**  
Tirage argentique,  
janvier 2021

<sup>50</sup> Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 204.

<sup>51</sup> Inventaire général du patrimoine culturel, région Auvergne-Rhône-Alpes, *Résidence les Mélèzes*. patrimoine.auvergnerhonealpes.fr/dossier/station-de-sports-d-hiver-avoriaz/

**Divergence** · Le quartier des Dromonts se constitue rapidement et est presque entièrement loti en 4 ans. En 1971, sous la pression foncière, débute l'aménagement d'un nouveau quartier, le village des Crozats, adossé à la falaise. L'ouverture de ce secteur fortement dénivelé marque à la fois une nouvelle orientation commerciale, ainsi qu'une certaine accalmie dans l'euphorie du tourisme alpin. Ces années sont marquées par de nouvelles préoccupations purement économiques, dont l'objectif est la recherche du meilleur rendement financier.<sup>52</sup> Il s'agit de réorienter la construction vers des résidences de tourisme et des « complexes para-hôteliers ».

Sur la topographie plus escarpée des Crozats, les immeubles se dressent et prennent de la hauteur, dans une logique de chercher la vue plus haut, par-dessus les immeubles existants, et de minimiser l'occupation d'un sol difficile. Ce processus s'accompagne d'une logique d'empilement vertical des logements afin de rationaliser les coûts de construction. Les immeubles s'implantent le long des voies d'accès aux chantiers, répondant tant bien que mal au principe d'adossement et d'échappement à cause de leurs gabarits réguliers et contigus. La surface des logements se réduit pour s'adapter aux capacités financières d'une clientèle qu'on espère plus massive et moins aisée. L'immeuble en éventail disparaît progressivement au profit de l'immeuble linéaire, et les trames de logements s'amenuisent de 5,00 m à 2,94 m, tandis que l'empilement de planchers s'accumule jusqu'à 19 étages.<sup>53</sup> C'est un paysage d'une grande concentration qui se construit, dont la silhouette se rapproche dangereusement de la ligne de crête de la falaise en arrière-plan.

La façade répercute l'agencement fonctionnel d'un intérieur dense, par une répétitivité qui reprend le langage individualiste de la barre urbaine. Elle se débarrasse de la façade toiture, qui se recroqueville dans sa condition initiale de toiture, ne recueillant le manteau neigeux plus que sur une portion congrue de la surface de l'immeuble. Le principe d'orientation trouve ici sa formalisation extrême, chaque logement profitant de conditions d'ensoleillement et de vues identiques, sans variation, sans « inégalité ». Le rapport visuel à l'extérieur est télécopé presque hors du contexte.



**Répétition verticale**

Résidence les Portes du Soleil (1975), Tirage argentique, octobre 2020

52 « On est alors dans la première moitié des années 70 marquée par la crise économique née du choc pétrolier de 1973. La récession touche inmanquablement l'immobilier de loisir. » Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 27.

53 Inventaire général du patrimoine culturel, *Avoriaz, Les immeubles, op. cit.*

**Excès** · L'invention de l'immeuble perpendiculaire à la pente marque l'apogée d'une époque animée par la rationalisation drastique de l'architecture. Ce mode d'implantation double le nombre de logements en s'affranchissant de l'orientation au soleil, par la disposition de logements mono-orientés au nord, enfoncés dans la pente, sur une face non valorisée jusqu'alors. L'immeuble ne s'adosse plus au relief, il s'élève et s'en échappe. Ces immeubles franchissant la pente économisent la construction de remontées mécaniques dédiées aux piétons prévus à l'origine : leur volumétrie intègre les circulations publiques en leur sein. Les opérations atteignent jusqu'à 292 cellules de logement pour un seul corps de bâtiment. Le redressement des immeubles et leur massification font que, depuis le versant opposé, Avoriaz laisse voir toutes ses façades frontalement, en ne laissant presque aucun interstice à l'arrière-plan de l'architecture. Cette disposition forme un effet d'écran,<sup>54</sup> créant l'illusion d'une gigantesque façade de fenêtres qui consomment le paysage.

Avec le développement de l'industrie du bois alpine, d'autres essences de bois locales furent utilisées, tels l'épicéa et le sapin. La réduction de coût est double : le matériau n'est plus découpé en tavillons, mais appliqué en panneaux de bardage sur des façades dont la forme se simplifie. De plus, n'étant pas imputrescible et devant être peint, ce bois permet l'économie de coûteuses rénovations vicennales. C'est le temps qui rend visible cette différence : « des oppositions évidentes sont alors apparues entre ces bois traités, comme "flambant neuf" » et les tavillons dont les variations « furent alors interprétées comme un mauvais entretien ».<sup>55</sup> Les immeubles construits pendant cette période, du « Multivacances » (1975) à la « Datcha » (1979), arborent une fière peinture marron ou orange uniforme, simulant le bois neuf, qui détonne par son indifférence temporelle. Les exigences de la ville s'importent à la montagne ; Labro regrette cette prétention à un état neuf permanent, qui élude l'effet du temps sur l'architecture.<sup>56</sup>

La critique architecturale est sévère : « même dans le brouillard, ce qu'on voit, c'est la différence entre les premiers immeubles et les forteresses à studios ».<sup>57</sup> Finalement, ces mutations excèdent la vision vivante de l'architecture de Labro. L'évolution des choix architecturaux d'Avoriaz, combinée à des contraintes économiques de plus en plus affirmées, entraîne la dissolution de l'équipe d'architectes en 1978. Labro déclare son désaccord avec les options prises par son associé Orzoni dans le quartier des Crozats : « Peut-être y a-t-il eu du laisser-aller de notre part, au moment où il fallait réagir à la pression des décideurs qui poussaient à des simplifications extrêmes, pour aller dans le sens de l'économie ».<sup>58</sup>



#### **Banalisation des revêtements**

Façades d'immeubles à Avoriaz, janvier 2021  
*L'Araucarya* (1969)  
*Le Multivacances* (1975)

54 Inventaire général du patrimoine culturel, *Station de sports d'hiver : Avoriaz, op. cit.*

55 Jacques Labro, cité par Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 32.

56 *Ibid.*

57 Michèle Champenois, *Naissance d'une station*, Macadam, février-mars 1980, p. 3-4.

58 Jacques Labro, cité par Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 61.



**La montagne a des yeux**  
 Quartier des Crozats, tirage  
 argentin,  
 octobre 2020

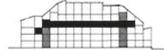


**Mutations d'échelle**

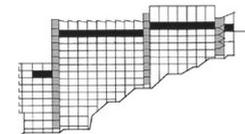
Inventaire général  
 Tour pyramide en éventail  
*Les Dromonts*, 1967  
 53 logements



Tour verticale en éventail  
*Les Ruches*, 1971  
 75 logements



Barre parallèle à la pente  
*Le Yucca*, 1972  
 84 logements



Barre perpendiculaire doublée  
*Le Snow*, 1975  
 292 logements

0 50 m



**Palais du Festival**  
Tirage argentique,  
janvier 2021



**Quartier de la Falaise**  
Éric Dessert, 2009

**Maturité** · Les années 80 voient l'obsolescence d'un modèle économique basé sur le tout-ski, précipitée par une série d'années sans neige qui forcent à conforter et renforcer l'offre touristique.<sup>59</sup> La petite taille des appartements produite par les quinze années de frénésie constructive ne correspond plus à des exigences de confort qui s'accroissent. C'est au tournant d'une nouvelle approche commerciale, sur un constat de réussite mitigée du quartier résidentiel des Crozats, qu'Avoriaz renoue avec une tradition de l'expérimentation architecturale. En 1984, Labro et Orzoni renouvellent leur collaboration à l'occasion de la création du pavillon central de station. Sa petite échelle et sa position symbolique sont l'occasion de raviver des outils conceptuels qui produisent des formes libres et expressives. Ainsi sort de terre le « Palais du Festival », en référence au festival du film fantastique qui a fait la renommée de la station. Il prend la forme d'un lieu de culte, en emprunte la figure du clocher pour en traduire son identité de repère.

La multitude d'immeubles construits depuis 1966, toujours à partir du même schéma d'origine — certes fortement mutant — conduit Avoriaz vers une maturité architecturale qui permet d'asseoir des stratégies. Il est décidé de ne pas poursuivre la superposition de rangées d'immeubles dans le paysage des Crozats, et d'en transférer les programmes restant sur le site de la Falaise dont la surface de plancher prévue décuple en conséquence. En 1986, les premiers immeubles se construisent au bord de la falaise des Ardoisières, formant une enceinte qui prolonge la verticalité du relief. « Je n'avais pas le droit à l'erreur : il s'agissait de construire en bordure de falaise des immeubles tournés vers le vide et dont on ne voyait que le dos ».<sup>60</sup> Le promoteur ne fait pas de concession sur le programme, d'ampleur équivalente au quartier des Dromonts, concentré dans une surface cinq fois plus petite. La densité se traduit ici par des silhouettes élancées et fragmentées qui contrastent avec le sol horizontal du bord de falaise. Tout en maintenant le principe piéton de la station, le quartier empiète sur le parking, et le restitue sous une grande dalle au centre du quartier ; l'accès à l'automobile reprend une forme d'immédiateté.

Dans la même lancée, un vaste programme de rénovation et de remembrement des immeubles résidentiels locatifs est lancé en 2004, afin de procéder à la correction de choix programmatiques des années 1970. Le chantier est conséquent, et consiste à réunir des logements mitoyens afin d'en faire des types plus grands.<sup>61</sup> Le renouvellement urbain prématuré qui se met en place témoigne d'une obsolescence anticipée du modèle de la station. Cette opération entraîne une réduction importante du nombre de lits, que le promoteur cherche à compenser. Dans un paysage constitué, la densification du tissu urbain par l'adjonction de nouveaux immeubles est un pari risqué.

59 Christophe Gauchon, « Les hivers sans neige », *Cahiers de géographie*, 2009/8, p. 193.

60 Jacques Labro, cité par Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 28.

61 Inventaire général du patrimoine culturel, *op. cit.*

**Achèvement** · Si Avoriaz s'est assuré une grande durabilité par un schéma d'occupation concentrée et maîtrisée, elle est aujourd'hui confrontée à l'achèvement d'un cycle urbain.<sup>62</sup> La totalité de l'unité paysagère définie par Labro est désormais bâtie, ce qui engendre une pression de surdensification à laquelle le promoteur cède quelque peu. Sur les 209 000 m<sup>2</sup> prévus par l'accord entre Morzine et Brémond en 1962, ce sont 290 000 m<sup>2</sup> qui ont été construits<sup>63</sup>; sur les 16 000 lits imaginés dans le plan directeur, ce sont 18 615 lits qui sont sortis de terre.<sup>64</sup> Le périmètre, lui, s'est quasiment maintenu.

Alors, la fin de ce cycle signifie-t-elle une pétrification inévitable de l'urbanisme d'Avoriaz? Les trois villages constituant la station ne sont pas l'amorce d'une grappe qui peut se démultiplier; au contraire, ils en définissent les limites d'accroissement. Le projet d'extension étudié par Labro en 2004 imagine la construction d'une station satellite 800 m plus loin, séparée d'Avoriaz par la route.<sup>65</sup> L'autonomie affichée entre ces deux pièces urbaines est illusoire, et met en tension la compacité piétonne originelle. On y pressent un phénomène d'étalement urbain, à la manière de la Plagne et ses 12 villages éparpillés sur le domaine, dans une posture infinie et colonisatrice.<sup>66</sup> Le projet est écarté, au profit d'une attitude concentrationniste intra-muros. Dans un urbanisme sans îlot, sans alignement et sans contiguïté, le schéma d'une densification peut se reproduire sans fin.



**Extension et concentration**  
Quartier de la Falaise,  
Construction de l'Amara et du  
parking du Proclou, 2011

62 Fiona Pia, *op. cit.*, p. 115.

63 Données 2016. *Ibid.*

64 Données 2017. Office de tourisme d'Avoriaz 1800, *50 ans Avoriaz, Dossier de Presse*, 2016

65 Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 70.

66 Fiona Pia qualifie le projet de station satellite de « proposition colonisatrice banale qu'on pourrait dater des années 60-70 », *op. cit.*

**Déclinaisons de la cellule  
en travée droite**

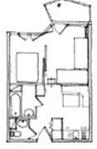
d'après J.-F. Lyon-Caen

0 10 m

Mélèzes  
5.00 m  
1967



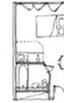
Pas du Lac  
5.00m  
1972



Sosna  
3.75 m  
1969



Portes  
du Soleil  
3.20 m  
1975



Cédrat  
3.00m  
1984



Datcha  
2.94m  
1986



Douchka  
3.10 m  
1987



Tilia  
2.94m  
1987



Saskia  
2.94m  
1987



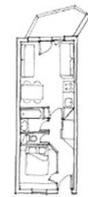
Malinka  
2.94m  
1988



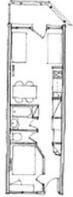
Elinka  
2.94 m  
1988



Sépia  
3.50 m  
1995



Sépia  
3.30 m  
1995

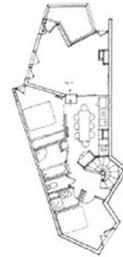


**Déclinaisons de la cellule  
en éventail**

d'après J.-F. Lyon-Caen

0 10 m

Hauts Forts  
1968



Sassanka  
1969



Adagio  
1971



Allegro  
1971



Portes  
du Soleil  
1975



Datcha  
1985



Tilia  
1987



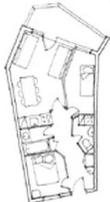
Kouria  
1987



Kouria  
1987



Sépia  
1995





Parking extérieur

Les Crozats

La Falaise

TPH des Prodains

Les Dromonts

Plan de la station  
d'après Fiona Pia

0 200 m



**Tourisme intensif**  
Immeuble le Snow, tirage  
argentique, janvier 2021

**Chronologie d'Avoriaz**  
d'après Fiona Pia

0 1000 m



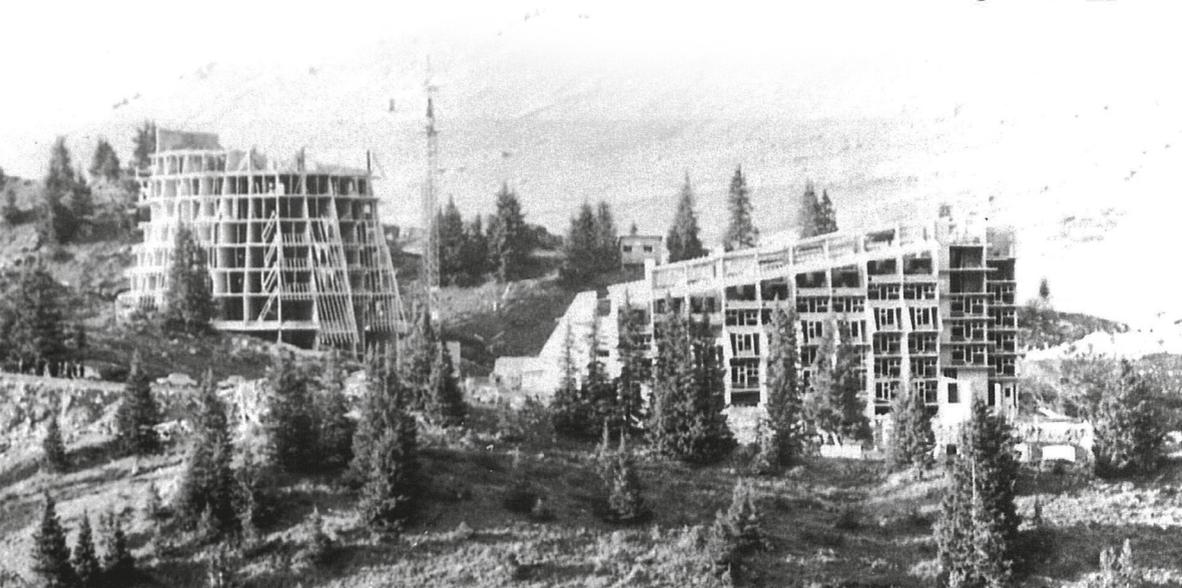
# Une orange mécanique

Une orange mécanique est un organisme de chair et d'os, d'apparence vivante et sucrée, mais qui a en réalité la froideur et la discipline machinale d'une horloge.

*« Clockwork oranges don't exist, except in the speech of old Londoners. The image is a bizarre one, always used for a bizarre thing. "He's as queer as a clockwork orange" meant he was queer to the limit of queerness. [...] Europeans who translated the title as Arancia a Orologeria or Orange Mécanique could not understand its Cockney resonance and they assumed that it meant a hand grenade, a cheaper kind of explosive pineapple. I mean it to stand for the application of a mechanistic morality to a living organism oozing with juice and sweetness. » Anthony Burgess.*<sup>1</sup>

1 Anthony Burgess, *A Clockwork Orange*, Introduction à l'édition américaine de 1986.

# Une orange mécanique



## **La chair et l'ossature**

Jacques Labro *et al.*, Hôtel  
des Dromonts et résidence  
Séquoia, c. 1966

# Une icône ambiguë



La route arrive à Avoriaz  
1962

Avoriaz s'est constituée comme un modèle d'urbanisme alpin, mais reste inextricablement attachée à son caractère atypique. La prophétie des années 60, loin de s'être répandue et généralisée, est devenue anomalie. Ces visages pluriels auxquels Avoriaz s'identifie, assimilés à l'inconscient collectif, sont le résultat d'une production parfaitement maîtrisée d'images et de communication. Ce constat en fait une figure artificielle; il n'en fait pas pour autant une imposture. Le fait qu'Avoriaz soit fabriquée ne retire rien à la réalité de son statut iconique, au contraire, il renforce l'appétit d'en découvrir la complexité.

## Icône de la marginalité

*«À l'époque, on ne pouvait accéder à ses 1800 mètres d'altitude qu'en empruntant un téléphérique ballant et grinçant qui s'élevait au-dessus du niveau des arbres. Nous en sommes sortis soulagés, mais avec des jambes tremblantes. Quelle récompense! Une immense zone blanche limitée seulement par le ciel, les pentes raides égayées par la présence des sapins et la paroi de la falaise, une falaise comme celle qui plonge dans la mer du Nord ou dans la Manche. J'anticipais le bruit de la mer, mais tout autour de moi, c'était le silence. Un silence unique, pur, qui rendait respectueux d'une telle beauté vierge. Une calèche m'a transporté et la nuit a englouti les montagnes. "Nous sommes ici" s'écria une voix. En levant les yeux, j'ai vu une masse sombre tachetée ici et là de lumières, un château tiré d'un roman noir : c'était l'hôtel des Dromonts», Régine Deforges, à la veille de Noël 1966.<sup>2</sup>*

Les premières années, c'est l'euphorie des pionniers qui domine. Elle traduit l'attente, l'impatience aussi, du jour où la petite entreprise confidentielle sera dévoilée au monde. Robert Faure, l'un des entrepreneurs, raconte : «à l'époque, nous vivions six mois de l'année dans l'ambiance

2 Régine Deforges, romancière, ouvre la première librairie dans l'hôtel des Dromonts en 1967. citée par Chantal Bourreau, *op. cit.*

des grands chantiers. Ouvriers, architectes, commerçants, on allait manger tous ensemble au chalet Chez Lenvers. Et puis quand arrivait l'hiver, nous étions fin prêts à ouvrir le rideau de neige sur le grand théâtre d'Avoriaz».<sup>3</sup> Ces récits de pionniers, juxtaposés aux prémices insulaires d'Avoriaz, lui donnent l'image d'une galère échouée dans la montagne, une ville à la fois monstrueuse et seule, en proie aux griffes de la nature. Avoriaz s'expose comme un objet précaire et fragile, malgré la prouesse humaine d'y avoir installé une colonie de civilisation. Avoriaz est une icône marginale et alternative. Cette profonde altérité, Labro en est l'incarnation : Jean-François Lyon-Caen le décrit «en marge du monde, loin de coteries et des flatteries, hors des écoles de pensées»<sup>4</sup>, dans une allusion implicite au caractère que l'architecte a voulu transmettre au site.

**Sylvie Vartan, Johnny Hallyday**  
Avoriaz, Festival du film fantastique, années 1970

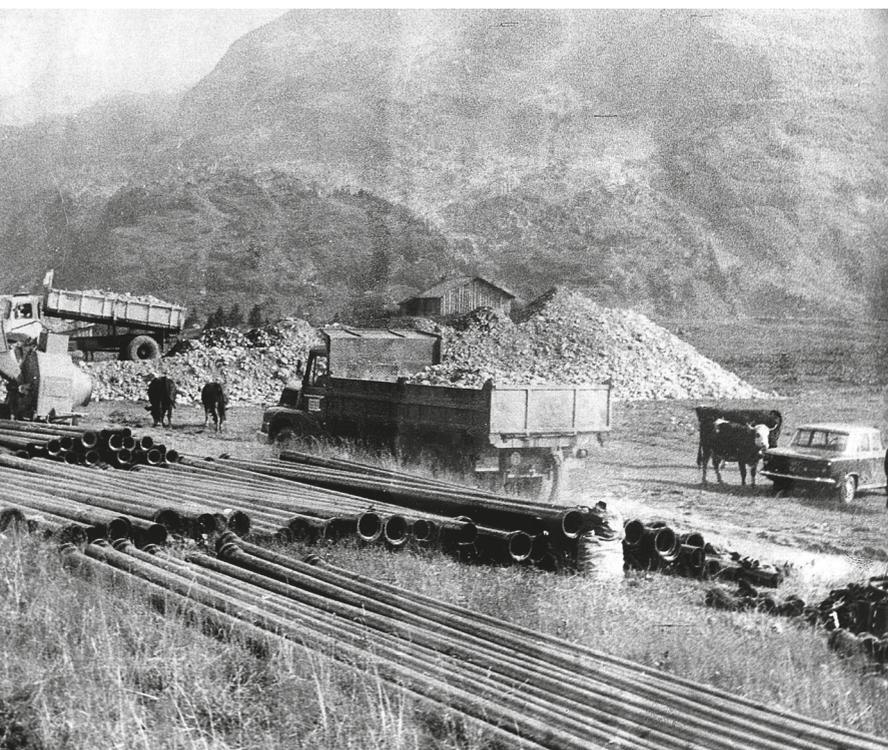


3 Robert Faure, cité par Bénédicte Menu, *Il était une fois... Avoriaz*, Le Figaro, 15.10.2007.

4 Jean-François Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 73.



# Une orange mécanique



**Le paysage consommé par les grues**

Avoriaz, c. 1975

**Excavations pour la pose du réseau d'eau**

Avoriaz, c. 1975

# Derrière l'étrangeté, la ville générique

*« Les techniciens chargés de l'équipement touristique manquent terriblement d'imagination. Ils ne font que transplanter en montagne des méthodes et des conceptions urbanistiques qui ont fait la solide et mauvaise réputation des grands ensembles résidentiels des banlieues des grandes villes ».*<sup>7</sup>

En 1972, l'émission « La France défigurée » consacre un épisode aux stations de ski intégrées, comparant la station des Menuires à Sarcelles.<sup>8</sup> Dans l'opinion publique, la plupart des stations érigées grâce au récent Plan Neige sont assimilées aux formes des grands ensembles périurbains français. Dans les médias, Avoriaz échappe quelque peu à ce procès. Pourtant, il n'est pas évident qu'elle mérite l'amnistie. La station s'inscrit dans la création des villes nouvelles en France vers 1965, avec lesquelles les préoccupations convergent. Il s'agissait d'inventer de nouvelles dispositions d'habiter de l'être humain moderne. Ainsi, entouré de Charlotte Perriand aux Arcs et de Marcel Breuer à Flaine, Labro participe à prolifération « des prototypes de villes nouvelles ».<sup>9</sup>

L'urbanisme d'Avoriaz, qui tente de s'affranchir de la modernité par la voix de son concepteur, dégage malgré tout une étrange familiarité qu'on ne saurait distinguer de celle des grands ensembles des années 60. Sous l'originalité formelle, Avoriaz reprend les codes de la ville rationnelle moderne de tours et de barres, qui se répand aussi bien en bord de mer que dans les Alpes. Elle produit un prototype urbain dense et rationnel, capable de loger un grand nombre de personnes. Son urbanisme, souvent composé par un seul architecte, répond à une vision fonctionnelle de l'occupation du sol et des circulations.

7 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 23.

8 Céline Broggio, *op. cit.*, p. 153.

9 Denys Pradelle, *Itinéraire d'un architecte-urbaniste, suivi de quelques réflexions, Archives Départementales Savoie*, 1986, p. 82.

**Les citadins** · La station de ski a été imaginée comme le lieu d'une meilleure communication entre les humains, où l'environnement favoriserait des relations désintéressées entre les gens. Or, elle accentue l'individualisme du citadin qui fuit l'agitation métropolitaine, parmi des milliers d'autres citadins qui font pareil. Avoriaz ne parvient pas à créer la convivialité recluse du refuge alpin, mais reproduit l'anonymat de la ville.

*« Le skieur de station n'a souvent qu'un goût très modéré pour l'effort et le risque. Aime-t-il seulement la montagne ? »<sup>10</sup>*

La réponse n'est pas si évidente. Lorsqu'Avoriaz ouvre, ce fut, pour une grande part de la clientèle, leur première opportunité de fréquenter la montagne. Au fil de la construction de la station, ils retrouvent à la montagne une réplique de la vie urbaine. Connaissant mal la rigueur du climat montagnard, ils n'y sont pas préparés ; dès que tombe la neige, la fréquentation chute drastiquement. Pourtant, n'est-on pas venu à la montagne pour l'aventure ?

L'usine à ski doit répondre à des exigences d'efficacité directement importées du milieu urbain. Chez le touriste citadin, le rêve d'évasion se conjugue au rejet des conditions de la ville ; pourtant, on y retrouve la même densité de personnes, et par répercussion la même saturation des équipements. Alors, tout comme le pendulaire qui râle sur le quai du métro, le skieur peste dans la file d'embarquement du télésiège. De la même façon, les inconvénients de la ville se répètent un par un dans tous les instants du séjour à la montagne ; sur la route, dans les transports, dans le logement, dans les commerces. Ainsi « l'ennui gagne les stations, comme il a gagné les villes ». <sup>11</sup> Si les phénomènes de la ville générique se reproduisent à Avoriaz, c'est à l'évidence parce que les mêmes personnes la peuplent, et dans la même concentration.

**La productivité** · La station — « alpine resort » par sa toponymie anglaise — devient un parc d'attractions, la zone de loisirs de la France périphérique. Tel un centre commercial de banlieue, elle est complètement reliée à la ville, et en est dépendante. Son accès est annoncé par de grands panneaux publicitaires aux sorties d'autoroute correspondantes, jouant le jeu de la concurrence jusqu'au bout des vallées pour attirer la plus grande clientèle. À la clé, la rentabilité financière est au cœur des enjeux. Ici, tout s'achète ; la promenade en raquette est remplacée par la balade en traîneau, le bain de soleil est remplacé par la piscine tropicale.

*« Les stations ne sont-elles pas un prolongement de la ville dans un espace rural vierge, soumis à des modèles urbanistiques, architecturaux ou culturels, fournis par l'extérieur et sans corrélation avec le milieu ? »<sup>12</sup>*

<sup>10</sup> Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 71.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>12</sup> Charles Delfante, architecte, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 86.

Avoriaz est le satellite d'un système économique dont il n'est qu'un symptôme. Son système est intégré dans un espace économique qui dépasse largement le territoire alpin, et le soumet à des principes économiques et financiers extérieurs. À force d'y être asservie, elle prend une ampleur industrielle et concentrationnaire. Avoriaz est l'archétype de la ville productive. On est tenté de reprendre la formule de Pier Vittorio Aureli, qui définit la ville moderne comme « un conglomérat d'éléments, maintenus ensemble par le mouvement, pour la production ».<sup>13</sup>



**Le barrage, archétype du chantier alpin**  
Construction du barrage de Chambon, Isère, 1931



**La résidence de station, chantier reproductible**  
Construction de l'immeuble le Séquoia, 1966

**Le béton armé** · Le milieu alpin limite la durée des chantiers aux seules saisons d'été, engendrant un développement exacerbé de techniques industrielles et préfabriquées auxquelles la reconstruction d'après-guerre faisait déjà appel. Précédée dans les Alpes par la construction de grands barrages dès les années 1930, la construction des immeubles en reprend le caractère inaccessible et en tire les enseignements. Cependant, contrairement aux barrages, dont la construction a demandé la réinvention totale de l'approche du chantier, la station de ski emprunte des techniques de construction résolument urbaines, comme en témoigne l'usage d'éléments préfabriqués en usine et de grues.

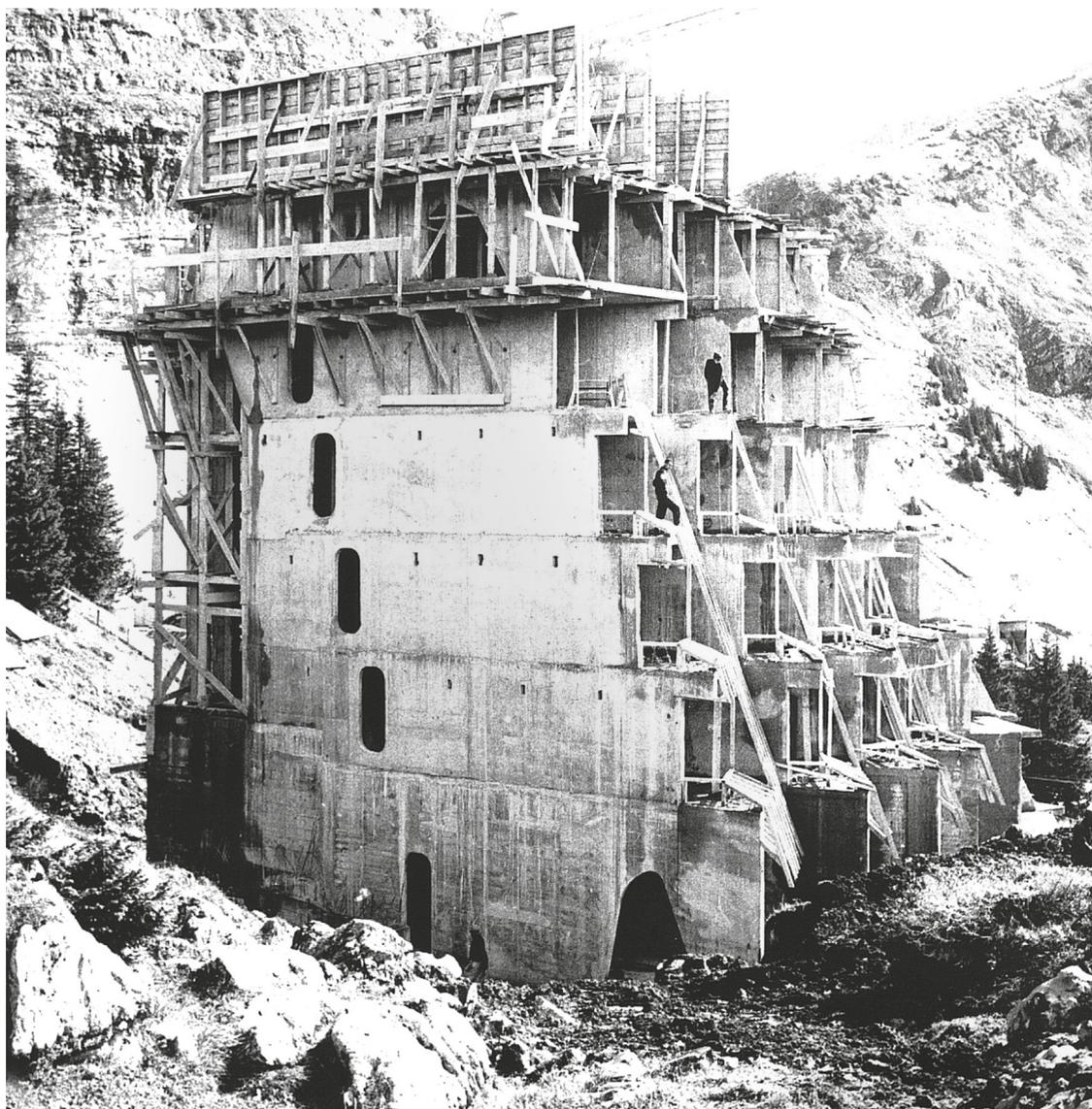
La rationalisation du chantier est extrême; en effet, Avoriaz ne doit pas être un chantier exceptionnel comme celui d'un barrage, mais doit pouvoir se multiplier à l'infini. Le défi de transposition de méthodes de constructions génériques est immense. Seulement, dans sa mise en œuvre il en devient logiquement peu spectaculaire, mis à part le ballet de camions remontant sur l'étroite route du plateau. Le labeur titanesque passe relativement inaperçu. La prouesse s'exprime lorsque l'immeuble en chantier est mis en contexte avec le paysage vierge en arrière-plan, exaltant l'antagonisme entre ces deux milieux juxtaposés.

Dans ce milieu, le béton apparaît comme un matériau géographiquement inconnu, mais — dans un contexte économique et industriel — se révèle parfaitement cohérent. Grâce à son perfectionnement au cours du XX<sup>e</sup> siècle, il devient l'allégorie de la capacité de l'humain à résister à la nature, à un degré qu'il n'avait jamais envisagé auparavant.<sup>14</sup> La production de pierre et bois locale n'est pas envisageable à échelle industrielle, le béton armé s'avère donc être un matériau économiquement adapté et contextuel. En 1960, c'est un procédé très largement dominant, et il est incontournable pour un projet qui concentre une telle densité et un tel empiement d'étages. Ce matériau est aussi symbolique de la façon dont Avoriaz s'est constituée. Les stations nées de ces années fastes témoignent d'une volonté postcoloniale d'occuper le territoire national et de renforcer l'unité du pays. Sous l'impulsion étatique, l'approvisionnement en matériaux et en main-d'œuvre se considère à l'échelle de la Nation.

13 Pier Vittorio Aureli, *The Limits of the city*, The Berlage, 2008.

14 Marion Moutal, Loïs Bouché, *op. cit.*, p. 52.

# Une orange mécanique



Chantier de l'hôtel des  
Dromonts  
1966

Avoriaz est un métabolisme capitaliste sous constante perfusion de touristes, de ressources et d'investissement. Si nous avons discuté de la mutation architecturale de la station, celle-ci s'inscrit en réalité dans un récit bien plus complexe, avec une histoire économique en toile de fond. Cette histoire, c'est celle d'une station cherchant avant tout à se perpétuer, ce que seule peut permettre une rentabilité financière constante.

## Un promoteur unique

*« On ne subventionne pas les riverains de la Caspienne pour leur permettre de manger du caviar »,* déclare Maurice Michaud, ingénieur des Ponts et Chaussées chargé du Plan Neige.<sup>15</sup>

Les responsables publics du Plan Neige défendent une approche faisant appel aux grands capitaux privés plutôt qu'aux initiatives locales, afin d'accélérer l'équipement touristique de la montagne. Il s'agit de gagner « la bataille de la neige ». Les financements publics étant limités, il faut donc faire appel aux promoteurs privés. Cette attitude fixe les bases d'un schéma qui privilégie la vente de résidences aux dépens du tourisme social.

Dès 1962, la commune de Morzine signe un accord avec la Société immobilière et de construction d'Avoriaz (SICA), dont Brémond est l'actionnaire principal, pour la cession de 82 ha de terrains d'alpages sur une durée de trente ans. La société bénéficie de l'exclusivité de la construction et de l'exploitation de la station. Se lier à l'État pour des décennies, tel est le génie de Gérard Brémond. Il fera d'Avoriaz un modèle de la ville privée, un cheval de Troie de la rentabilité.

15 Le Monde, 08.02.1970, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 59.

**Spéculation foncière** · Les premières opérations sont principalement des résidences secondaires en copropriété. L'hôtellerie traditionnelle correspond à une conception surannée du loisir, qui ne s'adapte plus à la démocratisation des congés et des vacances chez les travailleurs français. À Avoriaz, seul l'hôtel des Dromonts a survécu, rejoint en 2019 par un nouvel hôtel de luxe.

La résidence démontre sa supériorité par rapport à l'hôtel en matière de retour immédiat sur investissement ; ce paramètre est un impératif pour le promoteur, car seule la vente permet la rotation rapide des capitaux engagés.<sup>16</sup> Cependant, non seulement elle ne permet pas de rentabilité sur le long terme, mais elle génère également une fréquentation insuffisante pour la station et le domaine skiable, dont l'équilibre dépend d'une clientèle massive et continue. C'est pour cela que l'acheteur est incité à confier la gestion de son bien au promoteur pour une location en son absence. De multiples déclinaisons en découlent, de la « gestion locative » à la « para hôtellerie », en passant par la « multipropriété », où plusieurs copropriétaires se partagent l'usage d'un appartement selon un calendrier fixe. L'appartement-chalet se réduit en studio, format idéal pour la vente à des clients de classe moyenne, comme pour la location à la semaine. Ce système se cristallise en un puissant modèle de promotion immobilière, qui permettra à Gérard Brémond de fonder le groupe Pierre & Vacances en 1978.<sup>17</sup>



**Promotion immobilière des résidences Mélèzes et Pointe de Vorlaz**  
c. 1968 / 1974

## Naissance d'un modèle

*« Il faut rendre à César ce qui lui appartient. Un seul organisme, un seul, avait déjà mis ce concept en application : le Club Méditerranée, le premier au monde à s'être posé le problème de l'organisation complète des loisirs. »<sup>18</sup>*

Or, ce que le Club Méditerranée réalise dans ses villages de six-cents lits, la station de ski le fait avec des dizaines de milliers de lits. La « Nouvelle Propriété », inventée en 1979, fait la fierté de Pierre & Vacances : ce concept désigne la « pleine propriété avec gestion locative sous bail », qui lie le contrat de vente à un bail de 9 ans en gestion locative partagée. Gérard Brémond explique : « À son lancement, l'idée était assez iconoclaste. Je souhaitais allier "l'être" et "l'avoir", concilier "liberté" et "propriété", et permettre aux particuliers de profiter d'un investissement dans la pierre sans en devenir prisonnier ». <sup>19</sup> Derrière ce langage, l'opération ne sera que très rarement rentable pour les propriétaires. Ne disposant pas de l'usage total de leur bien, ils doivent toutefois en assumer les charges, et le revenu de la location est reversé à hauteur d'un tiers au promoteur, rendant l'horizon d'un retour sur investisse-

<sup>16</sup> Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 24.

<sup>17</sup> Timoté Mopty, *op. cit.*, p. 68.

<sup>18</sup> Roger Godino, *op. cit.*, p. 67.

<sup>19</sup> Gérard Brémond, dans un entretien à la revue *Entreprendre*, 29.11.2017.

ment quasiment illusoire. Ainsi après 9 ans, de nombreux propriétaires refusent de renouveler la location de leurs biens.

L'augmentation considérable des lits froids — c'est-à-dire hors des circuits de location — inquiète grandement le promoteur. La stratégie change en faveur de la « pleine propriété avec gestion locative permanente », rendant obligatoire une location intensive pour faire travailler les lits à plein temps. À cet effet, Pierre & Vacances procède également au rachat de plusieurs immeubles du quartier des Crozats pour les convertir en location directe.

**Fuite en avant** · L'obsolescence rapide d'un modèle touristique où l'émerveillement fait rapidement place à la routine entraîne une baisse de fréquentation dès les années 90. L'offre doit constamment se renouveler, ce qui s'avère difficile quand le produit principal est l'immobilier. Sans construction nouvelle, le rythme n'est plus tenu et le système se tarit.

La gestion unifiée de la station a permis son financement et sa durabilité pendant 50 ans, mais se retrouve désormais devant une impasse. La concession cesse de s'agrandir et de fournir de nouveaux terrains. En 2004, Brémont demande la construction de 55 000 m<sup>2</sup> supplémentaires au sein du périmètre existant, ce à quoi Labro répond par un plan de densification de 29 000 m<sup>2</sup> qu'il considère l'état critique qu'Avoriaz ne doit pas dépasser pour ne pas mettre en danger ses fondements urbains.<sup>20</sup>

« Vous mettez trop d'immeubles ! Et mes pistes, qu'est-ce qu'elles deviennent ? » s'alarme Jean Vuarnet.<sup>21</sup>

Ces concessions provoquent la dilution de la demande dans une offre grandissante, entraînant le déplacement de la clientèle vers les constructions nouvelles. Par conséquent, ce sont 65% de lits froids qui occupent les immeubles d'Avoriaz aujourd'hui, un chiffre qui grimpe de deux à trois pour cent par an dû aux appartements qui sortent de gestion locative.<sup>22</sup> Ces lits froids sont caractéristiques des stations françaises qui, malgré leur densité bâtie inégale, ne génèrent pas significativement plus de revenus que des stations suisses et autrichiennes plus orientées vers l'hôtellerie. De fait, dans les stations de haute altitude françaises, plus de la moitié des lits touristiques sont occupés moins de quatre semaines par an.

20 Fiona Pia, *op. cit.*

21 Jean Vuarnet, propos rapportés par Jacques Labro, conférence, 29.11.2012, *op. cit.*

22 Association des maires de stations de montagne, ministère du Tourisme, cités par Timoté Mopty, *op. cit.*, p. 46.

**La ville privatisée** · La création d'une station sur site vierge ouvre la voie à une omnipotence du promoteur, sur un territoire sans habitants et peu contraint par les collectivités. Émerge le mythe d'un nouveau modèle de ville, où la technostructure remplace le pouvoir public.

Dans un entretien singulier à Complément d'Enquête, Jean-Pierre Raffarin, ancien premier ministre et membre du conseil d'administration de Pierre & Vacances, déclare avec un certain cynisme que Pierre & Vacances est « un nouveau service public ». <sup>23</sup> Alors se pose la question de la responsabilité du pouvoir public dans la privatisation de ses fonctions fondamentales. Derrière la figure de l'État aménageur, il procède à la délégation de tous ses rôles au libéralisme économique, entraînant l'aliénation des intérêts publics au profit d'intérêts privés. <sup>24</sup>

Depuis, Pierre & Vacances exporte le modèle d'Avoriaz partout dans le monde, et devient en 2003 le premier groupe immobilier de loisirs en France, exploitant 240 000 lits touristiques en Europe, en station, en bord de mer et à la campagne. Au sein du mastodonte Pierre & Vacances, Avoriaz ne représente plus que 3% de l'activité du groupe. Malgré tout, elle demeure dans l'entreprise le symbole, menacé, d'un monde où le loisir est asservi à la consommation.

23 Paul Labrosse *et al.*, *Complément d'Enquête : Pierre & Vacances, la saga*, 13.07.2017

24 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 91.

L'urbanisme vertical qu'épouse Avoriaz est la manifestation formelle d'un détachement territorial et social du modèle de la station intégrée. L'image de bastide qu'emploie Jacques Labro est révélatrice du rêve d'un dispositif isolé qui tisse un système territorial de villes de montagne. Pourtant, si les axes de cette bastide irriguent jusqu'aux limites extrêmes du domaine skiable, elles ne parviennent pas à irriguer — au-delà de ces limites — le territoire montagnard établi.

## Emplois saisonniers

*« La station nouvelle de sports d'hiver a d'emblée tous les caractères d'une aire urbaine, mais rien d'une ville, ne vivant qu'en saison avec une population flottante. Dans ce cas le tourisme ne peuple pas; même s'il procure des revenus à la région, il s'apparente dans une certaine mesure, par son caractère surimposé, à une économie de colonisation. »*<sup>25</sup>

Par la concentration de l'activité économique, la station de ski entraîne une désertification du territoire montagnard alentour par triple concurrence : celles de la pression foncière, du marché de l'emploi et du poids économique. La technostructure miroite la création d'emplois, argument qui a été présenté aux montagnards comme compromis à leur spoliation. Cependant, cette mine d'emploi a été surestimée par le Service d'étude d'aménagement touristique à 25 emplois pour 100 lits, ratio jamais atteint. À Avoriaz, c'est une moyenne de 8 emplois pour 100 lits qui est observée, dont une fraction seulement est permanente.<sup>26</sup> Effectivement, la capacité de production des stations est chroniquement sous-utilisée du fait de la quantité de lits froids, et notamment à Avoriaz où la nature des hébergements est peu gourmande en main d'œuvre dû au faible nombre d'hôtels.

25 Germaine Veyret-Verner, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 86.

26 SEATM, cité par Rémy Knafou. « L'aménagement du territoire en économie libérale : l'exemple des stations intégrées de sports d'hiver dans les Alpes françaises », *Espace géographique*, tome 8, n° 3, 1979. p. 173-180.

De plus, cette concentration économique est saisonnière et ne sédentarise pas le territoire, car elle est quasi exclusivement constituée d'une population flottante. L'immigration du labeur est massive; en 1976 à Avoriaz, seulement 43,2 % des employés habitent dans un rayon de 30 km autour de la station.<sup>27</sup> Alors que le tourisme faisait miroiter un rééquilibrage saisonnier, c'est l'inverse qui s'est produit : une sur-précarisation de l'occupation estivale. Ainsi, les emplois créés sont précaires, saisonniers, et ultra-dépendants d'une situation économique extérieure au territoire. Avoriaz reste bloquée dans sa condition de prospérité cyclique, insuffisante pour créer un système territorial stable.

**Vendre l'âme du folklore après l'avoir tué** · La surimposition de l'économie du tourisme sur la civilisation locale entraîne l'effritement de cette dernière, et par extension l'effacement de son folklore vernaculaire. Paradoxalement, le tourisme le publicise comme un des arguments de vente d'une authenticité montagnarde dont elle a entraîné la mort, mais qu'elle veut continuer à mettre en scène. Cette mort n'est pas un assassinat commis par la technostructure, mais résulte de son aveuglement et d'une ignorance délibérée à l'égard de la population autochtone dans la stratégie d'aménagement. Voici l'histoire du capitalisme alpin qui, exploitant les ressources d'un territoire jusqu'à le transformer en une machine de productivité, en épuise les ouvriers et se retrouve avec un cadavre de civilisation.

Ce cadavre continue à être brandi comme une marionnette pour amuser le touriste et parfaire l'illusion d'un décor authentique. Si vous êtes en quête d'une « micro-aventure », vous êtes attendus à la « Seraus-saix Farm » pour une session de « Cow-working ».<sup>28</sup> Sous ces airs d'évasion à la nature, la technostructure a compris que le touriste cherche avant tout à être à la montagne comme à la maison, le micro-dépayement et la micro-évasion, sans sortir du confort de l'être urbain. Le folklore est intégré à la machine industrielle, le paysan devient un employé de la station, et procure les sensations d'évasion à travers une animation factice et parfois entièrement importée. Il n'est pas sûr que les traditions puissent faire l'objet d'une préservation dans des « réserves », à l'image d'un Parc National de la Vanoise, zone intouchable des Alpes, et pourtant argument de vente touristique majeur.

*« Les populations traditionnelles sont moins bien protégées que la faune alpestre », déclare Michel Clare.<sup>29</sup>*



**« Réveillez l'aventurier qui sommeille en vous ! »**  
Affiche publicitaire, Avoriaz, octobre 2020

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> La totalité de ces termes et anglicismes provient d'affiches publicitaires observées dans la station, octobre 2020

<sup>29</sup> Michel Clare, écrivain sportif, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 34.

**Identité** · La problématique de protection des populations locales et leurs traditions pose la question de l'identité des montagnards. Les valeurs d'une économie urbaine et de loisirs se retrouvent plaquées sur les valeurs traditionnelles rurales, créant une dichotomie chez les montagnards convertis de force, qui ne font plus partie d'une communauté rurale paysanne, mais qui ne sont pas intégrés à la civilisation urbaine industrielle non plus. Comme le dit Bruno Cognat, « ils en sont les serviteurs, un peu en marge, au contact de ce qu'elle a de plus factice ».<sup>30</sup>



**En bas, la banlieue d'Avoriaz**  
Chantal Bourreau,  
Téléphérique des Prodains,  
2013

Ce malaise se ressent dans la vie de la station, où le cadre industriel et concentrationnaire de l'urbanisme exacerbe le fait qu'Avoriaz n'est pas une ville, mais une structure sans réelle mixité où se côtoient le loisir et le labeur, les vacanciers et les travailleurs, dans un rapport de servis à servants. Ce décalage de deux castes entre qui la porosité n'est que superficielle se traduit dans la vie des travailleurs à Avoriaz : la revue *Ski magazine* notait : « on ne regrette qu'une chose : dès sept heures du soir, les moniteurs, les conducteurs de traîneaux, les employés du téléphérique regagnent leur maison. Or, tous habitent en bas dans la vallée de Morzine ; le seul malaise qu'on peut ressentir à Avoriaz vient de là : il manque les gens du pays et leurs bistrots. »<sup>31</sup>

Se dessine le schéma d'une ville dominant sa « banlieue », qui accueille ses saisonniers et sa clientèle moins privilégiée. Asservis à l'activité de la station, les montagnards ne bénéficient pas du loisir qu'elle produit. Dans ses premières années, Avoriaz va jusqu'à prioriser l'accès à ses résidents, en imposant des tarifs plus élevés pour ceux qui n'y vivent pas. De fait, la station vit en vase clos, y compris pour ceux qui n'y habitent pas mais y sont employés. « On retrouve en station à la fois les difficultés de la vie de village et celles du grand ensemble. »<sup>32</sup>

**Ségrégation** · Dans l'*Espace Géographique* de 1993, une brève intitulée « Comment organiser la ségrégation sociale et, à l'occasion, ethnique » expose la volonté des promoteurs de stations de ski, y compris à Avoriaz, de sélectionner leur clientèle par l'argent. Ainsi, les agences de voyages sont priées de ne plus attirer par des prix cassés une clientèle « douteuse », alcoolisée, fêtarde, et envahissante.<sup>33</sup> Au lieu de remplir la station, la technostructure préfère augmenter les prix afin d'éliminer une clientèle indésirable, ciblant ouvertement la classe ouvrière.

Le phénomène de ghettoïsation se retourne contre la station, qui constate une clientèle de plus en plus intransigeante, voire « pénible ». Avoriaz, dont l'urbanisme est conçu pour le skieur de masse, a du mal à concilier les exigences avec son niveau d'équipement. En crise, la station tente de populariser son image, mais en même temps est contrainte de construire des équipements plus luxueux tel le parc aquatique tropical

30 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 52.

31 *Ski magazine*, 1971, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 65.

32 *Ibid.*, p. 51.

33 Roger Brunet, « Brèves de Terrain », *L'Espace géographique*, 1993 n° 22-4, p. 363.

d'Aquariaz en 2012. Avoriaz a créé un monstre, qui l'entraîne dans une spirale de montée en gamme réduisant inéluctablement son marché.

La démocratisation du tourisme d'hiver espérée en France dans les années 60 est un échec. Même si le nombre de skieurs en France croît de 100 000 à 5 millions entre 1958 et 1980, il ne faut pas confondre augmentation et démocratisation. La population avoriazienne est démesurément étrangère, et parmi les Français, lourdement parisienne. 55% ont un niveau d'enseignement supérieur, seulement 3% sont chômeurs.<sup>34</sup> En 2020, moins de 6 millions de Français pratiquent les sports d'hiver, chiffre en baisse constante, notamment du fait d'une population jeune qui ne perpétue pas cette culture éphémère. La période économique contemporaine accroît leur précarité, et ceux qui disposent des revenus aspirent souvent à une pratique moins intensive de la montagne.

34 INSEE, *Enquête vacances*, ministère chargé des sports, 2004

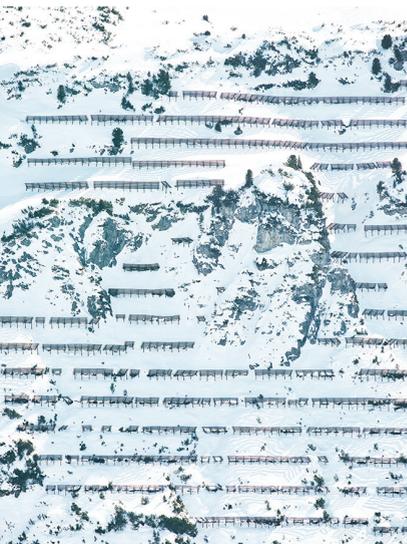


**Mobilité bourgeoise :**  
**Traineau folklorique**  
Éric Dessert, 2009



**Mobilité prolétaire :**  
**Caddie à valises**  
Avoriaz, janvier 2021

# Une orange mécanique



**Appropriier l'espace alpin**  
Walter Niedermayr,  
*Raumaneignungen*, 2015  
*Paravalanches (Lech Rüfikopf)*  
*Piste de ski (Lech am Arlberg)*

## Asservissement du consommateur

«Le skieur est un nouveau Sisyphe, condamné à remonter sans cesse pour apaiser sa soif de vitesse et de dénivelé, condamné à bronzer pour prouver en rentrant qu'il est allé au ski», Bruno Cognat<sup>35</sup>

La montagne a longtemps été une échappatoire à l'urbanité industrielle, mais elle en est devenue la banlieue. On s'y retrouve emprisonné dans le même monde productiviste et consumériste. Le consommateur contemporain est un rouage de cette usine. Charles Reich formule l'hypothèse que le skieur est emprisonné dans une fausse culture, où sa pratique du ski est le résultat de la publicité, d'un schéma social et d'une image idéalisée de soi.<sup>36</sup> C'est l'émanation du goût de l'individu moderne pour la démonstration; le sport lui procure moins de plaisir que l'effet qu'il produit sur les autres.

L'économie de la station de ski s'organise selon un principe de « filière inversée ». Tel qu'énoncé par John Kenneth Galbraith, l'homo oeconomicus n'est plus autonome ni rationnel dans son comportement, mais se soumettrait aux produits que le marché lui impose.<sup>37</sup> Le capitalisme attribue du temps libre à l'individu moderne, qu'il est disposé à rendre productif par la consommation. Le loisir, en tant que marchandise, est une exploitation du temps humain tout aussi rentable que son temps de travail.

35 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 69.

36 Charles A. Reich, *The Greening of America, Consciousness III*, USA, Random House, 1970, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 68.

37 John K. Galbraith, *op. cit.*

## La chaîne d'assemblage

*La semaine · Samedi, alors qu'un flot de résidents se ruera vers le parking, tirant derrière eux des traîneaux de valises, un flot inverse d'automobilistes se déversera dans les cellules d'hébergement. Ce jour-là, les pistes seront quasiment désertes, à l'exception de quelques skieurs suisses qui échappent au rythme effréné des vacances françaises. Ce soir-là, les caisses de l'office du tourisme seront bondées. Samedi prochain, tout recommence.*

*Le skieur · À 9 h, le skieur chaussera ses skis et part pour les sommets. Il sera de retour pour le déjeuner. Parfois, son après-midi sera consacré à une balade dans la station ou un plongeon dans la piscine. La plupart du temps, il retournera skier. À la tombée de la nuit, les commerces s'emplieront, suivis des restaurants. Il retournera à son logement de bonne heure, vers 22 h au plus tard, pour que demain, tout recommence.*

*Les coulisses · À 6 h, alors que le ballet des dameuses s'achèvera, commenceront les livraisons pour les boulangeries et restaurants, suivies de celle du linge pour les résidences. Elles s'arrêteront pendant la journée, lorsque les humains seront de sortie, et reprendront doucement dès 16 h avec les supermarchés, puis le courrier. Dès la tombée de la nuit, les dameuses redémarreront. Tout recommence.<sup>38</sup>*

Avoriaz est une horloge mécanique. Son fonctionnement, à la cadence industrielle, découle d'une conception rationnelle des loisirs. Son rythme est fait de rituels, où tout le monde est au même endroit, au même moment. Cette concentration évite soigneusement l'écueil du foisonnement social; elle vise uniquement le débit maximal. La conception de la station découle de cette vision des loisirs organisés, toutes les distances sont calibrées et réduites au minimum afin d'assurer le rythme d'une industrie au cadencement rigide et répétitif. Malgré une liberté affichée, l'ordre règne.

**La cellule** · Si la station affirme offrir aux citadins les bienfaits de la montagne, les appartements, draconiens, résultent de montages financiers et de stratégies économiques. La grande majorité des logements d'Avoriaz sont des studios cabines. Entièrement préfabriqués, ils rappellent le machinisme des cabines de paquebots. Leur architecture participe à un modèle économique clos, où la consommation est captive.

38 Ce récit est la narration d'un schéma technique, publié dans un rapport commandité par l'association des propriétaires d'Avoriaz. ALDA Avoriaz, *Étude des flux logistiques des personnes et des marchandises*, 2014



### Organisation intérieure des immeubles

Éric Dessert, Résidence le Sosna, 2009

*Appartement : machine à habiter*

*Casiers à ski en cylindres de béton*

*Hall d'entrée réduit et efficace*

Le touriste ne vient pas à la montagne pour rester enfermé dans sa cellule. Sa surface réduite est conçue pour favoriser le contact avec l'extérieur. Cette approche économique et rationnelle s'inscrit dans les pas des architectes modernes et de leurs recherches sur l'existenzminimum. Frugalité et dépouillement sont les maîtres mots de la machine à habiter transposée à la montagne. Elle doit permettre de trouver, dans un espace exigu, le ressourcement nécessaire à l'équilibre individuel. Il s'agit aussi, selon Roger Godino, d'émanciper la condition de la femme, par le geste habile de mettre la cuisine dans le salon.<sup>39</sup> Bien sûr, il faut mettre ces idées en perspective de l'époque. La parole est opportune, car la disposition exigüe fait que les fonctions doivent de toute façon être rassemblées dans le même espace. L'industrie moderne, c'est aussi vendre des impératifs économiques avec un discours de progrès social.

Au fil des ans Avoriaz subit les effets de son patrimoine immobilier privé. Les intérieurs se transforment, à l'initiative des propriétaires. Le dépouillement moderne des années 70 s'habille parfois d'une parure maniérée qui tente d'imiter un langage pseudo-régionaliste. Tandis que les cellules prennent des allures éclectiques, l'écart entre la qualité architecturale extérieure et les conditions intérieures se creuse.

**Moment de puissance maximal**<sup>40</sup> · Avoriaz est dimensionnée pour la pointe. L'essentiel de son activité se concentrant sur 6 semaines par an, tous ses œufs sont dans le même panier. La rentabilité des périodes de vacances est déterminante à la survie de la station, c'est la raison d'être d'un aménagement concentrationnaire, où tout est surdimensionné.

En période de pointe, la station n'est jamais totalement occupée du fait de la masse structurelle de lits froids. Même quand elle affiche complet, la moitié des résidences secondaires demeurent inoccupées.<sup>41</sup> Le suréquipement est indispensable pour capter une clientèle suffisante aux instants clés de la saison. Du reste, pendant la majeure partie de la saison d'hiver, les équipements tournent presque à vide ; le reste de l'année, ils sont totalement inutilisés. C'est une impasse économique. Avoriaz est le cliché d'un système économique où tout doit fonctionner à plein régime pour se maintenir à flot. Les stations françaises dépendent totalement d'une consommation induite<sup>42</sup>, comme en témoigne la tentative désastreuse de réduire les vacances scolaires de février en 1971. Les nuitées chutent de 25% en février 1971, et la décision sera annulée l'année suivante.

39 Roger Godino, *op. cit.*, p. 54.

40 Le moment de puissance est un indicateur conventionnel de la capacité instantanée d'un domaine skiable, mesuré par le débit de ses remontées mécaniques. STRMTG.

41 Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 61.

42 (*ici*) Consommation qui est chaînée à d'autres facteurs. Académie des Sciences Commerciales.

**Usine à ski** · «Les stations doivent être menées comme des usines», affirmait Émile Allais.<sup>43</sup> C'est un produit compétitif qui peut être fabriqué en série dans la montagne. Tout comme l'usine moderne, le labeur n'est plus au centre de la production, mais il a été dépassé par les infrastructures, et surtout, le capital. Son seul rôle est de satisfaire le besoin de vitesse ou de soleil du consommateur, qui la quitte dès que son besoin est assouvi, comme l'ouvrier s'empresse de quitter l'usine lorsque son travail est terminé. Avoriaz est une usine moderne échappée de la métropole, une manufacture du bonheur.

Comme toute activité intensive, Avoriaz est monofonctionnelle. Elle implique une recherche de la productivité maximale et aboutit à une forme de spécialisation fonctionnelle. Les territoires propices à l'établissement d'une usine à ski étant rares, l'utilisation des terrains et des conditions climatiques locales est maximale. Malheureusement, comme toute monoculture, la surexploitation d'un sol pour une seule activité entraîne la désertification alentour. La station de ski engendre un triple asservissement : celle de la nature, des autochtones, et des touristes.

Les Alpes étaient une terre de risque et de dépassement, mutées en parc d'attractions de loisirs urbains. Avoriaz est le paradoxe d'un rêve d'évasion à la montagne qui recrée et s'emprisonne dans le même monde superficiel et machinal. Sept mois par an, elle est vivante et organique. Cinq mois par an, Avoriaz est un squelette mécanique.

43 Émile Allais, L'Express, 21.12.1970, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 23.

**La ville asservie**  
Fritz Lang, *Metropolis*, 1927



# IV.

# Le radeau de la Méduse

# Le radeau de la Méduse



**Allégorie du cycle de l'agonie**  
Honoré Daumier, *La France-Prométhée et l'aigle vautour*, 1871

Le territoire alpin est une réalité fragmentée. La dichotomie entre le naturel et l'artificiel est indiscernable dans la complexité du paysage montagnard. Même dans son élément le plus sublime, le paysage demeure une construction humaine. En ce sens, le parc national de la Vanoise n'est peut-être qu'une construction culturelle, un cadre nostalgique tracé par l'humain pour observer l'illusion d'un état originel.<sup>1</sup> À l'inverse, Avoriaz est une île géographique, un radeau de la civilisation industrielle posé au milieu de la montagne. Par les échanges, elle génère indéniablement autour d'elle un écosystème altéré. Il en devient de fait — pendant un instant — la nouvelle normalité d'un paysage mouvant. Par la fugacité des conditions qui ont rendu possible sa création, la station de ski n'est pas une architecture destinée à la permanence. La nature ne connaît pas l'obsolescence ; Néanmoins, elle sait que ses états sont toujours impermanents.

—

Au crépuscule de l'hiver, Avoriaz cesse d'être. Intégrée en hiver, la station est échouée dans le paysage en été. Comme l'Aigle du Caucase s'abat sur Prométhée, le cycle des saisons s'abat sur Avoriaz et révèle les failles de cette ville qui n'en est pas une. Ce décor estival nous précipite vers un imaginaire lointain où la neige ne fera peut-être plus partie du paysage alpin.

**Ligne de flottaison** · L'architecture exacerbe la difficile liaison avec un sol estival. L'illusion d'un sol immaculé où émergent les immeubles laisse place à un terrain désarticulé sur lequel les constructions s'ancrent indifféremment. Alors, l'intégration dans le paysage ne se fait plus que par le haut des immeubles qui se confond avec la falaise en arrière-plan, opérant un détachement du sol. Le soubassement blanc, immuable, est le souvenir indélébile d'une couche intermédiaire éphémère, telle la ligne de flottaison d'un navire. Dans cette alternance, il n'est pas évident

1 Marion Moutal, Loïs Bouché, *op. cit.*, p. 30.



**La voie, un ruban carrossable**  
Tirage argentique,  
octobre 2020



**Définitions du sol sans neige**  
Tirages argentiques,  
octobre 2020

d'identifier une normalité. Ce phénomène s'apparente à l'acqua alta de Venise. Elle transforme un niveau de rue et un niveau de canal en une surface indistincte, où l'on ne perçoit plus la profondeur du sol que l'on parcourt. En été, l'accroche du bâti sur le sol émerge, montrant une réalité où les immeubles font corps avec un sol entièrement construit.

Lorsque la neige disparaît, l'ampleur des terrassements éclate au grand jour. Ces pistes, que l'on espérait délicatement posées sur la montagne, ont été taillées à coup de bulldozer dans la pente, afin d'en retirer les aspérités. Elles sont camouflées avec un léger engazonnement dont l'allure rappelle l'homogénéité des terrains de golf. Les pylônes et câbles, eux, ne mentent pas. Immobiles, ils trônent fièrement dans le paysage, affirmant leur domination sur le territoire.

**Double système** · À l'image des pontons de Venise, Avoriaz est équipée d'un ensemble d'infrastructures temporaires. Leur emploi est cyclique, pour répondre aux usages différenciés de deux couches d'espaces publics entièrement autonomes. Seule réminiscence de la superposition, le tracé vague des pistes persiste, souligné par des pylônes de remontées mécaniques, des tunnels et des ponts séparant les flux hivernaux.

La physionomie du territoire changeant, les moyens pour l'appréhender sont donc différents. Le sol hivernal, indéfini, est délimité par des piquets et des filets. En été, le sol prend un caractère logistique, différencié par des revêtements de sol spécifiques : bandes d'enrobé, dalles d'asphalte, étendues de sable, éparpillées selon un schéma purement fonctionnel : circulation, sport, jeux, complétés par un mobilier urbain temporaire. Étrangement, la meilleure définition du sol ne génère pas un meilleur partage de l'espace. Les interstices entre ces aménagements étant laissés sauvages, voitures, camions et promeneurs se côtoient sur une maigre portion du sol.

Les routes intérieures de la station sont immédiatement déblayées dès la fermeture des pistes. Elles reprennent les caractéristiques familières des chemins ruraux, formant une longue boucle reliant tous les immeubles de la station en pente douce, avec des automobiles stationnées tout le long. La station se transforme en grand chantier de réparation et de préparation. Une quantité importante d'équipement ne peut pas être mutualisée entre les deux saisons touristiques. Minibus, petits trains et calèches prennent le relais des chenillettes, motoneiges et traîneaux, entraînant une lourde logistique de stockage et d'entretien de ce système double.<sup>2</sup> Les remontées mécaniques, exploitées 4 mois en hiver, ne tournent qu'à régime partiel 3 mois en été.

2 Timoté Mopty, *op. cit.*, p. 58.

**Vacillement** · Le printemps et l'automne sont des moments de grande incertitude. Délaissé, le sol est confus, sans qualité, et parfois impraticable. Après une intense saison de ski, tout doit être remis en état. Des bâches lestées de vieux pneus protègent le sable, et la végétation timide ou déclinante fait la part belle à un sol boueux. La station est déserte, troublée uniquement par le bruit des chantiers d'entretien. Avoriaz hiberne, pourtant, elle ne peut pas se permettre de tout arrêter. La piscine plantée d'arbres tropicaux reste chauffée et éclairée, et l'infrastructure d'ascenseurs dont dépendent les circulations piétonnes demeure allumée. Le paysage s'apparente à celle d'une friche.

Le 22 octobre 2020, lors d'un appel à l'office de tourisme pour connaître les possibilités d'hébergement, l'agente me répond : « *Vous ne trouverez rien en station, la régie de Pierre & Vacances est fermée* ». Seul espoir pour moi, me dit-elle, regarder sur Airbnb. Avant de raccrocher, elle rajoute : « *Je dois vous prévenir que tout est fermé ici. Il n'y a rien à faire.* »

Ville construite pour 18 000 résidents, Avoriaz devient en intersaison une structure de seulement 200 habitants, appelés les « permanents ».<sup>3</sup> Difficile de les désigner comme sédentaires, car la plupart des foyers vivent des emplois de la station. « Au printemps et en automne, on est un peu coupé du monde », relate une habitante employée de l'office de tourisme. Le téléphérique de liaison est à l'arrêt, seules une épicerie, l'école et l'administration de l'office de tourisme restent ouvertes. Tous les ans, le cycle d'exode démographique se répète. C'est à ces moments-là que l'on comprend à quel point Avoriaz vit dans un état de crise permanent, oscillant entre l'excès et le vide. Alors, il devient clair qu'Avoriaz n'est pas une ville.

**Variations du sol** →

Office de tourisme d'Avoriaz,

*Avril 2020 : confinement*

*Juillet : saison d'été*

*Octobre : intersaison*

*Décembre : pistes fermées*

3 Donnée contestée : 200 habitants selon l'Office de tourisme d'Avoriaz 1800, janvier 2021 ; 24 habitants selon Timoté Mopty, *op. cit.*, 2015, p. 15 ; 150 habitants selon Mountain Riders, *L'éco-guide des stations de montagne*, 2014.



# Le radeau de la Méduse



**Une avalanche emporte un  
centre de vacances à Val  
d'Isère**  
Archives du Dauphiné Libéré,  
1970

« *C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas* » Victor Hugo.<sup>4</sup>

Avoriaz s'est risquée à dérober la montagne pour en faire don à l'humain moderne. Sera-t-elle capable de se mesurer à la colère déchaînée de la nature ? La fabrication de villes en haute altitude est intrinsèquement un processus qui inscrit la domination urbaine sur une nature sauvage. Or, par le passé, cette dernière a pu compter sur de grandes catastrophes pour réaffirmer sa position toute puissante sur une civilisation devenue trop arrogante. Celles-ci sont révélatrices de l'approche présomptueuse de la construction des stations de ski.

**Avalanches** · En 1970, la neige tombe en continu sur le massif alpin pendant une semaine. Le manteau neigeux, instable, entraîne le départ d'une série d'avalanches meurtrières. Le matin du 10 février à Val d'Isère, une avalanche dévaste le centre de vacances pour enfants UCPA, s'engouffre par la baie vitrée de la salle à manger, et emporte la vie de 39 personnes.<sup>5</sup> En pleine euphorie de conquête alpine, le choc est immense. Le rapport de la commission Saulnier souligne que le plan d'urbanisme de Val d'Isère omettait volontairement certains risques naturels. Le centre UCPA était implanté en plein dans une zone à risque.

La France prend alors conscience que la montagne ne peut pas éternellement se plier aux techniques de la société industrielle. Conséquence directe, ces avalanches font découvrir à beaucoup de citoyens l'hostilité de la montagne, et entraînent une crise de fréquentation l'hiver suivant. Le ministre de l'Intérieur déclare que le contrôle des implantations des bâtiments fut insuffisant. En réponse à cette série de catastrophes, l'État instaure des plans de protection contre les avalanches, et crée en 1971 l'Association nationale pour l'étude de la neige et des avalanches (ANENA). Le centre UCPA, lui, fut reconstruit au même

4 Victor Hugo, *Carnets*, 1870.

5 Nicolas Peronnet *et al.*, *Il y a 50 ans, 39 morts dans une avalanche à Val d'Isère*, France Bleu, 10.02.2020.

endroit. À la place de la baie vitrée où s'est engouffrée la neige, un mur en béton armé.

**Crués** · Le 3 mai 2015, après un week-end de pluie diluvienne, le lac d'Avoriaz déborde et inonde toute la cuvette du Pas du Lac, où se situe le nœud des remontées mécaniques de la station. L'inondation cause des dégâts considérables sur les gares aval des télésièges du Tour, du Stade et du Lac Intrets, ainsi que leurs installations électriques. Aucune victime n'est à déplorer, nous sommes une semaine après la fermeture de la station.<sup>6</sup>

Les pluies ne sont pas les seules en cause. Le redoux particulièrement prononcé du printemps a entraîné la fonte des neiges extrêmement rapide sur les sommets environnants, causant des inondations dans toute la vallée. Impossible de pomper l'eau, il faudra attendre la baisse naturelle du niveau du lac pour effectuer les réparations. Pourtant, le lac est contrôlé artificiellement, et la zone est identifiée comme une zone à fort risque d'inondations.

6 Faïza Garel, Yves-Marie Glo, *Le télésiège du Tour sous les eaux à Avoriaz*, France 3, 05.05.2015.

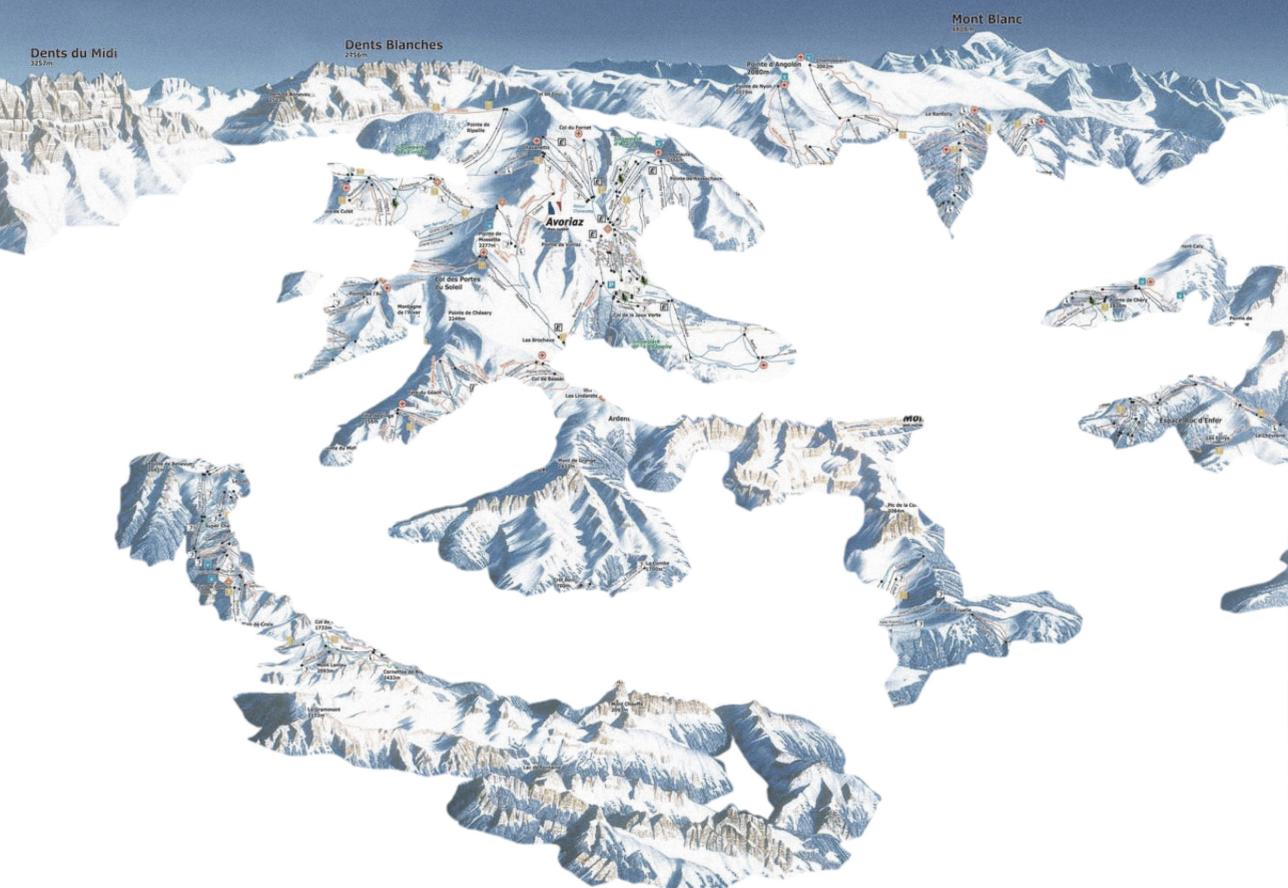


**Le lac d'Avoriaz déborde**  
Skipass, *Avoriaz sous l'eau*,  
2015



**Un lac contrôlé et étanche**  
Élodie Magnier, *Vidange du  
lac d'Avoriaz pour réparation  
de la bâche de fond*, 2011

# Le radeau de la Méduse



**Plan des pistes sans pistes  
sous 1500 m**  
Kettler, *Les Portes du Soleil*,  
Meiringen, c. 1980

# Mais où sont les neiges d'antan ?

**La montée des eaux** · Avoriaz est nichée au cœur du Chablais, un massif des Préalpes à cheval entre la Suisse et la France. Le domaine skiable des Portes du Soleil, malgré son étendue, est d'altitude limitée, culminant à 2277 m en contrebas des Hauts Forts. La modestie des sommets est compensée par un climat rude et une abondance de précipitations caractéristiques du massif. Historiquement, cela s'est traduit par des hivers longs et avec un enneigement persistant même à faible altitude. Cependant, l'équilibre est fragile, et lorsque les températures sont douces, le Chablais est une des premières régions alpines à passer sous la limite pluie-neige. Quand la neige devient pluie, l'or se transforme en plomb.

Depuis les années 60, la saison de ski moyenne a perdu 38 jours en France. 168 stations ont fermé, surtout celles de basse altitude ou défavorablement exposées.<sup>7</sup> Alors que la limite pluie-neige remonte inexorablement, la perspective d'un futur sans neige se rapproche. C'est un couperet progressif dont l'œuvre a déjà commencé. Chaque degré de hausse de température remonte la limite pluie-neige moyenne de 150 à 200 m. Dans le grand domaine franco-suisse des Portes du Soleil, la quasi-totalité des stations sont des villages de vallée, implantés entre 900 et 1200 m d'altitude.

**Scénarios terrestres** · En 1970, à la naissance d'Avoriaz, les émissions mondiales de gaz à effet de serre se sont élevées à 16 milliards de tonnes de CO<sup>2</sup>. En 2018, elles ont grimpé à 38 milliards de tonnes par an, dans une tendance qui ne fait qu'accélérer. Le réchauffement climatique qu'il engendre a des conséquences dramatiques dans les Alpes. Depuis 1900, alors que la température moyenne globale a augmenté de 0,85 °C, elle a augmenté de 2,1 °C dans les Alpes du Nord.

En 2014, le GIEC publie son 5e rapport d'évaluation, dressant le constat alarmant que le réchauffement climatique sera sans équivoque. Il dresse 4 profils d'évolution des concentrations de gaz à effet de serre (Representative Concentration Pathways), qui correspondent à des trajectoires d'évolution de l'activité humaine. Nous en détaillerons 3 ci-après. Les prévisions de hausse de température sont référencées par rapport à la période préindustrielle, sur les niveaux de 1850.

7 Arte, « La Fin du Ski », *Vox Pop*, 29.03.2020

### RCP 2.6 Températures : +0,9 °C à +2.3 °C en 2100

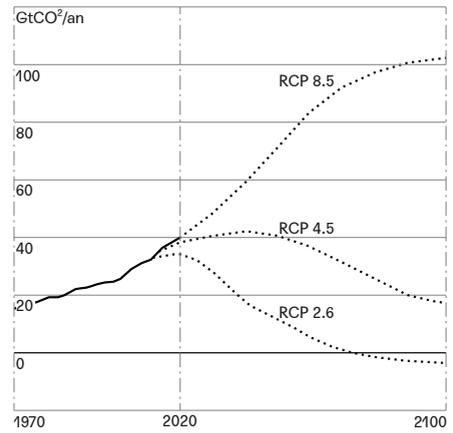
Les émissions mondiales de gaz à effet de serre se stabilisent dès 2020, avant une très forte baisse jusqu'à parvenir à la neutralité en 2070. Des politiques drastiques de réduction des émissions sont mises en œuvre, et des techniques de capture du CO<sup>2</sup> atmosphérique sont déployées à grande échelle.

### RCP 4.5 Températures : +1,7 °C à + 3,2 °C en 2100

Les émissions se stabilisent en 2040, avant de baisser vers le niveau de 1970 à l'horizon 2100.

### RCP 8.5 Températures : +3,2 °C à +5.4 °C en 2100

*Business as usual*, les émissions continuent de croître, amorçant une légère décélération à l'horizon 2100.



Scénarios d'évolution des émissions de CO<sup>2</sup> GIEC, 2014

Notre trajectoire diverge déjà des deux premiers scénarios, et évolue dans les pas du scénario RCP 8.5. Pour notre étude de cas, il faut tenir compte du fait que les prévisions de hausse de température sont des moyennes mondiales, or les relevés attestent de hausses considérablement plus aigües en montagne.

**Scénarios alpins** · Une étude publiée par la revue *The Cryosphere* en 2019 analyse la viabilité de la couverture neigeuse de 175 stations des Alpes et des Pyrénées françaises d'ici 2100.<sup>8</sup> Elle ne se limite pas à modéliser l'évolution de l'enneigement, mais inclut les effets d'un développement des infrastructures de neige artificielle. Pour la première fois, elle offre une vision à long terme de l'évolution des saisons hivernales dans les stations de ski.

L'étude se base sur 3 scénarios du GIEC pour sa simulation. Une saison saine est considérée comme une période continue de 100 jours avec au moins 20 cm de neige damée — naturelle ou artificielle — sur le domaine skiable. Le seuil de viabilité d'une station, lui, est fixé à 9 saisons saines sur 10. Ce seuil peut paraître haut, mais il nous renseigne sur la réalité économique des stations industrielles : l'infrastructure est d'une échelle et d'une inertie telles qu'un fonctionnement en dessous de 90% des conditions idéales entraîne inévitablement l'effondrement du système. Cet état de tension dessine les contours d'une forme d'obsolescence programmée dont l'humain a perdu la maîtrise.

Les tableaux suivants représentent l'évolution de l'altitude pour assurer un enneigement de 20 cm sur 100 jours par an, en neige naturelle ou neige artificielle, dans le Chablais français.

8 Pierre Spandre *et al.*, « Winter tourism under climate change in the Pyrenees and the French Alps: relevance of snowmaking as a technical adaptation », *The Cryosphere*, 13, 2019, p. 1325-1347.

<b>RCP 2.6</b>	<b>1986-2005 (réf.)</b>	<b>2030-2050</b>	<b>2080-2100</b>
Neige naturelle	1630 m	2030 m (+400 m)	2330 m (+700 m)
Neige artificielle	780 m	880 m (+100 m)	930 m (+150 m)

<b>RCP 4.5</b>	<b>1986-2005 (réf.)</b>	<b>2030-2050</b>	<b>2080-2100</b>
Neige naturelle	1630 m	2150 m (+520 m)	2560 m (+930 m)
Neige artificielle	780 m	990 m (+210 m)	1090 m (+310 m)

<b>RCP 8.5</b>	<b>1986-2005 (réf.)</b>	<b>2030-2050</b>	<b>2080-2100</b>
Neige naturelle	1630 m	2260 m (+630 m)	2850 m (+1220 m)
Neige artificielle	780 m	1050 m (+270 m)	1980 m (+1200 m)

En raison de l'inertie de la machine climatique, l'évolution pour les vingt ans à venir est déjà condamnée. Le scénario 2.6, seul à augurer la viabilité des Portes du Soleil sous condition de recourir à la neige artificielle, est déjà hors d'atteinte. Cette projection montre à quel point le discours actuel des exploitants alpins — calqué sur ce scénario — est décalé par rapport à la réalité. Si des changements drastiques n'ont pas lieu, il est probable que l'humanité se dirige droit vers le pire. L'équipe de recherche choisit de détailler le scénario RCP 8.5.

#### *1986 – 2005 (référence)*

À Avoriaz, la couverture en neige naturelle était fiable 7 saisons sur 10. Dans le reste des Portes du Soleil, la couverture en neige naturelle n'était en revanche fiable moins de 5 saisons sur 10. En France, 44 stations étaient viables en neige naturelle.

#### *2030-2050*

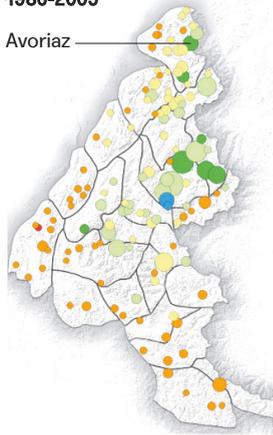
À Avoriaz, la couverture en neige naturelle sera fiable moins de 5 saisons sur 10, et la couverture en neige artificielle sera fiable 9 saisons sur 10. Dans le reste des Portes du Soleil, la couverture en neige artificielle sera fiable uniquement en neige de culture. En France, seules 14 à 24 stations resteront viables en neige naturelle.

#### *2080-2100*

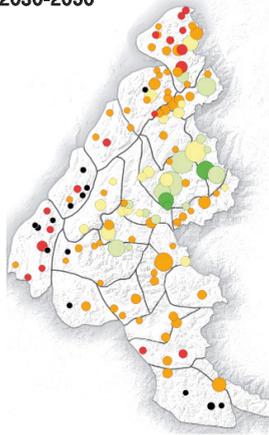
À Avoriaz, la couverture en neige naturelle ne sera plus suffisante, et la couverture artificielle sera fiable moins de 5 saisons sur 10. Dans le reste des Portes du Soleil, même la couverture en neige artificielle ne sera plus fiable. En France, plus aucune station ne sera viable en neige naturelle. Seules Val Thorens et Val-d'Isère demeurent viables sans une couverture totale en neige artificielle.

1986-2005

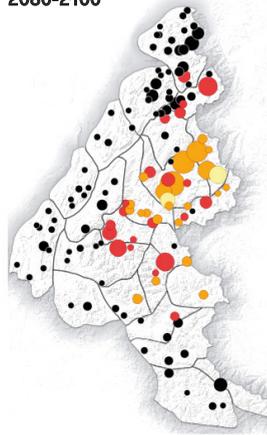
Avoriaz



2030-2050



2080-2100



**Fiabilité de l'enneigement  
dans les Alpes (RCP 8.5)**

Pierre Spandre *et al.*, dans  
*The Cryosphere*, 2019

**Conséquences** · Le réchauffement climatique n'implique pas simplement une baisse moyenne de l'enneigement, mais également une plus grande variabilité météorologique. L'argument n'est pas de dire qu'il n'y aura plus de « bons hivers », mais qu'ils se feront beaucoup plus rares. Il est entendu que le ski en tant qu'activité sportive n'est pas menacé à moyen terme. Mais alors que la pratique du ski pourra se perpétuer même lorsque la neige ne tombera plus qu'un an sur deux, on ne peut pas en dire autant des domaines skiables et de leurs systèmes économiques.

Il faut aussi prendre en compte que la décision de skier n'est pas uniquement dictée par des paramètres rationnels, et qu'il y a également une grande part de romantisme dans l'attractivité des stations de ski. Qu'en sera-t-il du désir de la montagne lorsque les pistes seront des bandes de neige traversant un paysage de rochers et de terre ? Il est certain que la conscience de skier sur de la neige artificielle sera accrue. De plus, on peut s'interroger sur l'intérêt d'un tapis de neige de 20 cm, pour un skieur qui a souvent le goût de la poudreuse.

Autre conséquence, le bouleversement de l'écosystème montagnard. On observe la remontée des espèces de faune et de flore sur les pentes. Pour les paysans, l'effet est dramatique. Avec la fonte prématurée des neiges, les cultures ne sont plus protégées du gel, les saisons agricoles se dérèglent, et les aléas météorologiques s'amplifient. Témoignage le plus dramatique du réchauffement climatique, les glaciers alpins disparaissent à un rythme effréné. Il ne s'agit pas de pleurer des blocs de glace, mais ce sont des réserves d'eau capitales pour les écosystèmes et les activités humaines. Malgré une relative stabilité des niveaux de précipitation, celle-ci n'est plus stockée, ce qui entraîne des crues violentes au printemps, suivies d'un assèchement des nappes phréatiques et des cours d'eau l'été. Au-delà des Alpes, le danger de la sécheresse touche l'ensemble du bassin versant jusqu'aux terres agricoles des plaines.



**La Mer de Glace et les  
Grands Jorasses**  
Victor Muzet, Montenvers,  
1860

# Le radeau de la Méduse



**La Mer de Glace et les  
Grands Jorasses**  
Audrey Cerdan, Rémi Noyon,  
Montenvers, 2019

La toute-croyance au progrès face à l'obsolescence programmée est le mot d'ordre de notre société industrielle et des grandes stations de ski. Lorsque le jour arrivera où l'horizon ne proposera plus rien de mieux, alors on tentera de presser la vache à lait actuelle jusqu'à la dernière goutte. La technologie nous permettra d'exploiter les dernières ressources alpines, dans l'expectative d'une innovation qui nous permettra de nous passer entièrement de ces ressources.



**Piste de retour du Crôt**  
Élodie Magnier, Les Prodains,  
mars 2008

**La technologie salvatrice** · Apparue pour la première fois en 1950 sur les pentes de Mohawk Mountain aux États-Unis, la neige artificielle était produite alors par le biais d'un broyeur à glace. Dès 1990, Avoriaz s'est progressivement dotée d'équipement de production de neige artificielle. L'enjeu — non dissimulé — est avant tout économique, car la fréquentation de la station est hypothéquée. Il s'agit avant tout d'un outil de concurrence, dans une course à l'équipement qui miroite celle du Plan Neige des années 60. Engagé dans une bataille entre les pays du ski, impossible de ne pas investir en masse, car la France est déjà en retard.

La neige de culture devient un outil de plus en plus indispensable dans le fonctionnement normal d'Avoriaz. En raison de son caractère piéton, l'assurance d'une couverture neigeuse continue est impérative pour l'organisation urbaine. De fait, les canons à neige sont de moins en moins un palliatif, mais deviennent une méthode de gestion routinière de la station, que l'on fait fonctionner dès novembre afin de garantir la formation d'une sous-couche sans préjuger des conditions météo à venir.

**Conditions** · Si la cristallisation de l'eau pour la fabrication de neige peut se faire à partir de  $-1\text{ }^{\circ}\text{C}$ , en pratique, elle nécessite des températures entre  $-2$  et  $-4\text{ }^{\circ}\text{C}$  selon les technologies.<sup>9</sup> Ce paramètre, conjugué à d'autres facteurs climatiques, fait que les conditions idéales de fabri-

9 Élodie Magnier, *Neige artificielle et ressource en eau en moyenne montagne : impacts sur l'hydrosystème, Les exemples d'Avoriaz et de Champéry*, thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne, Université de Lausanne, 2013.

cation ne sont réunies que 500 à 600 h en moyenne par an dans les stations. Autrement, dans des conditions suboptimales, le lancement des canons a un fort risque de produire de l'eau, qui va geler au contact du sol et rendre les pistes impraticables. La densité d'une neige artificielle est d'environ 0,4 à 0,5, contre 0,05 à 0,1 pour la neige fraîche naturelle. Au-delà d'une densité de 0,5, la sensation de ski est très désagréable, similaire à celle de skier sur de la glace.<sup>10</sup>

Des alternatives existent, notamment celle de la production sous tente qui s'affranchit des conditions climatiques. Elle est cependant onéreuse et très contraignante pour le transport de la neige. Il est aussi possible de faire l'usage d'additifs qui favorisent la cristallisation de l'eau, toutefois les exploitants français se sont engagés depuis 2005 à ne plus y avoir recours.

**La technologie destructrice** · « Les canons à neige sont révélateurs de tous les dysfonctionnements de l'industrie du ski », en premier lieu le manque de régulation lié à cette pratique.<sup>11</sup> Aujourd'hui, la majorité du réseau de canons d'Avoriaz est alimenté par le lac, complété par quelques retenues collinaires dispersées sur le domaine. Ce lac, complètement artificialisé pour les besoins de l'activité touristique, sert également d'approvisionnement complémentaire pour le réseau d'eau potable de la station en haute saison. En pointe, jusqu'à 50% du réseau d'eau est alimenté par ce lac, au moment même où les prélèvements pour la production de neige artificielle sont les plus élevés.

Cette production consomme des quantités astronomiques de ressources. En 2017 en France, ce sont 28 millions de m<sup>3</sup> d'eau qui ont été engloutis dans la production de neige artificielle, contre 5 millions vingt ans plus tôt. La priorité à l'économie a engendré des situations de conflit singulières : aux Gets, en 2006, l'eau potable a dû être acheminée par camions-citernes pour faire face à l'assèchement des sources. Les exploitants déclarent que cette eau n'est qu'un emprunt à la nature, et qu'elle est à terme restituée dans le cycle de l'eau. Pourtant, dans le contexte climatique actuel, elle accentue la sécheresse estivale des sols et des cours d'eau, par la rétention imperméable qui en est faite dans les retenues collinaires.

De même, l'électricité nécessaire au fonctionnement des canons équivaut à la consommation annuelle d'une ville de 150 000 habitants. L'origine de cette électricité, principalement fournie par les barrages alpins, permet aux exploitants de prétendre à une production « décarbonée ». Or, quelle est la légitimité de cette affirmation lorsque l'on sait que le réseau d'électricité français est unifié et que la surconsommation dans les Alpes entraîne inévitablement une production accrue ailleurs, avec d'autres sources d'énergie.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Vincent Neyrinck, cité par Barnabé Binctin, « Boire de l'eau ou skier, faudra-t-il bientôt choisir ? », *Bastamag*, 28.11.2017

Paradoxalement, l'industrie du ski continue à ralentir inlassablement alors que l'on y injecte de plus en plus de ressources. En fin de compte, les conséquences écologiques et financières de la fabrication de neige artificielle se mesureront lorsque ces équipements ne pourront plus faire face aux mutations climatiques. Les répercussions du réchauffement climatique seront alors exponentielles. Au-delà d'un seuil de température, toute l'infrastructure de neige artificielle est rendue caduque, et la diminution des réserves en eau entraînera certainement d'importantes restrictions de leur usage. Le réchauffement des sols et la discontinuité de la couverture neigeuse artificielle seront aussi la cause d'une accélération de la fonte des neiges.

*« Les canons à neige sont une rustine. On veut nous faire croire que le système actuel peut perdurer, alors qu'il faudrait repenser sa logique à long terme. »<sup>12</sup>*

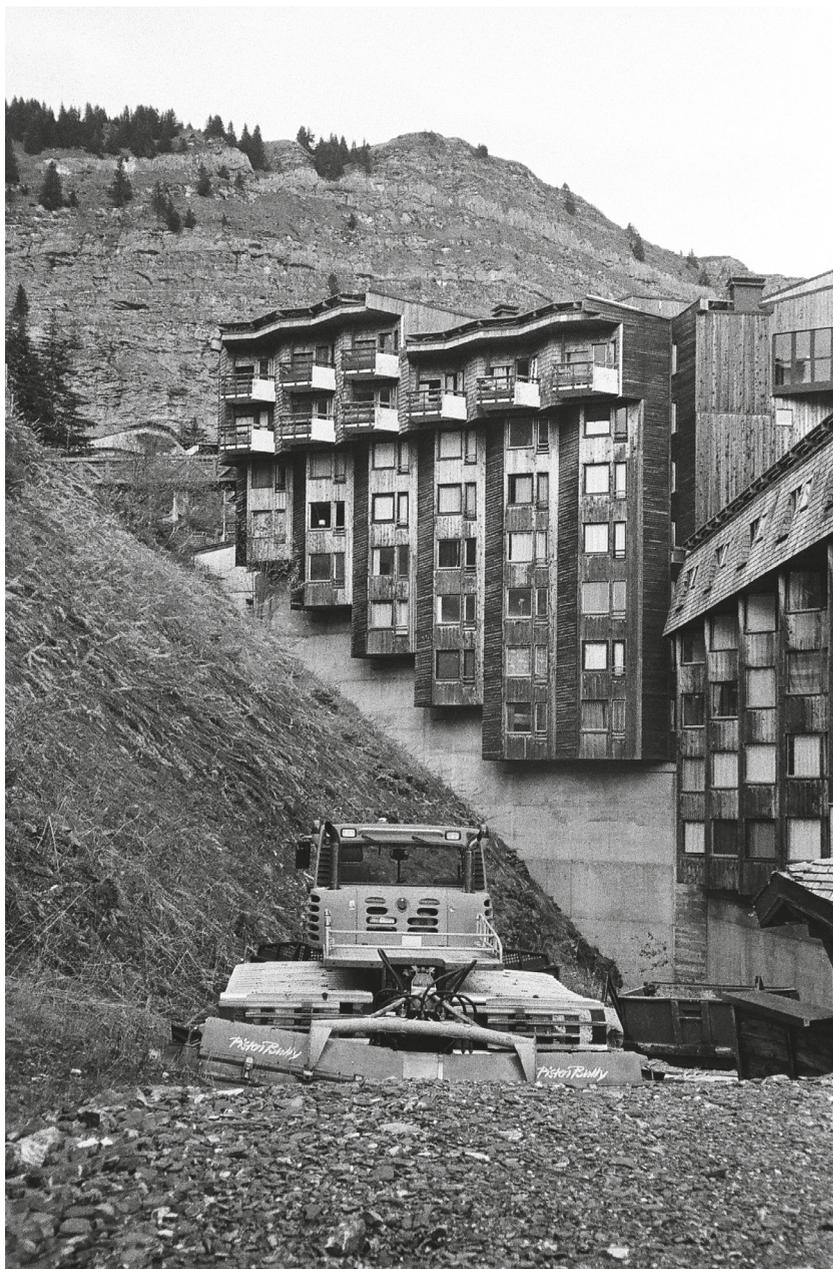
**Branle-bas de combat pour sauver l'or blanc**  
Les Crosets, Portes du Soleil,  
Chantal Dervey, 2015



12 François Nougier, cité par Barnabé Binctin, *op. cit.*

# Le radeau de la Méduse

**Infrastructure en hibernation**  
Tirage argentique,  
octobre 2020



Alors que la société contemporaine ne prend aucun tournant écologique, est-il cohérent que le monde touristique alpin suive la même fuite en avant ? Notre époque est le témoin d'une crise générale des fleurons industriels, et les stations s'inscrivent dans ce mouvement de basculement que les technocrates cherchent à redresser à tout prix. Sous constante perfusion, l'économie d'Avoriaz ne peut pas être éternelle.

Si l'enneigement va diminuer de moitié d'ici 2050, les stations sont parfois prêtes à tout pour sauver l'économie touristique intensive. Tandis que les stations de moyenne altitude font progressivement le tournant de la diversification, la technostructure mise désormais tout sur les stations de haute altitude pour assurer la prospérité du ski industriel. Cependant, il se pourrait bien que cette dichotomie ne soit qu'une illusion. Toutes les stations sont soumises à un même phénomène, dont seule la temporalité change selon l'élévation. Pourtant, dans la bouche des exploitants des usines à ski, la décroissance n'est pas envisageable. Ils n'auraient pas le choix ! C'est une économie de 30 milliards d'euros en Europe qui est en jeu, l'impératif économique dépasse donc largement les intérêts écologiques. Si l'on parle d'environnement, c'est avant tout un enjeu d'acceptabilité sociale, vis-à-vis de consommateurs dont les préoccupations d'empreinte carbone sont de plus en plus importantes.

**L'été** · Le développement de la saison d'été et des activités hors ski est une stratégie de diversification qu'adoptent beaucoup de stations, y compris Avoriaz. Les activités de VTT, de randonnée, d'escalade, se combinent à de nouvelles activités qui donnent à la station des allures de parc d'attractions : luge sur roues, parapente, golf, parc aquatique. Cette multiplication de l'animation estivale attire une fréquentation croissante.

Le tourisme estival n'utilise cependant qu'une fraction de l'infrastructure hivernale, et n'en génère qu'une part infime des revenus. La diversification montre que l'été est beaucoup moins gourmand en équipement de masse, et révèle que le modèle de la station de ski ré-

pond avant tout à un besoin de confort urbain en hiver, dans un milieu inhospitalier. Le touriste estival se passe volontiers de la concentration des stations. Malgré sa proximité avec Morzine, son accès facile en téléphérique, et la fraîcheur de son air, Avoriaz peine à prolonger son économie hors de la saison d'hiver. Alors que le tourisme estival représente 38% de la fréquentation touristique en Haute-Savoie, elle n'en représente que 6% à Avoriaz.<sup>13</sup> L'attrait se redirige alors vers l'imaginaire de la montagne traditionnelle, dans un paysage agricole, pastoral et de pentes vierges ; ce même paysage que la station de ski a éliminé de son territoire. La station-usine serait donc impropre à un tourisme d'été. Toutefois, on observe que parmi les touristes partant à la montagne l'été, beaucoup sont captifs des stations de ski. Leurs équipements d'hébergement et de loisirs, leur visibilité et leurs tarifs font une concurrence démesurée aux alternatives touristiques. Ces dernières se sont pourtant très fortement développées ces dernières années. Chambres d'hôtes et gîtes se multiplient dans des villages, et les refuges et sentiers de grandes randonnées voient leur fréquentation prospérer.

13 Claudie Blanc, directrice générale de Savoie Mont-Blanc Tourisme, citée par Sophie Charon, *Il faut sauver l'été 2020 !*, Actu Montagne, 27.04.2020

**Récit d'une rescapée** · En Haute-Savoie et dans les Portes du Soleil, Avoriaz fait encore aujourd'hui exception par ses conditions d'enneigement. À la veille de Noël 2014, alors que la plupart des stations alpines doivent rester fermées par manque de neige, Avoriaz se distingue du lot en ouvrant 90% de son domaine, grâce au stockage de la neige tombée hors des pistes et à la neige artificielle. Inquiet face à l'affluence prévue, l'exploitant établit des quotas de skieurs pour ne pas voir débarquer des cars de réfugiés venus des stations voisines. 12 000 forfaits sont vendus, et la priorité est donnée aux 18 000 résidents d'Avoriaz. Les skieurs venus de l'extérieur se partagent le reste.<sup>14</sup>

Alors qu'Avoriaz s'est érigée comme maillon d'un système de liaison franco-suisse, les stations qu'elle a vocation à relier se retrouvent en danger. La solidarité territoriale s'effondre, la raison économique fait naître un protectionnisme local. Avoriaz continuera à porter son manteau blanc en 2050, mais ses stations sœurs disparaîtront sous la montée de la limite pluie-neige. Avoriaz ne peut accueillir toute la misère du monde. Elle continuera, mais peut-elle survivre seule, et pour combien de temps ?

**Vers une permanence posthume** · À l'heure où les grandes stations-usines des Alpes françaises sont de plus en plus décriées et leur destin semble scellé, Avoriaz redevient une anomalie. Née d'une autre époque, Avoriaz se perpétue aujourd'hui dans un système d'une extraordinaire persistance. Quelle en sera la postérité ?

*« Il n'est pas évident qu'il n'y ait pas de fracture entre imaginaire et réalité », juge Jacques Labro lors de la publication de sa monographie en 2012.<sup>15</sup>*

14 La Tribune de Genève, *Face au manque de neige, Avoriaz lance des quotas de skieurs*, 19.12.2014

15 Jacques Labro, conférence, 29.11.2012, *op. cit.*

Avoriaz s'affranchit de cette question en bâtissant un imaginaire romancé, d'une station aux variations infinies et qui ne périmera jamais. Selon l'architecte, c'est le refus de l'orthogonalité qui, de façon prosaïque, marque l'idée de se soustraire à un déterminisme temporel — à l'époque, le modernisme — et qui permet à l'architecture de triompher sur la désuétude.

En 1968, Labro remportait « l'Équerre d'Argent » pour l'hôtel des Dromonts. Son œuvre fit une entrée remarquable dans la presse architecturale, et médiatise dès lors Avoriaz comme une icône. Éclipsée par l'architecture post-moderne dans les années 80, Avoriaz continua son développement jusqu'à être redécouverte au tournant du millénaire. Elle revient dans l'actualité en 2003 lorsque le ministère de la Culture lui attribue le label patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle. Depuis 2007, les maquettes de la station font l'objet d'une exposition permanente à la Cité de l'architecture et du patrimoine au Palais de Chaillot à Paris.<sup>16</sup> Par cette reconnaissance, Avoriaz est extraite de sa condition éphémère et placée hors du temps, le condamnant par le même geste à devenir un monument de l'histoire, celle du passé industriel des stations de ski.

—

Le radeau de la Méduse est l'allégorie du désir hégémonique de l'humain, anéanti par son obstination autodestructrice. Les Alpes coulent, Avoriaz ne sera pas leur Arche de Noé.

<sup>16</sup> Inventaire général du patrimoine culturel, *Station de sports d'hiver : Avoriaz, op. cit.*



**Radeau de la Méduse d'après  
Géricault**  
Banksy, Calais, 2015

V.

# Émancipation



C'est un décor intrigant qui nous accueille à Avoriaz en ce matin de janvier 2021.<sup>1</sup> Les remontées mécaniques n'ont pas tourné depuis août 2020, certains sont à l'arrêt depuis le premier confinement de mars. Or, ce n'est pas la neige qui manque : elle recouvre la station comme une couche géologique fraîche sur un monument abandonné. Les immeubles, non déneigés depuis décembre, ont leurs rez-de-chaussée parfois à moitié enterrés sous des accumulations de neige. Au-dessus, les façades semblent manquer des morceaux, comme des ruines envahies par la végétation et dont on ne voit plus que des fragments. Le chauffage éteint, la fonte s'amorce différemment : ce sont d'abord les surfaces en tavillons qui apparaissent au soleil, tandis que les fenêtres restent couvertes. Les balcons débordent, les stalactites de glace ornent les auvents, et la toiture en cascade guide la neige jusqu'au sol, formant des monticules çà et là autour des immeubles.

L'esthétique de la ruine transparait. C'est un paysage figé dans la glace, mais on y devine un processus actif de déconstruction, comme si l'architecture mettait en scène sa propre disparition. D'habitude régulé par l'activité humaine, le processus s'emballé dès que l'humain est absent pendant un peu trop longtemps. Ou plutôt, c'est une ruine à l'envers, comme l'évoque Robert Smithson dans son récit sur Passaic. L'envie nous prend de nous imprégner de sa démarche, et de refaire le parcours inverse à travers la station. Aux rayons du soleil, les éléments se dévoilent et reconstituent progressivement un ensemble architectural. Le paysage est fascinant. Jacques Labro avait dessiné Avoriaz pour se transformer avec la neige et le temps; avait-il pensé aux ruines que ses immeubles engendreront ?

1 Référence temporelle : la Covid 19 a été détectée pour la première fois en décembre 2019. La campagne de vaccination a débuté en décembre 2020. Cet énoncé théorique a été achevé en janvier 2021.

«Ce panorama zéro paraissait contenir des ruines à l'envers, c'est-à-dire toutes les constructions qui finiraient par y être édifiées. C'est le contraire de la "ruine romantique", parce que les bâtiments ne tombent pas en ruines après qu'ils aient été construits, mais qu'ils s'élèvent en ruines avant de l'être.»<sup>2</sup>

Finalement, si l'esthétique de la construction rappelle celle de la ruine, c'est peut-être car elles sont complémentaires et font partie d'un même cycle. Dans ce cycle, rien n'est destiné à la permanence : tout ce qui n'est pas en construction entre immédiatement en déliquescence. L'effet du temps se manifeste de façon différenciée selon les éléments de l'architecture. Juxtaposé à un bardage en bois peint qui se délite, on aperçoit un dessous d'immeuble qui a l'air d'être resté au temps du chantier. Des voiles en béton nus soutiennent l'immeuble contre la roche, formant l'accroche au sol. Seulement, en s'approchant, ils ont plutôt l'air d'être déjà en état de ruine avancé. La scène inspire l'image d'un appartement éventré par un éboulement, des décombres jonchent le sol.

**Ruines de l'époque contemporaine** · Au-delà de l'existence de la station de ski, on peut s'interroger sur une existence posthume d'Avoriz à travers ses futures ruines. On l'imagine ambivalente, vacillant entre le sinistre de la ruine industrielle et le pittoresque de la ruine romantique. Néanmoins, on se demande comment un produit de la société contemporaine pourrait tomber en ruines, alors qu'il a été imaginé sans temporalité, figé dans un présent permanent. Comme le dit Marc Augé, «notre époque ne produit plus de ruines parce qu'elle n'en a pas le temps».<sup>3</sup> La ruine serait alors définie comme l'œuvre du temps, qui permet d'en oublier les circonstances et de l'apprécier pour son seul état de ruine. Pourtant, selon Sabine Forero-Mendoza, «c'est précisément parce que notre temps est soumis au rythme accéléré de la consommation, aux pressions de la recherche du profit rapide et aux exigences du renouvellement constant que les ruines se multiplient».<sup>4</sup> Lorsque notre civilisation est confrontée à des ruines issues de notre propre époque, la ruine devient un dispositif de mise en abyme, exaltant la fragilité de la condition humaine.

Curieusement, la ruine de la civilisation contemporaine deviendrait alors l'antithèse de cette même civilisation, illustrant l'alternative aux paradigmes actuels. Ces vestiges n'échappent pas à la loi de l'imédiateté : dès leur abandon, ils sont éliminés, puis remplacés. Seule la phase transitoire s'affranchit des impératifs temporels et permet une occupation éphémère et alternative. Ce court instant, soustrait aux obligations de la société capitaliste, permet à un contre-modèle de se

2 Robert Smithson, « The monuments of Passaic », *Artforum*, New York, 1967.

3 Marc Augé, *Le temps en ruines*, Paris, Galilée, 2003, p.84, cité par Sabine Forero Mendoza, « De la visibilité des ruines », *Que faire avec les ruines ?* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 96.

4 Sabine Forero Mendoza, *op. cit.*, p. 99.



**Sous la neige, les pavés**  
Parking principal d'Avoriaz  
non déneigé à Noël, tirage  
argentique, janvier 2021



**États de décrépitude**  
Pied de l'immeuble  
Multivacances, janvier 2021

manifester, avant qu'une autre occupation générique vienne remplacer la précédente. « Par leur indétermination, leur non-assignation, leur caractère apparemment impropre aux activités, les friches s'opposent aux injonctions de l'homogénéisation et de la normalisation urbaine ». <sup>5</sup> Parfois, le traumatisme ou l'ampleur des ruines permet de prolonger l'interstice temporel entre deux phases d'occupations. Ainsi, Tchernobyl est devenu un cœur de la biodiversité, tout comme Detroit s'est muté en un noyau de l'altermondialisme. À cet égard, Gordon Matta-Clark somme les citoyens d'intervenir dans les ruines autour d'eux, et de prendre conscience de leur faculté à transformer le sens des espaces dans lesquels ils vivent.

*« Quand je détruis un bâtiment, je m'exprime contre de multiples aspects de la condition sociale : j'ouvre un espace clos, conditionné non seulement par une nécessité physique, mais aussi par l'industrie qui prodigue des "boîtes" en ville et en banlieue et s'assure par là même une clientèle passive et isolée — un public potentiellement captif. Je m'élève contre une situation de moins en moins supportable, où triomphe le repli sur soi, la propriété privée et l'isolement. »* <sup>6</sup>

Dans ce paysage de ruines hypothétiques, le naturel et l'artificiel sont définitivement imbriqués, dans un mélange indistinct de constructions et de réarrangements qui forment une nouvelle épaisseur géologique au territoire. Avoriaz a mis en pause un processus de mutation organique du plateau sur lequel il s'est implanté, en a maîtrisé les avalanches et éboulements, et y a appliqué un processus de mutation délibéré. Quand l'occupant se retirera, les phénomènes géologiques reprendront leur cours, cette fois-ci avec une nouvelle strate artificielle par-dessus. Le paysage est une construction humaine, telle est sa nouvelle condition. Et puis, la ruine n'est-elle pas aussi sublime que le relief vierge de la montagne ? L'humain se confronte à la métaphore de son insignifiance, en contemplant le décor d'une « catastrophe mondialisée et ininterrompue » qui se déroule devant ses yeux. <sup>7</sup> L'angoisse et la jouissance que ce spectacle produit assouvissent un appétit secret de l'humain pour sa propre destruction. <sup>8</sup>

5 *Ibid.*

6 Gordon Matta-Clark, cité par Églantine Belêtre, « Les ruines chez Gordon Matta-Clark : entre démolition et restructuration », *Que faire avec les ruines ? op. cit.*, p. 124.

7 Sabine Forero Mendoza, *op. cit.*, p. 100.

8 Paul-Laurent Assoun, « Un monument pour la mélancolie », *Que faire avec les ruines ? op. cit.*, p. 151.

**L'accumulation du temps est  
une couche sédimentaire**  
Robert Smithson, *Asphalt  
Rundown*, Rome, 1969

ROBERT SMITHSON

ASPHALT RUNDOWN





**La destruction révélée par le spectacle de la construction**  
Hubert Robert, *Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruines*, 1796

Le métabolisme d'Avoriaz se nourrit de croissance économique et de compétition. En son sein, l'être humain est digéré comme un simple facteur d'un système consacré à un intérêt supérieur, celui de la production de profit. Si Avoriaz apprenait à créer des bénéfiques sans s'embarasser des skieurs, elle serait déjà autonome. Pourtant, quand l'inverse se produit et que les infrastructures sont mises à l'arrêt, l'exploitant ne peut compter plus que sur les clients pour continuer à faire tourner le système.

**La station sans ski** · Cette année, la situation nous précipite vers cet avenir hypothétique où les remontées mécaniques cesseront de tourner. Soudain, Avoriaz, station phare des Portes du Soleil devient parent pauvre du domaine skiable. Les stations de vallée, préparées depuis des décennies à Noël sans neige, tirent leur épingle du jeu. Ce système à deux vitesses donne une perspective dramatique de l'existence d'Avoriaz au-delà du ski. En même temps, il s'agit d'un formidable exercice de projection. Le scénario illustre un fait qui est au cœur de notre étude : l'économie industrielle d'Avoriaz n'est pas soutenable en tournant à capacité partielle. À Noël 2020, le taux d'occupation des hébergements d'Avoriaz était à 20%, alors qu'il atteignait 85% l'année d'avant.<sup>9</sup> Toutes les résidences sauf deux sont restées fermées ; les deux hôtels ont aussi gardé le rideau baissé. Paradoxalement, ce n'est pas le climat qui a vidé Avoriaz.

*« Les crises sont révélatrices des vérités les plus cachées d'un système social. »<sup>10</sup>*

9 Ludivine Caporal, *Dans les rues enneigées d'Avoriaz, une fin d'année singulièrement calme*, Le Messenger, 25.12.2020.

10 Michel Crozier, sociologue, cité par Bruno Cognat, *op. cit.*, p. 13.

Les réactions politiques face à la pandémie sont éloquentes, et montrent la dépendance des territoires montagnards au tourisme de masse apporté par les grandes stations. De nombreuses manifestations dans les villes alpines témoignent des emplois et des recettes menacés par le raccourcissement ou la suppression de la saison de ski. Le président de l'association des maires des stations de montagne menace : « la survie d'un modèle économique et de dizaines de milliers d'emplois est en jeu ». <sup>11</sup> L'État doit jongler avec une visibilité sanitaire très réduite, et des exigences économiques urgentes. Dans le discours des acteurs économiques, la priorité est la préservation du modèle, ignorant parfois volontairement les considérations sanitaires.

Ce modèle, c'est celle dans laquelle les grandes stations se sont enfermées, confiantes que leur avenir demeure le ski de piste. Malgré la surenchère d'activités autour du ski, elles ont toujours été présentées comme un complément. Seules, la piscine tropicale ou la luge ont du mal à déclencher le séjour à la montagne. « Le ski est le seul produit phare qui fonctionne et qui génère le flux touristique. On peut déplore de ne pas avoir un second produit, et nous le cherchons, en vain », regrette le délégué général des Domaines skiables de France. <sup>12</sup> Encerclée par des sommets entièrement mécanisés, Avoriaz n'a pas d'échappatoire pour faire de l'alpinisme ou du ski de randonnée. Sur le domaine skiable, seuls deux chemins de randonnée ont été tracés par le service des pistes, au milieu de pistes interdites d'accès car parcourues par les engins de damage. Les seuls sommets vierges sont impropres à une pratique touristique. Alors, lorsque l'infrastructure s'immobilise, le domaine skiable d'Avoriaz devient son tombeau.

Dans cette période où le touriste a un besoin de plus en plus urgent d'échapper à la condition urbaine, les Alpes auraient pu s'affirmer comme un lieu de cure et d'évasion. Paradoxalement, la fermeture préventive des stations montre que la montagne est devenue un lieu de concentration et d'extrême promiscuité, lui valant l'interdiction pour les mêmes considérations sanitaires que celles qui ont fait son succès il y a un siècle.

11 Jean-Luc Boch, président ANMSM, cité par la Tribune de Genève, *Fermées, les stations de ski françaises se rebiffent*, 05.01.2021

12 Laurent Reynaud, délégué général DSF, cité par Gabrielle Serraz, *Les stations de ski tentent d'inventer un début de saison sans remontées*, Les Échos, 09.12.2020



**Délivrance** · Il serait prématuré de condamner l'avenir de la station par cette analyse, de la même façon qu'il serait fallacieux de prononcer la mort des villes pour ces raisons. La situation actuelle ne vaut que pour elle-même; ce qui nous intéresse n'est pas le comportement face à la pandémie, mais la réaction face à une situation passagère qui met en crise tout le modèle économique d'Avoriaz.

Ailleurs, certaines stations ont subi une accélération des symptômes du réchauffement climatique par leur orientation ou leur altitude. Saint-Honoré 1500, en Isère, est une station de ski née en 1977 et liquidée en 1993.<sup>13</sup> Exposée plein sud, elle a révélé son manque d'enneigement avant même l'achèvement des immeubles. C'est une prophétie jamais réalisée, qui est tombée dans la désuétude avant son apogée. Aujourd'hui, les ruines de la station sont celles du chantier; seuls quelques immeubles ont été récupérés et transformés en logements sédentaires, les restes sont devenus des murs libres aux graffeurs.

À Rivera, dans le Tessin, la fermeture de la station de ski s'est révélée salvatrice pour le village. Faute de neige, elle renonce à ses remontées mécaniques en 2003, et s'est reconvertie dans un tourisme patrimonial, grâce à l'église Sainte Marie des Anges sur le Monte Tamaro, conçue par Mario Botta et financée par le propriétaire de la station. Le nouveau modèle a permis à la station de rebondir et de pleinement assumer sa nouvelle condition.<sup>14</sup>

13 Vincent Simon, *Saint-Honoré 1500*, Stations de ski fantômes, 2020.

14 Virginie Langerock, « La Fin du Ski », *Vox Pop*, Arte, 29.03.2020.

**Avoriaz est morte, vive Avoriaz** · Lorsqu'arrivera le jour où l'exploitation intensive de la neige ne sera plus envisageable, Avoriaz devra hypothéquer son système monofonctionnel. En attendant que ce jour arrive, elle continue sa fuite en avant vers toujours plus de logements, plus de débit et plus de neige artificielle. Depuis l'abandon du projet de station satellite en 2004, Jacques Labro a progressivement transmis ses rôles à Simon Cloutier, son successeur. Durant ce temps, les Unités Touristiques Nouvelles se sont succédé, entre 2008 et 2012, puis depuis 2018, avec l'extension prévue du quartier de la Falaise le long de la route d'accès.<sup>15</sup> L'unité paysagère d'Avoriaz se dilate, dépassant le kilomètre de diamètre, poursuivant le grossissement de la machine industrielle. Le mirage de la croissance reste inhérent au système avoriazien. On peut aspirer à l'émergence d'un phénomène accélérationniste, qui exacerbe les dynamiques régissant actuellement la construction de la station jusqu'à les pousser vers leur propre obsolescence programmée.

La chute de la technostructure, qui aura lieu à un horizon de 20 à 100 ans, pourrait être catastrophique pour le territoire. Alors, nous contemplons la possibilité d'accompagner la condition actuelle de la station vers sa mort. Envisager l'accélération, c'est rapprocher l'horizon de l'effondrement, afin de précipiter la mort du système capitaliste qui occupe les lieux. Car ce dernier, malgré sa louange de l'innovation, est intrinsèquement conservateur et réprime certaines formes de progrès.<sup>16</sup> Une fois la technologie libérée des considérations productivistes et financières, ses capacités peuvent être redirigées vers des intérêts humains, comme le défendent Alex Williams et Nick Srnicek. Ainsi, l'effondrement est à dessein : il n'est pas question de chuter vers une nouvelle société primitive, mais de s'emparer de l'infrastructure pour en faire le support d'une société alternative humaniste.

*« La plateforme matérielle du néolibéralisme n'a pas besoin d'être détruite. Elle demande à être réorientée vers des finalités communes. L'infrastructure actuellement existante ne constitue pas les tréteaux capitalistes d'une scène à abattre, mais un tremplin sur lequel s'élançer vers une société post-capitaliste. »<sup>17</sup>*



**Infrastructure en attente**  
Ancienne gare d'arrivée du téléphérique des Prodains, octobre 2020

<sup>15</sup> Chantal Bourreau, *op. cit.*, p. 316.

<sup>16</sup> Alex Williams, Nick Srnicek, "Accelerate Manifesto for an Accelerationist Politics", *Dark Trajectories: Politics of the Outside*, 2013, p. 29.

<sup>17</sup> *Ibid.*





**Sur la route de Ellis Island à  
bord du S. S. Patricia**  
Library of Congress, 1906

**Cheval de Troie** · Malgré la mort du ski industriel, la prophétie restera, et Avoriaz demeurera une anomalie, une forteresse dans les Alpes. La tentation de la table rase est écrasée par l'ampleur des constructions, et dans une moindre mesure, par l'aspect patrimonial que l'architecture y a revêtu. Aujourd'hui, de nombreux équipements et espaces publics financés par le promoteur ont été rétrocédés à la commune de Morzine. Dans un ensemble urbain entièrement touristique, elles ne remplissent néanmoins aucune fonction publique. Alors, il faut réfléchir à la façon de détourner toute une infrastructure spécifique au ski vers une altérité désirable. Désirable, le mot est difficile à cerner tant ce qui va succéder à Avoriaz est incertain. Le squelette d'une société est un formidable support à la naissance d'un contre modèle. En ce sens, l'avenir de la montagne pourrait se trouver dans une nouvelle étape d'occupation par remplacement de l'actuelle. Elle donnerait lieu à une décolonisation de la montagne, en faisant du lieu à nouveau un espace de résistance à la société contemporaine.

Sa situation isolée n'en fait pas nécessairement une réserve hermétique pour un nouveau modèle de vie : tout comme Avoriaz rayonnait à travers la société mondialisée, elle peut se placer au centre d'un dispositif territorial. Par le réemploi des infrastructures actuelles et futures, tel l'ascenseur alpin en projet vers Morzine, la station tissera un réseau vers la vallée, les villes et les sommets, à cheval entre la Haute-Savoie française et le Valais suisse. Libérée d'un pèlerinage touristique intensif, Avoriaz pourrait alors se vouer à une pratique extensive de son territoire, dont l'attrait serait autre qu'économique. De nouvelles bases humanistes s'érigeraient alors, ouvrant la porte à une migration des populations que les métropoles considèrent comme marginales.

« Un fait urbain déterminé seulement par une fonction n'est pas utilisable au-delà du temps d'application de cette fonction ; en réalité, nous continuons d'utiliser des éléments dont la fonction est depuis longtemps perdue ; la valeur de ces faits réside par conséquent uniquement dans leur forme. Leur forme est partie intégrante de la forme générale de la ville dont elle est, pour ainsi dire, un invariant ; souvent ces faits sont étroitement liés aux éléments constitutifs de la ville, à ses origines, et on les retrouve dans les monuments. »<sup>18</sup>

Le paysage éclectique et mutant des stations de ski contemporaines démontre sa capacité à pallier des modifications d'usage qui remettent en cause sa cohérence architecturale. La plasticité de l'architecture avorazienne donne à la station l'aptitude de se muter en théâtre d'émancipation. Par sa permanence, elle est suffisamment indéterminée pour offrir un support vierge à l'écriture d'une nouvelle strate d'occupation. Alors, le caractère générique et aliénant des usines à ski devient précisément ce qui permet leur défamiliarisation. Elles deviennent ainsi un décor dont la « dimension esthétique lui confère une relative autonomie vis-à-vis de toute idéologie politique [...] Elle est en ce sens le théâtre d'une émancipation jamais garantie, toujours imprévisible ».<sup>19</sup>

L'horizon climatique incertain qui nous attend promet des changements dramatiques au-delà des Alpes, et la prospection paraît impossible tant les scénarios sont nombreux et instables. Les années à venir révéleront sans doute que les problématiques que nous abordons aujourd'hui, sur Avoriaz, seront le cadet de nos soucis au regard des bouleversements que nous allons vivre. D'ores et déjà, les Alpes se métamorphosent en une nouvelle frontière de migration, transposant le franchissement périlleux de la mer méditerranée sur le relief montagnard. Au milieu de cette région qui devient à nouveau un territoire de confrontation et de péril, est-il possible d'imaginer l'établissement de nouvelles sociétés capables d'hospitalité ? L'archipel économique des stations de ski connaîtrait alors l'opportunité d'une transition vers des colonies qui repeuplerait les Alpes. Qu'importe si le nouveau peuplement n'y est pas originaire, il y plantera ses racines et l'exploitera pour le but de sa propre subsistance, et non plus celle d'un système économique et financier indifférent au contexte. Derrière le récit de la migration climatique, nous nous imaginons trop souvent que nous n'en subissons que les populations déplacées des régions à risque. Alors que les villes des vallées alpines sont promises à des étés à 46 °C d'ici 2050,<sup>20</sup> la réalité nous rattrape : nous sommes les futurs réfugiés climatiques.

18 Aldo Rossi, *L'architettura della città*, Padova, Marsilio editori, 1966, p. 61.

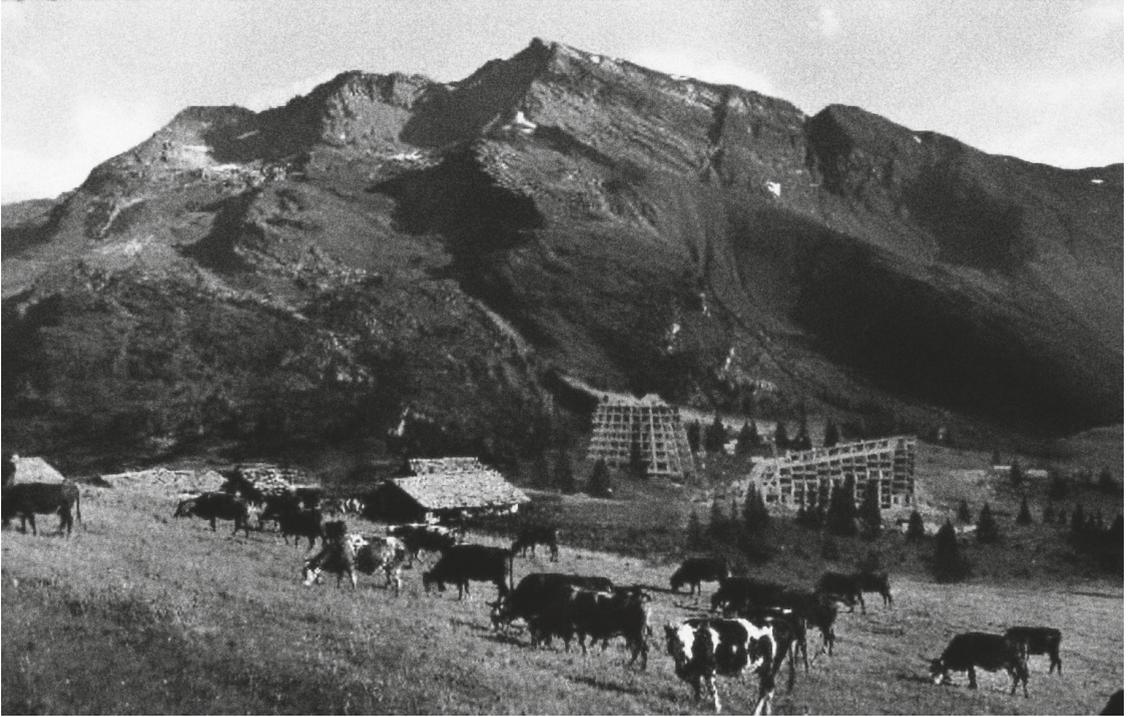
19 Can Onaner, « L'architecture comme théâtre de l'émancipation », *Tous urbains*, n° 17 avril 2017, p. 65.

20 Jean-Benoît Vigny, *2020, année la plus chaude enregistrée en France*, Le Dauphiné Libéré, 02.01.2021.



**Vulnérables**  
Spencer Tunick, *Aletsch*  
*Glacier*, 2007

# Conclusion



**Un bel avenir derrière soi**  
Collage, état des lieux  
prospectif

Les Alpes sont une histoire d'occupations. Leur succession a produit un ensemble où l'état originel n'est plus visible, et la généalogie des éléments indiscernable. Ce processus engendre un paysage mouvant, où « il est difficile, voire impossible, de discerner si ces paysages sont dans un processus de construction ou de destruction, s'ils se construisent ou deviennent des ruines ». <sup>1</sup> Dans ce paysage, Avoriaz se dresse comme une figure artificielle dans un milieu déjà largement altéré par l'humain. Loin de la légende selon laquelle Avoriaz signifie « ne vaut rien » en patois savoyard, le plateau sur lequel la station est bâtie est support d'activité humaine depuis presque un millénaire. Ce mythe s'apparente à une rétroétymologie née du discours des aménageurs touristiques, reflétant une doctrine d'occupation par substitution dont ils ne sont pas les premiers tenants. De même, ils n'en seront pas les derniers.

La station de ski se pose comme un greffon urbain, décontextualisé dès sa genèse : il est le résultat d'une conjoncture nationale, implantée arbitrairement ici. Avoriaz s'est érigée en figure autonome, qui ne retire du paysage que sa capacité à recevoir de la neige. Par la spécificité de sa forme et de sa fabrication, la station est condamnée à exécuter la seule fonction pour laquelle elle a été conçue. En état de crise permanent, elle ne supporte pas la stagnation, et s'entraîne dans une fuite en avant qui assure sa survie. Pleine de vie pendant ses périodes fastes, Avoriaz se révèle être le condenseur de la condition humaine contemporaine. Lorsque les touristes se font absents, sa condition de machine industrielle éclate au grand jour.

1 Bas Princen, Vanessa Norwood, *The Construction of an Image*, London, Bedford Press, 2016.

C'est dans la genèse d'Avoriaz qu'on trouve les plus profondes raisons de son déclin inexorable. Alors que cette année, l'économie montagnarde se retrouve plus que jamais sous les ordres d'un pouvoir exécutif centralisé qui ne la considère que comme une annexe territoriale, le problème de la dépendance économique de la montagne à des facteurs périssables ressurgit. Les conditions qui ont permis l'établissement de l'industrie touristique sont fugaces. La mort d'Avoriaz découlera de l'obsolescence du besoin auquel elle répond et à l'épuisement des ressources l'alimentant. Or, toutes les forces au pouvoir sont investies dans la préservation du statu quo. La mise en œuvre d'un processus contre-hégémonique appellera donc à une lutte de pouvoir.<sup>2</sup> Une alternative est possible, mais elle ne pourra émerger qu'en supplantant le paradigme actuel qui règne sur le territoire.

### Célébration du détournement

*«Lorsqu'une chose a accompli la courbe entière de son histoire, et alors seulement qu'elle semble parvenue à sa fin — devenue en un certain sens, une ruine —, elle devient vraiment urgente et actuelle. C'est seulement alors, en fait, qu'elle peut être saisie dans sa complétude et dans sa pleine signification — et donner ainsi une vie nouvelle et nourrir ceux qui la contemplent.»<sup>3</sup>*

Lorsque le récit progressiste arrivera en bout de course, la ruine se retrouvera projetée comme nouvel horizon. Alors que la ruine est souvent perçue comme un évanouissement de l'architecture dans le paysage, celle d'Avoriaz se révélera au fur et à mesure que la carapace de bois se découvrira, rendant visible l'ossature de béton, dans une tendance qui exaltera le contraste entre l'acte géologique et l'acte architectural délibéré. L'entité formée se présentera comme un objet de permanence dans un décor fluctuant. «Si on prolonge cette idée, on pourrait également voir dans cette permanence une occasion de profiter de "l'énergie grise", souvent colossale, qui a été emmagasinée dans ces infrastructures».<sup>4</sup> La ruine n'est pas — comme son imaginaire romantique le suggère — un état de fin, mais un moment de transition entre deux cycles d'occupation. Cet intervalle est éphémère et nécessaire : il permet au lieu de se libérer de sa servitude antérieure, et d'en oublier les circonstances.

2 Nick Srnicek, Alex Williams, *Inventing the future, Postcapitalism and a World Without Work*, New York, Verso Books, 2015.

3 Salvatore Settis et Monica Preti, *Villes en ruine, Images, mémoires, métamorphoses*, Vanves, Hazan, 2015, p. 26.

4 Éric Alonzo, *op. cit.*, p. 501

*« C'est à ce moment que l'architecture entre en jeu. En tant qu'expérience phénoménologique, elle se présente à nous avant tout comme un facteur d'immobilisation qui marque la prédominance de l'espace sur le temps, du lieu singulier sur l'étendue territoriale, de la permanence sur le changement, de la limite physique sur le flux continu. [...] Là où son immobilité apparente en faisait traditionnellement un symbole de l'oppression, sa force d'immobilisation réelle peut aujourd'hui en faire le lieu d'une réelle émancipation. Émancipation de l'espace par rapport au temps, émancipation du sujet arrêté par rapport au sujet perdu dans les flux, émancipation de la foule réunie dans un lieu symbolique par rapport à une masse d'individus atomisés dans les réseaux de la ville. »<sup>5</sup>*

Il ne s'agit pas seulement qu'Avoriaz s'émancipe de son carcan économique, mais que par son émancipation elle propose une scène permettant l'affranchissement des montagnards actuels ou futurs. Un changement d'affectation serait l'opportunité à de nouvelles populations de trouver des réponses à leurs besoins. Même si Avoriaz demeure la manifestation d'une doctrine capitaliste, sa plasticité singulière la rend peut-être plus durable que les produits du modernisme, universels et décontextualisés. Ainsi, Avoriaz vacille entre générique et singularité, entre son image de machine de production et celle d'un lieu de collectivité. À cet égard, son architecture peut devenir un arrière-plan capable de mettre en scène une nouvelle appropriation. D'un lieu de passage et de nomadisme, Avoriaz se transformerait en un lieu capable de sédentarité. Par sa puissance symbolique, elle sublimerait l'établissement du peuple qui en prendra possession. Dans les grands cycles d'occupation des Alpes, ainsi naît une nouvelle prophétie.

5 Can Onaner, *op. cit.*, p. 61.

# Épilogue

# Un morceau d'anthologie

**25 octobre 2020** · C'est dans une cellule de logement d'Avoriaz que je rédige ces lignes. Ici, 16m<sup>2</sup>, 4 lits, un balcon. La nuit est tombée; depuis la fenêtre, quelques lueurs blêmes clairsemées s'échappent des appartements occupés. Ce matin, lorsque nous sommes arrivés dans la station, nous avons été accueillis par le paysage étrange d'une ville fantôme. La veille, le propriétaire de notre hébergement m'envoyait ce message :

*« Bonsoir Paul, pour demain immeuble portes du soleil, 69 place centrale, code porte entrée à droite 2507, 5ème étage appartement 509 code boîte à clés 8691, bon séjour. »*

Le lendemain matin, c'est sous une épaisse couverture de neige tombée dans la nuit que nous reprenons notre chemin. Le chasse-neige vient de passer, creusant une tranchée sombre dans un paysage immaculé. Il est temps de partir. À notre prochaine visite, des hordes de skieurs auront dévoré les pentes vierges alentour.

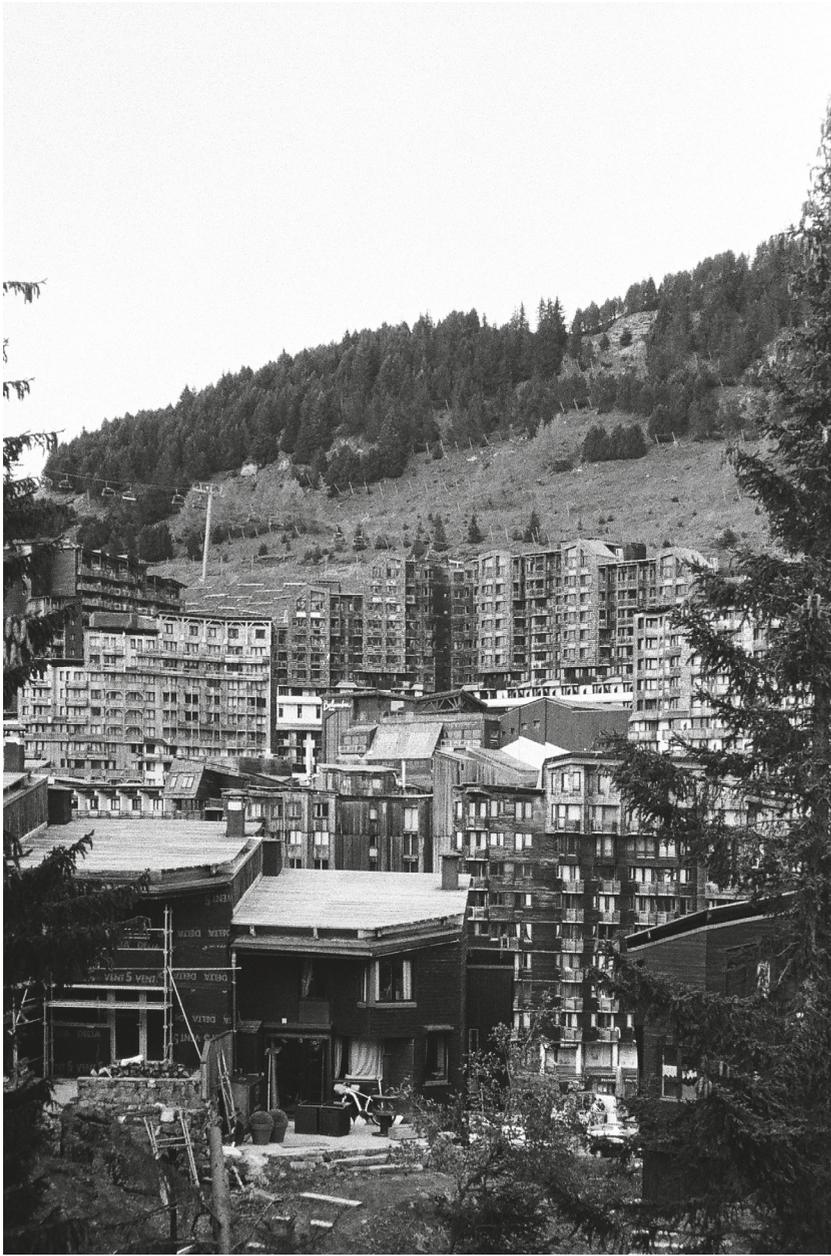
**4 janvier 2021** · Lorsque nous revenons quelques mois plus tard, c'est avec le curieux sentiment que l'ellipse narrative est devenue une syncope temporelle. Blottis dans la cabine durant l'ascension du téléphérique, nous retrouvons le paysage que nous avons quitté l'automne dernier. Dehors, des hectares de neige naturelle et des monticules de neige artificielle, damés dans l'espoir d'une réouverture étatique imminente. Une étendue d'infrastructures à l'arrêt, le pied sur la pédale d'accélération, prête à redémarrer. Un désert, une friche. Le silence est sidérant.



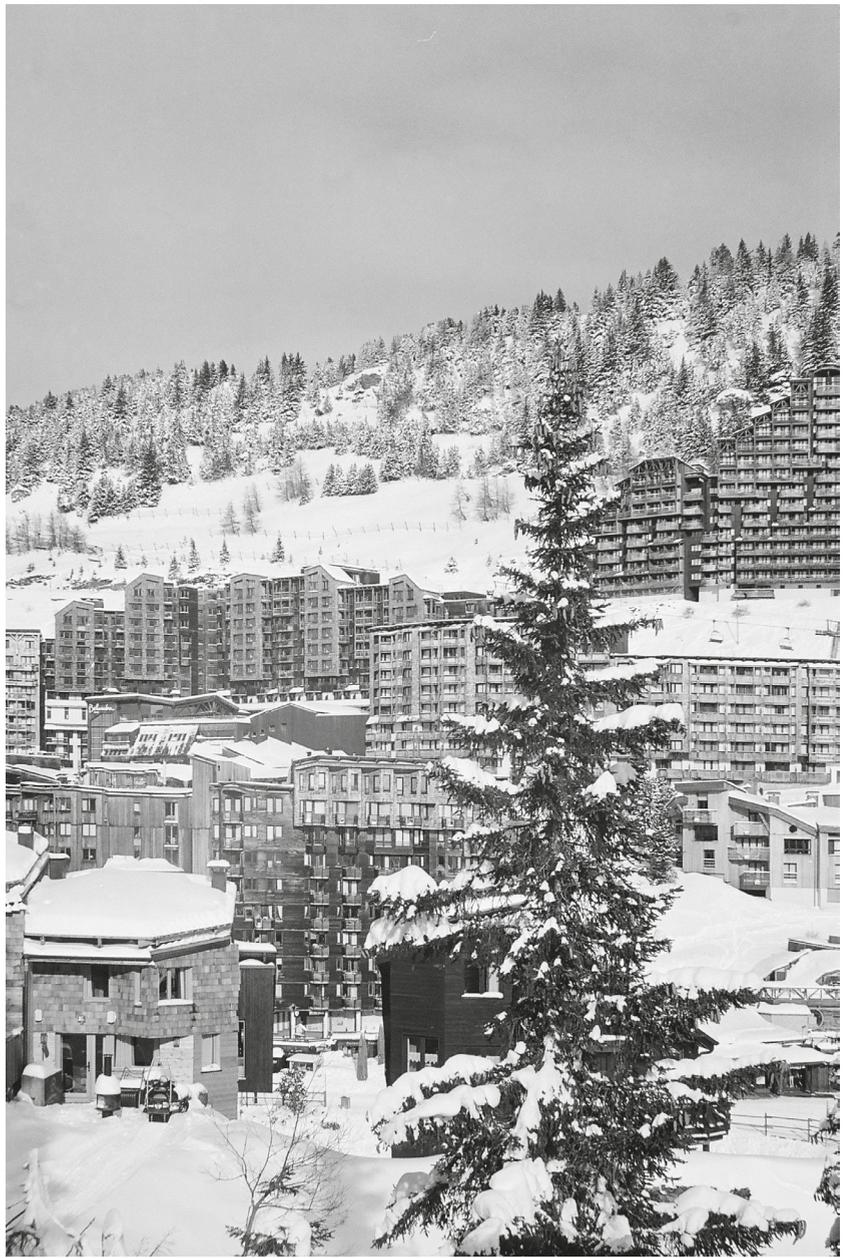
**La falaise des Ardoisières**  
25 octobre 2020



**La falaise du Tour**  
4 janvier 2021



**Quartier des Crozats vu de la  
butte des Dromonts**  
25 octobre 2020



4 janvier 2021



**Palais du Festival et place  
Centrale**  
25 octobre 2020



4 janvier 2021



**Les Ruches**  
25 octobre 2020



4 janvier 2021



**Toiture de la résidence Thuya**  
25 octobre 2020



4 janvier 2021



**Hôtel des Dromonts**  
4 janvier 2021



4 janvier 2021





**Résidence Sassanka**  
4 janvier 2021



**La voie équivoque**  
Au réveil du 26 octobre 2020



# Crédits

# Bibliographie

## Alpes

- Arnaud, Danielle. *La neige empoisonnée*. Nuisances. Paris : Alain Moreau, 1975.
- Broggio, Céline. « La politique de la montagne en France, représentations, discours et montagne ». *Hérodote*, n° 107 (2002) : 147-58.
- Cognat, Bruno. *La montagne colonisée*. Objectifs. Paris : Les éditions du Cerf, 1973.
- Équipe de recherche Architecture paysage montagne (Grenoble). *Montagnes, territoires d'inventions*. Édité par Jean-François Lyon-Caen. Grenoble : École d'architecture de Grenoble, 2003.
- Godino, Roger. *Construire l'imaginaire, ou le management de l'innovation*. Paris : Presses de la Cité / Solar, 1980.
- Hamadi, Nora. « La fin du ski ». *Vox pop*. Arte, 29 mars 2020.
- Knafou, Rémy. « L'aménagement du territoire en économie libérale : l'exemple des stations intégrées de sports d'hiver dans les Alpes françaises ». *Espace géographique*, 8, no 3 (1979) : 173-80.
- Lacoste, Yves. « Montagnes et géopolitique ». *Hérodote*, n° 107 (2002) : 3-16.
- Magnier, Élodie. « Neige artificielle et ressource en eau en moyenne montagne : impacts sur l'hydrosystème, Les exemples d'Avoriaz (France) et de Champéry (Suisse) ». Thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne ; Université de Lausanne, 2013.
- Moutal, Marion, et Loïs Bouché. « Archétypes alpins, scénarii critiques de l'infrastructure hydraulique ». Énoncé théorique, EPFL, 2020.
- Pia, Fiona. *Urbaniser les Alpes : stratégies de densification des villes en altitude*. Bâle : Birkhäuser, 2019.
- Rhône-Alpes, et Jean-François Lyon-Caen. « Stations de sport d'hiver, découverte de l'urbanisme et de l'architecture ». Parcours inventaire. Rhône-Alpes, 2009. <http://www.parcoursinventaire.rhonealpes.fr/>.
- Rhône-Alpes, Maryannick Chalabi, Jean-François Lyon-Caen, Françoise Uzu, Éric Dessert, Catherine Salomon-Pelen, Paul Cherblanc, et Bernard Toulhier. *Stations de sports d'hiver urbanisme & architecture, Rhône-Alpes*. Lyon : Ed. Lieux-dits, 2014.
- Spandre, Pierre, Hugues François, Deborah Verfaillie, Marc Pons, Matthieu Vernay, Matthieu Lafaysse, Emmanuelle George, et Morin Samuel. « Winter tourism under climate change in the Pyrenees and the French Alps: relevance of snowmaking as a technical adaptation ». *The Cryosphere*, n° 13 (2019) : 1325-47.
- Stacher, Susanne. *Sublimes Visions : Architectures dans les Alpes*. Bâle : Birkhäuser, 2018.
- Veyret-Verner, Germaine. « Aménager les Alpes : mythes et réalités ». *Revue de géographie alpine* 59, no 1 (1971) : 5-62.

## Avoriaz

- Bourreau, Chantal. *Avoriaz, l'aventure fantastique*. 3e éd. 2004. Réédition, Avoriaz : Office de tourisme d'Avoriaz, 2017.
- Bourreau, Chantal. *Avoriaz, architectures d'une station*. Balades culturelles entre vallée d'Aoste et Haute-Savoie. Annecy : CAUE 74, 2007.
- Labro, Jacques, et Marie-Christine Hugonot. Rencontre avec Jacques Labro, architecte urbaniste, autour de l'exposition La Neige et l'Architecte. Vidéo, 14 novembre 2017. <https://youtu.be/1zTij84Wzbw>.
- Labro, Jacques, et Jean-François Lyon-Caen. Jacques Labro, de l'imaginaire au réel. Vidéo, 29 novembre 2012. <https://youtu.be/WYItqgIQHnE>.
- Lyon-Caen, Jean-François, et Philippe Labro. *De l'imaginaire au réel : Jacques Labro architecte urbaniste*. Annecy : CAUE 74, 2012.
- Lyon-Caen, Jean-François, Catherine Salomon-Pelen, et Éric Dessert. « Station de sports d'hiver : Avoriaz ». Inventaire général du patrimoine culturel. Auvergne-Rhône-Alpes, 2006. <https://patrimoine.auvergnerhonealpes.fr/dossier/station-de-sports-d-hiver-avoriaz/>.
- Mopty, Timoté. « Cités Alpines, subversion avoriazienne ». Énoncé théorique, EPFL, 2015.
- Office de tourisme d'Avoriaz 1800, et Charles-Edouard Aubry. « Avoriaz, depuis 50 ans, la station de demain — Dossier de presse ». Office de tourisme d'Avoriaz 1800, 2016.
- Wozniak, Marie. « Snow Ships, French Alps, 1960–2000 ». *OASE Landscape and Mass tourism*, n° 64 (2004) : 46–76.

## Théorie

- Alonzo, Éric. *L'architecture de la voie : histoire et théories*. Champs-sur-Marne : Marseille : École d'architecture de la ville & des territoires ; Éditions Parenthèses, 2018.
- Galbraith, John Kenneth. *The new industrial state*. Boston : Houghton Mifflin, 1967.
- Liaroutzos, Chantal et Université Paris Diderot, éd. *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*. Interférences. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015.
- Onaner, Can. « L'architecture comme théâtre de l'émancipation ». *Tous urbains* 17, no 1 (2017) : 60-65.
- Srnicek, Nick, et Alex Williams. *Inventing the future: postcapitalism and a world without work*. Brooklyn, NY: Verso Books, 2015.
- Srnicek, Nick, et Alex Williams. « #Accelerate Manifesto: For an Accelerationist Politics ». *Dark Trajectories : Politics of the Outside*, 2013.

# Iconographie

- p. 1 Dessin de l'auteur.
- p. 2 G. Veyret-Verner, « Aménager les Alpes », *R.G.A.* (web).  
Fiona Pia, *Urbaniser les Alpes*, 2019.

## Prologue

- p. 8 Wikimedia commons (web).
- p. 10 Atlas of places, « Le Massif du Mont-Blanc » (web).

## I. Colonisation

- p. 14 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 16 Passion Portes du Soleil, « Histoire » (web).  
OT Morzine Avoriaz, « Le Grand Hôtel » (web).  
Photo villages, « Tignes, un village noyé » (web).
- p. 17 Susanne Stacher, *Sublimes Visions*, 2018.
- p. 22 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 23 Ficedl : <https://placard.ficedl.info/article7593.html>.
- p. 25 Jean-François Lyon-Caen, « Paysages de la montagne habitée », *Le Monde alpin et rhodanien*, 2005 (web).

## II. Une mythologie d'Avoriaz

- p. 28 Fiona Pia, *Urbaniser les Alpes*, 2019.
- p. 29 OT Avoriaz 1800, *Dossier de presse 50 ans*, 2016 (web).  
INA, *Seize millions de jeunes*, ORTF, 07.03.1968 (web).
- p. 31 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 32 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.
- p. 33 Jean-François Lyon-Caen, *De l'imaginaire au réel*, 2012.
- p. 34 Exposition, Galerie des Hauts Forts, janvier 2021.
- p. 36 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 37 Jean-François Lyon-Caen, *De l'imaginaire au réel*, 2012.
- p. 38 Alastair P. Wiper, *The Enchanting Village*, 2013 (web).
- p. 40. Hidden Architecture, *Alpine Architecture*, 1917 (web).  
Marion Moutal, Loïs Bouché, *Archétypes alpins*, 2020.
- p. 41 Photo de l'auteur, tirage argentique, octobre 2020.
- p. 42 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).  
Photos de l'auteur, janvier 2021
- p. 43 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.
- p. 44 Alexis Reynaud, *Skiers*, 2013 (web).  
Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 45 Passion Portes du Soleil, « Maquette du projet » (web).
- p. 46 Timoté Mopty, *Cités alpines*, 2015.  
Bibliothèque nationale de France, fonds Gallica (web).
- p. 47 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.  
Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).  
INA, *La nouvelle station d'Avoriaz*, 28.01.1966 (web).
- p. 48 Photos de Matheus Fontes et de l'auteur, janvier 2021.
- p. 49 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.
- p. 50 Photos de Matheus Fontes et de l'auteur, janvier 2021.
- p. 51 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.
- p. 52 Photo de l'auteur, tirage argentique, janvier 2021.
- p. 53 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 54 Photo de l'auteur, tirage argentique, octobre 2020.
- p. 55 Photo de l'auteur, janvier 2021.
- p. 56 Photo de l'auteur, tirage argentique, octobre 2020.  
Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 57 Photo de l'auteur, tirage argentique, janvier 2021.  
Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 58 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 59 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 60-61 Fiona Pia, *Urbaniser les Alpes*, 2019.
- p. 61 Photos de l'auteur, tirages argentiques, janvier 2021.

## III. Une orange mécanique

- p. 64 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).  
Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.

- p. 65 Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).
- p. 66 OT Avoriaz 1800, *Dossier de presse 50 ans*, 2016 (web).
- p. 67 OT Avoriaz 1800, *Dossier de presse 50 ans*, 2016 (web).  
Timoté Mopty, *Cités alpines*, 2015.
- p. 68 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 71 Bibliothèque Dauphinoise, 2017 (web).
- p. 71-72 C. Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 74 Timoté Mopty, *Cités alpines*, 2015.  
Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 78 Photo de l'auteur. Publicité OT Avoriaz 1800.
- p. 79 Chantal Bourreau, *Avoriaz, l'aventure fantastique*, 2017.
- p. 81 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.  
Photo de l'auteur, janvier 2021.
- p. 82 NContemporary, Walter Niedermayr (web).  
Stylepark, Walter Niedermayr, 2017 (web).
- p. 85 Rhône Alpes et al., *Stations de sports d'hiver*, 2014.
- p. 87 Fritz Lang, *Metropolis*, 1927 (web).

## IV. Le radeau de la Méduse

- p. 90 Collections Paris Musée, Honoré Daumier (web).
- p. 92 Photos de l'auteur, tirages argentiques, octobre 2020.
- p. 95 Captures d'écran, OT Avoriaz 1800, Webcam (web).
- p. 96 Archives du Dauphiné Libéré, 19.01.2017 (web).
- p. 99 Skipass, « Avoriaz sous l'eau », photo Tybo (web).  
Élodie Magnier, thèse de doctorat, 2013 (web).
- p. 100 Collage de l'auteur, d'après Skipass (web).
- p. 104 The Cryosphere, "Winter tourism [...]", 2019 (web).
- p. 105-106 Nouvel Obs, « L'âge sans glace », 28.06.2019 (web).
- p. 107 Élodie Magnier, thèse de doctorat, 2013 (web).
- p. 109 24 Heures, « Sauver l'or blanc », 25.12.2015 (web).
- p. 110 Photos de l'auteur, tirages argentiques, octobre 2020.
- p. 115 Connaissance des Arts, Banksy, 28.08.2020 (web).

## V. Émancipation

- p. 118-121 Photos de l'auteur, janvier 2021.
- p. 123 Urbain trop urbain, Conférence, 10.12.2016 (web).
- p. 124 Museoteca, Musée du Louvre (web).
- p. 127 France Bleu Isère, Saint-Honoré 1500, 29.03.2018 (web).
- p. 128 Matheus Fontes, octobre 2020.
- p. 129 Photo de l'auteur, tirage argentique, octobre 2020.
- p. 130 Library of Congress (web).
- p. 133 La Liberté, « Les pionniers du climat », 15.03.2019 (web).

## Conclusion

- p. 134 Collage de l'auteur, d'après l'Inventaire général du patrimoine culturel, AURA (web).

## Recueil photographique

- p. 140-154 Photos de l'auteur, tirages argentiques, 10/20&01/21.

## Graphisme

Le livre d'Éric Alonzo, *L'architecture de la voie*, fut un modèle pour la mise en page de cet énoncé théorique. Sa conception graphique a été réalisée par Building Paris.

## Remerciements

Ma gratitude va à Yves Pedrazzini pour sa disponibilité et pour son inspiration qui a nourri l'écriture de cet énoncé.

Je remercie également Omblin pour sa bienveillance, ainsi que mes amis pour la relecture attentive. Mes remerciements vont aussi à mes parents pour leur soutien et leur apport à ma réflexion.

Merci à Matheus de m'avoir accompagné dans mon périple.



